FRANÇOIS DE TESSAN

DANS L'ASIE QUI S'ÉVEILLE

ESSAIS INDOCHINOIS

avec 16 photographies et 2 cartes.

B.U. LETTRES NICE
TEL : 93.37.55.55
DATE RETOUR

LA RENAISSANCE DU LIVRE
SAINT-MICHEL — PARIS

B.U. NICE - LETTRES
D 092 2033458
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A mon bien cher Ami
Charles Hoffbauer,
avec toute mon affectueuse
admiration.
F. de Tessan

16/5-23

DANS L'ASIE QUI S'ÉVEILLE

Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VIe Section
ASE 248
BIBLIOTHÈQUE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

FRANÇOIS DE TESSAN

DANS L'ASIE QUI S'ÉVEILLE

ESSAIS INDOCHINOIS

AVEC 16 PHOTOGRAPHIES ET 2 CARTES

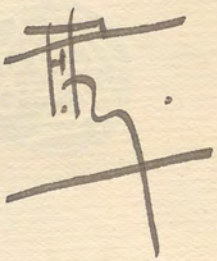
Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VIe Section
ASE 248.
BIBLIOTHEQUE

PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il a été tiré de cet ouvrage
cinquante exemplaires sur papier pur fil Lafuma
tous numérotés.

N° 39



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A la mémoire
de mon très cher ami
Maurice LONG
Gouverneur général de l'Indochine
(Décembre 1919 - Janvier 1923)
avec l'hommage
de ma pensée
fidèle.

F. T.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DANS L'ASIE QUI S'ÉVEILLE

I

Saigon et les Saigonnais.

Je n'étais pas à Saïgon depuis vingt-quatre heures que d'aimables compagnons m'entraînèrent aux courses de chevaux. L'hippodrome soigneusement dessiné et entretenu, les tribunes toutes claires, le gazon d'un vert profond semblaient presque un décor théâtral, sous la lumière trop crue du soleil. Toutes les élégances de la ville étaient réunies là. La colonie européenne — hommes et femmes — était presque uniformément habillée de blanc. Cette note dominante contrastait avec les soutanelles noires et les turbans foncés des spectateurs annamites. Mais, à part ces oppositions vestimentaires, un même enthousiasme pour le sport hippique animait les Occidentaux aussi bien que les Asiatiques. Les courses de Saïgon constituent un *great event* que j'aurais manqué à regret..

Les Annamites, qui sont devenus des jokeys

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fort présentables, se mesurent dans ces épreuves annuelles avec une fougueuse émulation. Leurs petits chevaux — d'une taille inférieure à celle de nos tarbais — ne manquent pas non plus de courage. Il faut les voir lutter de vitesse...

Et les paris vont aussi bon train...

Les indigènes aiment non seulement le *baquan*, mais tous les jeux et tous les plaisirs du hasard. Les gens de race blanche ne sont pas toujours ceux qui engagent les plus fortes sommes sur les écuries en renom. Les riches Annamites et les gros Chinois de Cholon ne perdent pas une aussi belle occasion d'aventurer des liasses de piastres.

C'est un spectacle amusant de voir les concurrents se disputer les prix. On dirait une course, sinon de Lilliputiens, du moins de grands enfants, tant en raison de la taille réduite des cavaliers et des montures, que de la joie visiblement ressentie par les jockeys jaunes d'être parés de casaques vives et coiffés de casquettes rutilantes. Certes, tout cela est bien loin d'Epsom ou de Longchamp. La nature environnante, dans sa vigoureuse exubérance, n'a rien qui rappelle la noble mélancolie de la campagne britannique ou les grâces du bois de Boulogne, mais ces courses ont un cachet bien particulier et un intérêt exotique des plus plaisants.

Comme elles se terminaient, aux accents d'une fanfare qui jouait la *Madelon*, je fus invité à prendre un rafraîchissement au Cercle sportif. Un grand nombre d'automobiles se dirigeaient déjà de ce

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

côté. Le Cercle est bâti sur un terrain ombragé par les tamariniers. C'est un édifice tout blanc, à un étage, qui ressemble à un vaste cottage anglais, entouré de vérandas. Il est aménagé de manière aussi complète que pratique, avec un salon de lecture, un hall pour la danse, une salle d'escrime, des douches et des vestiaires. De nombreux « courts » de tennis sont à la disposition des émules de Mlle Lenglen.

Il est de fait que, dès que les ardeurs solaires s'apaisent, les raquettes s'animent. Les classes s'entraînent éperdument et les matches se préparent scientifiquement. Au Cercle sportif, se retrouvent tous les fervents et les ferventes des exercices de force et d'adresse. Il est excellent de réagir ainsi contre la paresse musculaire à laquelle on inclinerait volontiers dans cette atmosphère déprimante de Cochinchine. Tout à côté des courts de tennis il y a un terrain pour les joueurs de football. Les équipes de rugby rivalisent d'entrain. On suit avec passion leur entraînement et la partie décisive où, chaque année, est disputée la coupe

Les Français ne sont pas les seuls à s'adonner à ce sport, voici que les indigènes les imitent. Eux aussi jouent au ballon. Leurs leaders préconisent l'athlétisme rationnel pour fortifier la race, et le lieutenant de vaisseau Hébert a fait des adeptes à Saïgon. La culture physique sous toutes ses formes y est à la mode. Un journal

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

hebdomadaire est entièrement consacré aux sports. C'est un signe des temps. Et je ne parle pas de la danse pratiquée avec intensité... par les Saïgonnaises. Mais la danse est-elle devenue un sport ou est-elle toujours un art? Voilà un sujet de controverse sur lequel je me garderai bien de m'appesantir...

Quoi qu'il en soit, tandis qu'à petites gorgées, je buvais une boisson glacée, une charmante sociétaire à laquelle je venais d'être présenté attaqua hardiment un sujet délicat :

— J'espère, monsieur, me dit-elle, que vous n'allez pas, à votre tour, nous caricaturer d'une manière odieuse et développer la légende des *Civilisés*? Vous constaterez que partout, en Indochine, on s'applique à rendre la vie à la fois plus saine et plus attrayante. L'humanité a sans doute, ici comme ailleurs, ses faiblesses, que certains individus aient même des vices, c'est possible ! Mais ces déformations morales ne sont pas spéciales à Saïgon et elles restent exceptionnelles. M. Claude Farrère a eu le grave tort de se livrer à une peinture aussi superficielle que systématique des mœurs coloniales. Il a fait ainsi beaucoup de tort à l'Indochine et à la France, elle-même.

— Madame, répondis-je, les opinions de M. Claude Farrère n'engagent que lui ; il a voulu surtout, j'imagine, écrire un roman fortement coloré et assaisonné de scandale. Il n'a pas mesuré toutes les conséquences d'une œuvre où il n'entrait, à l'origine, que des intentions littéraires...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— J'entends bien que M. Claude Farrère n'a voulu se poser ni en moraliste, ni en sociologue. Tout de même, les *Civilisés* sont de nature à laisser croire que notre société saïgonnaise est presque totalement composée de gens tarés ou qui s'adonnent à des plaisirs pernicieux. Nous n'avons cessé de protester depuis la publication de son livre, et nous réclamons de tous ceux qui viennent ici un jugement impartial, pour que les choses soient remises au point.

— Croyez, madame, que je regarderai autour de moi sans parti pris hargneux, comme sans indulgence préconçue pour en avoir une idée exacte...

— Dans ce cas vous aimerez Saïgon, monsieur, car il s'en dégage, comme dirait Verlaine, un charme étrange et pénétrant. Oui, vous serez enveloppé, entraîné, séduit. Vous subirez l'attrait de cette terre chaude et magnifique, et de ce ciel qui agit sur l'imagination. Au bout de quelque temps, vous comprendrez notre ville. Saïgon vous apparaîtra dans sa couleur originale. Vous n'échapperez pas à ce qu'il y a de capiteux dans Saïgon... Personne n'y échappe... »

Ces propos me sont souvent revenus à l'esprit, pendant mon séjour dans la capitale de la Cochinchine. J'avoue que c'est une ville captivante infiniment et qui n'a point sa pareille dans tout l'Extrême-Orient. En vérité, la première impression n'est pas particulièrement inspiratrice. L'arrivée dans le port est loin de susciter l'étonnement

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

admiratif, comme l'entrée de Singapour où de majestueuses collines chargées de verdure et des villas aux riches atours dominent une rade dont l'ampleur et l'activité en imposent au voyageur. Quand on a parcouru les 40 milles qui séparent Saïgon de la mer et que l'on s'est plu à suivre le caprice aux multiples méandres de la rivière bordée de palétuviers et lorsque l'on a vu les premières cases indigènes, les premiers sampans annamites, les premiers bouquets d'aréquiers et de palmiers, ce sont les prosaïques et insuffisants appontements des messageries maritimes qui s'offrent à vos regards.

Il n'y a pas là de quoi soulever la moindre émotion. Ce contact initial est médiocre. Mais pénétrez dans la ville, découvrez ses quartiers anciens et les nouveaux, interrogez ses monuments, palais gouvernementaux, églises, pagodes, parcourez ses marchés et ses jardins, et surtout familiarisez-vous avec sa physionomie intérieure, alors Saïgon parlera à votre âme, et une pensée d'orgueil illuminera votre cœur devant ce qui a été accompli par la France.

Du Saïgon de Gia-Long, tracé et fortifié en 1790 par le colonel Victor Olivier, il ne reste plus que le souvenir. L'immense bastion carré que formait la citadelle, au centre de la cité, s'étendant entre l'arroyo Chinois et l'arroyo de l'Avalanche, sur un périmètre de 2 500 mètres, a entièrement disparu. Les fortifications anciennes, les remparts,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les fossés, les bastions, les forts, le Palais Royal, le Camp des Lettrés n'ont pas laissé de traces ailleurs que dans les archives. C'est le 7 février 1861 que l'amiral Charner enleva Saïgon. Or, à quelques années de là, le *Courrier saïgonnais* pouvait écrire : « On a fait table rase de la vieille ville et de son emplacement. Tout a été changé. On a nivelé des hauteurs et comblé des mares, creusé des canaux, remplacé les masures du bord de l'eau, par des quais larges de 40 mètres. Les maisons européennes succèdent peu à peu aux cases annamites. Déjà, les belles plantations de nos rues principales font oublier les jolis bosquets d'aréquiers abattus pour les besoins des constructions et l'assainissement. Sous peu, des ponts de fer remplaceront les premiers ponts en bois. Quoique cinq ans à peine nous séparent de l'époque où commença cette transformation, il serait, dès aujourd'hui, bien difficile — même à ceux qui n'ont pas quitté la colonie depuis 1861 — de retrouver les traces de l'ancienne ville, de reconnaître le terrain et de reproduire exactement l'aspect des lieux .»

A plus forte raison, comment, de nos jours, si ce n'est par un effort d'évocation historique, se représenterait-on la plaine boueuse, coupée d'arroyos, au milieu de laquelle se dressaient la citadelle annamite et les boutiques, les maisonnettes, les établissements divers de l'autre époque? Saïgon, dans cette première partie du XX^e siècle,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s'est épanouie largement, s'est modernisée, s'est « beautifiée » comme disent les Américaines. Sa personnalité morale ne s'est pas moins vigoureusement affirmée. Et, depuis la guerre même, Saïgon a pris dans le monde asiatique une importance nouvelle, tant en raison de son essor économique que de l'originalité de son caractère.

D'aucuns apprécient surtout en Saïgon — et ce n'est là qu'une vision incomplète — l'accueillante ville d'escale avec ses cafés dont les terrasses invitent aux longues causeries, ses cinémas et son théâtre, ses magasins bien achalandés, son marché indigène avec l'amusante cohue des marchandes campagnardes, ses rues pittoresques comme celle des « Chettys », redoutables prêteurs hindous qui couchent au pied de leur coffre-fort et dont le temple brahmanique est un îlot religieux d'une harmonieuse architecture, son jardin zoologique où s'ennuient magnifiquement les tigres encagés, et ses routes aisées, couleur d'argile, engageant aux balades en pousse-pousse ou en auto. Saïgon, en effet, est hospitalière aux étrangers et les broussards qui s'y arrêtent retrouvent là tous les agréments d'une grande cité où circule facilement la richesse et où l'esprit public est débonnaire. La rue Catinat — la Cannebière de l'endroit — offre le soir une animation marseillaise. Mais son aspect est encore plus varié. Aux boutiques des tailleurs chinois succèdent les bazars d'étoffes hindoues et de soieries, les magasins de curiosités

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

extrême-orientales, les étalages des Malabars qui vendent du tabac et de la mercerie, les maisons de nouveautés, de nombreuses firmes françaises, le Continental Palace où se retrouvent les flâneurs aux heures de repos. C'est une artère de 1 500 mètres environ, où, par moments, la vie s'écoule joyeusement, que cette rue Catinat. Du quai à la cathédrale, et inversement, les tireurs de pousse, les meilleurs de toutes les capitales asiatiques, galopent nerveusement. On voit de moins en moins les équipages de chevaux et les calèches élégantes, qui, naguère, défilaient aussi par l'avenue principale de Saïgon. C'est que l'automobile devient le moyen de locomotion le plus répandu.

Il y a de deux à trois mille voitures en circulation dans la capitale. On en avait recensé 68 en 1914. Quelle preuve de prospérité !... Pendant la guerre, sept grands garages se sont créés. Ce ne sont du reste pas les Européens seulement qui ont pris goût à l'automobile. Sur un millier de voitures importées en Cochinchine en dix-huit mois, 500 ont été acquises par des acheteurs blancs, 262 par des Annamites, 149 par des Chinois, 14 par des Hindous, Cambodgiens et Japonais. Si je cite cette petite statistique, c'est pour montrer que la fortune a souri à tout le monde dans ce pays privilégié.

Aussi bien, cette fortune n'a pas gâté les Saïgonnais pendant leur sommeil. Si leur ville peut toujours être réputée pour ses plaisirs on y

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

travaille avec acharnement. Le goût croissant des affaires et une recrudescence d'énergie l'ont transformée. La hausse de la piastre et une série de récoltes exceptionnelles ont favorisé l'ardeur de la spéculation, les initiatives financières, le besoin d'un confort plus grand. Malgré les intermittentes déceptions du jeu, l'argent a afflué à Saïgon ! Trois banques se sont installées depuis 1914 (dont une chinoise et une japonaise). Jamais on n'a autant vu construire et autant acheté d'immeubles qu'en ces dernières années, en dépit de la cherté de la main-d'œuvre et des matériaux.

De vieilles maisons, adjugées à prix d'or, ont été démolies et réédifiées avec des embellissements. Des villas gracieuses ont surgi parmi les jardins teintés d'hibiscus. Un luxe inconnu jusqu'alors a modifié la mentalité saïgonnaise et aussi la ville de Saïgon. Ce n'est pas uniquement le riz traduit en belles et bonnes piastres, qui a causé cette métamorphose. Le riz a été la source capitale de cette richesse, c'est incontestable, puisque pour l'année 1921, Saïgon a exporté 1 517 000 tonnes de riz. Néanmoins, son activité ne s'est pas bornée à cela. Saïgon a, par exemple, expédié aussi, 3 248 tonnes de poivre, 3 074 tonnes de caoutchouc, 4 380 tonnes de coprah, 3 029 tonnes de coton et 11 411 tonnes de maïs. Si l'on excepte le riz et le coton, la majeure partie de ces produits est venue en France. En effet, la métropole a reçu 80 p. 100 du poivre cochinchinois, 70 p. 100

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du caoutchouc, 85 p. 100 du coprah et 93 p. 100 du maïs. Malgré l'éloignement et le taux du fret, les relations commerciales sont en progrès et peuvent encore s'accentuer.

La Chambre de Commerce saïgonnaise, fort active, cherche à étendre son marché dans tous les sens et à défendre les produits du pays contre la concurrence étrangère. Elle organise des missions d'enquête qui la renseignent utilement. L'une de ces missions a récemment visité les Indes anglaises, la Birmanie, le Siam. Elle a noué avec ce pays des relations qui permettent maintenant de conseiller avec précision les agriculteurs, les industriels, les négociants. Une autre mission se propose de parcourir les Indes néerlandaises, Hong-Kong, Shanghaï, le Japon, les Philippines. Saïgon conçoit fort bien ses devoirs de grande cité du Pacifique et elle cherche à assurer son rayonnement extérieur de la manière la plus audacieuse et la plus sûre.

Cet esprit d'entreprise est reflété par la presse locale. L'on aime la discussion à Saïgon et, parfois, les polémiques deviennent acérées. Les journalistes ne se ménagent pas entre eux. Leur encre est un peu chaude — comme le soleil! — Mais, au fond, la véhémence de la critique prouve l'intérêt que chacun porte à la cause cochinchinoise. On ne compte pas moins d'une vingtaine de journaux ou gazettes dont trois quotidiens : le *Courrier Saïgonnais*, le doyen des journaux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de l'Indochine, l'*Opinion*, l'*Impartial*. Citons aussi, la *Cochinchine Libérale* et le *Temps d'Asie*. Les services d'information de cette presse, qui se réduisaient à quelques dépêches d'Europe, jusqu'à ces derniers temps, se sont considérablement développés, depuis que les relations par T. S. F. sont établies avec la métropole. La station Bordeaux-Lafayette et celle de Saïgon sont en communications constantes. L'Indochine est tenue au courant de tous les grands événements occidentaux, et les nouvelles conventions du Pacifique vont lui permettre d'échanger les nouvelles importantes avec la Chine, le Japon et les Etats-Unis. Cela va donner à la presse saïgonnaise l'occasion de traiter avec plus d'autorité les problèmes généraux et de se dégager un peu des polémiques trop locales.

Deux journaux indigènes, la *Tribune Annamite* et l'*Echo Annamite* sont particulièrement à mentionner. Les leaders qui écrivent dans ces feuilles indigènes déploient beaucoup de virtuosité et un sens très développé du pastiche. Ils sont capables dans leurs articles d'imiter le style de nos grands écrivains politiques et de faire des citations classiques avec une abondance et une fidélité remarquables. Leur doctrine n'a peut-être pas toujours été très nette, mais, dans l'ensemble, l'expérience démontre que les leaders annamites ne mésusent point de la liberté de la presse. Ils ont souvent jeté dans la discussion des idées intéressantes. Pourquoi donc n'auraient-ils point

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la faculté d'exprimer franchement leur avis sur les problèmes qui touchent la population annamite? En Cochinchine, la culture chinoise n'a pas imprégné les esprits au même degré qu'en Annam et au Tonkin. C'est ce qui explique la rapide pacification du pays et la facilité avec laquelle les Cochinchinois se sont adaptés à la règle française. Que veulent donc les jeunes hommes de l'élite? L'*Echo Annamite* nous le dit : « une tradition sociale et nationale puisée au foyer intellectuel français ». Nous avons ainsi tout intérêt à associer cette élite à nos efforts, à la faire bénéficier progressivement d'institutions libérales, à l'amener à une compréhension de plus en plus large des perfectionnements économiques qui s'imposent pour le développement du pays.

C'est que si la Cochinchine est avant tout agricole, elle commence à s'industrialiser Saïgon comprend cinq ou six ateliers de constructions mécaniques, une usine très bien outillée qui fabrique en grand et en série des meubles, des glacières, des carrosseries d'automobiles, une scierie débitant les bois de teck qui viennent du Haut-Mékong (une autre a été installée à Bienhoa qui distille les bois pour en extraire les sous-produits), une puissante brasserie, une fabrique de glace et de boissons gazeuses, une fabrique de conserves alimentaires. En d'autres ateliers, on compose des meubles de style. Il y a encore des fabriques de produits céramiques, de dalles, d'allu-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mettes. Depuis trois ans, fonctionnent une huilerie moderne capable de traiter annuellement 6 000 tonnes de coprah, une fabrique de végétaline, une usine employant les procédés Claude qui met en tubes sous pression de l'oxygène et de l'acétylène, et une usine à caoutchouc d'où sortent des bandages, des carpettes, des chambres à air, des enveloppes. Et puis il y a l'arsenal qui a construit steamer de 85 mètres de long, de 3 100 tonnes de un valeur marchande et de 6 000 tonnes de déplacement, pouvant filer à 11 nœuds à l'heure. Ce bateau, qui fut lancé le 6 avril 1921, est l'*Albert-Sarraut*.

L'histoire de sa construction est un chapitre qui fait honneur autant à la volonté des Saïgonnais qu'à l'habileté des indigènes. Quand, en 1918, M. Albert Sarraut eut passé à l'arsenal de Saïgon la commande d'un vapeur de 6 000 tonnes, on se demanda comment on en viendrait à bout?... L'outillage dont on disposait était fort insuffisant : peu de matériel, pas même de cale... N'importe! l'on se mit à l'œuvre et l'on en prépara une en maçonnerie. Les ateliers furent agrandis et amendés. Dix hommes travaillaient alors au montage. Au fur et à mesure des besoins on appelait des ouvriers indigènes, on les dressait aux diverses tâches, on faisait leur éducation technique. Le jour du lancement, ils étaient là cinq cents, fiers de leur œuvre, heureux d'avoir participé à la construction d'un navire portant un nom qui signifie pour les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Annamites plus de dignité et plus de fierté. Ce fut une fête à laquelle tous les Saïgonnais apportèrent leur enthousiasme. Mme Long, marraine de l'*Albert-Sarraut*, brisa, selon le rite traditionnel, la bouteille de champagne sur l'avant du navire. Sans le moindre accident, sans heurt, sans hésitation l'*Albert-Sarraut*, dégagé de ses liens, tout frissonnant de drapeaux et d'oriflammes, glissa dans la rivière aux eaux limoneuses. Un grand cri dans lequel se confondaient les ovations des Saïgonnais — Européens et Asiatiques — salua cette délivrance.

L'*Albert-Sarraut* a coûté une dizaine de millions — chiffre assez élevé au premier abord — mais il faut tenir compte du fait que le chantier est bâti, les gabarits conservés, les machines de l'arsenal transformées, le personnel initié. De sérieuses économies seront réalisées sur les opérations d'armement suivantes et, aujourd'hui, un bateau semblable reviendrait à 40 p. 100 de moins. Il est question, d'ailleurs, d'élargir le champ d'action de l'arsenal et de donner à toutes les constructions mécaniques une plus généreuse impulsion.

Pour fournir un personnel exercé aux industries saïgonnaises et cochinchinoises on a créé, en 1906, l'Ecole pratique des mécaniciens asiatiques qui, d'abord, ne s'occupa de familiariser les jeunes Annamites qu'avec la machine à vapeur. Depuis 1910, des sections d'électricité pratique et de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

technique automobile ont été ajoutées, dont le rendement est excellent. Des centaines de chauffeurs, de mécaniciens, d'électriciens, sont sortis de l'Ecole avec leur diplôme et ont été répartis selon leur spécialité, dans la marine, dans les ateliers de construction, dans les industries privées.

De même, depuis 1920, fonctionne une École de sériciculture pour apprendre aux Cochinchinois et aux Cochinchinoises à tirer parti de la soie d'une manière autrement productive que selon les vieilles méthodes locales. Les ateliers de filature et de tissage sont dirigés par des spécialistes de l'école lyonnaise. Si cet enseignement porte ses fruits dans les campagnes par l'intermédiaire des « soyeux » ainsi éduqués, c'est encore un surcroît de richesse en perspective pour le pays.

L'instruction professionnelle des Annamites s'effectue sans peine. Ils sont très souples d'esprit, très habiles de leurs doigts, très artistes par nature, ces petits élèves. Non loin de Saïgon, à Bienhoa, on forme d'excellents artisans indigènes dans la poterie et, à l'Ecole d'ébénisterie de Thudaumot, ce sont des sculpteurs sur bois, qui, tout en s'inspirant des motifs traditionnels, arrivent à fabriquer des objets et des meubles d'une facture très moderne.

Il conviendrait de visiter en outre tous les établissements scolaires de Saïgon pour saisir sur le vif le mouvement intellectuel de la jeunesse cochinchinoise : écoles de quartier pour les indi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gènes, collège Chasseloup-Laubat, Ecole Maternelle, un superbe établissement pour jeunes filles annamites, sans compter les institutions privées, comme l'Ecole Taberd ou le pensionnat Nguyen-Xich-Hong. C'est que la population de Saïgon augmente sans cesse et qu'elle a des exigences de plus en plus grandes pour l'éducation de ses enfants. En 1883, elle comptait *13 348* âmes, dont *913* Français, *53* Européens, *5 595* Chinois et *6 246* Annamites. Les chiffres de 1901 accusaient un total de *47 500* habitants. Or, le recensement de 1921 a permis d'enregistrer *5 380* Français, *467* Européens, *43 500* Annamites et *22 500* Chinois : soit plus de *83 000* individus (1).

Tous les Saïgonnais, quelle que soit la couleur de leur peau, visent le même but : embellir encore leur cité et donner au port de Saïgon une activité plus considérable en le réunissant à celui de Cholon et en réalisant un vaste plan d'améliorations, pour qu'il soit plus accessible. En 1920, Saïgon a reçu *9664* bateaux représentant *2 millions 495 182* tonnes (soit 887 unités ou *808 423* tonnes de plus qu'en 1919). Sur ces chiffres, on compte 1 222 na-

(1) Le chiffre total de la population cochinchinoise est de *3 795 613* habitants, en augmentation de *827 684* sur le recensement de 1901, qui ne comportait que *2 968 529* habitants.

Les provinces accusant les plus fortes augmentations sont : Rachgia (128 p. 100) ; Baclieu (104 p. 100) ; Saïgon ville (75 p. 100)

Les provinces les plus peuplées sont : Mytho (326 000), Cantho (317 000), Giadinh (276 000), Bentré (261 000).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vires français totalisant *1 141 297* tonnes et *7 970* jonques chinoises ou annamites dont le tonnage additionné s'élève à *130 803* tonnes.

Cependant, si encourageantes que soient ces statistiques, il importe de procéder à l'aménagement et à l'outillage moderne du Port de Saïgon-Cholon pour qu'il prenne dans la vie économique de l'Asie une place plus considérable. Déjà l'achèvement d'un canal de doublement, en 1920, a permis d'obvier à l'encombrement qui se produisait entre les deux villes pendant les périodes les plus chargées. Cholon peut mieux écouler son riz. Mais il faut multiplier les moyens de communication, perfectionner les quais, les appontements, procéder aux chargements avec des moyens mécaniques plus puissants.

On envisage d'importants dragages dans la rivière de Saïgon, la suppression de plusieurs méandres par des coupures judicieusement pratiquées, la destruction partielle du banc de corail de Nhabé, ce qui permettra aux grands steamers de naviguer à marée basse. Enfin, dans le port, la superficie à aménager en magasins et dépôts divers sera doublée, la principale voie d'accès élargie, des grues électriques à grand débit seront installées. Ainsi, les bateaux qui fréquenteront Saïgon pourront travailler dans de bien meilleures conditions et évoluer avec plus de célérité. Pour le moment, on n'en peut amarrer que 34 dans le port de commerce. Quand il s'en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

présente davantage, les nouveaux venus sont forcés d'attendre au mouillage dans le Nhabé. Il importe d'accélérer leurs mouvements et de leur offrir plus de place.

A Saïgon-Cholon se concentrent toutes les forces d'expansion de la Cochinchine, du Sud Annam, du Cambodge et parmi ces forces, le riz reste, naturellement, le principal élément d'activité.

Les grands centres maritimes voisins — concurrents directs et immédiats dans le mouvement d'exportation de cette denrée, de plus en plus recherchée — Rangoon-Bangkok, sans oublier cet immense marché qu'est Hong-Kong, sont là pour démontrer à quel essor peut prétendre un port comme celui de Saïgon, placé au seuil de l'Insulinde, à l'entrée des mers de Chine et du Japon, à proximité des grandes îles du Pacifique et ayant derrière lui un pays de ressources tel que l'Indochine.

L'avenir de Saïgon, au demeurant, n'est pas limité à la seule activité commerciale. Point d'escale des grandes lignes de navigation, étape du grand tourisme international, relâche pour les bâtiments de guerre des grandes nations dont le pavillon flotte dans les mers extrême-orientales — Saïgon s'impose comme une capitale maritime de la France d'Asie.

Si l'on veut relire l'histoire de tous ceux qui ont contribué à la grandeur de Saïgon et qui ont

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

préparé ainsi son avenir, il n'y a qu'à faire un tour au cimetière. Là, sur les tombes, sont inscrits les noms de bien des hommes qui ont payé de leur vie ce dévouement à la cause coloniale. Vous y verrez les sépultures des premiers officiers de marine et des premiers soldats qui, sous le second Empire, commencèrent la pacification du pays, héros semblables à l'enseigne de vaisseau Lareynière, qui sur le point d'expirer disait à un ami : « Retourne à ton poste et écris chez moi que je suis mort bravement. » Voici l'endroit où repose le capitaine Benjamin Savin de Larclauze, tué à l'ennemi le 7 juin 1866, sous le fort de Tayninh, dans sa 31e année, première victime de la levée de boucliers en juin 1866 par les Cambodgiens, les Annamites et les Chinois à l'instigation du prétendant Po-Kombo. Ailleurs, on découvre cette épitaphe : « Dévoué aux intérêts de ce pays, il cachait un mérite éclatant sous une rare modestie. »

Il s'agit du R. P. Théophile-Marie Legrand de la Liraye qui, après avoir été missionnaire, devint inspecteur des affaires indigènes et s'éteignit à Saïgon, le 7 août 1875. C'est un des plus remarquables linguistes qu'on ait connus et qui a laissé sur la langue annamite des travaux d'une rare érudition.

Les Français ayant exercé les mêmes fonctions sont souvent groupés par secteurs. Il y a le secteur des médecins de la marine, celui des officiers du génie, des magistrats, des postiers, des douaniers,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avec un monument typique pour indiquer leurs services. Mais ce sont surtout les tombes des marins qui dominent. On a réuni aussi les victimes de l'épidémie de choléra de 1902 qui abattit tant de jeunes hommes. Ailleurs, se dressent les monuments à la gloire de Doudart de Lagrée qui négocia avec le roi Norodom Ier le protectorat français sur le Cambodge et de Francis Garnier, qui fut un ardent Cochinchinois avant de faire la conquête du Delta tonkinois.

Plus loin c'est le tombeau de Jean-Joseph Metzel, garde des forêts, le plus grand tueur de fauves de son temps, décédé en février 1895. Et puis on trouve le coin consacré aux pilotes de la rivière de Saïgon, la partie réservée aux Annamites avec des stupas moussues, celles où reposent les Hindous. La mort a rassemblé dans ce lieu les races diverses : Occidentaux et Orientaux y reposent côte à côte, tandis que les générations nouvelles poursuivent l'œuvre de rapprochement politique et moral. C'est une forte leçon qui se dégage de ce pèlerinage. Et quand on veut comprendre ce qu'a coûté d'énergie, de patience, d'abnégation, notre établissement en Cochinchine, c'est par les allées de ce cimetière saïgonnais qu'il convient de méditer.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

II

Ce qu'est « l'Invasion chinoise ».

Le Chinois joue un rôle considérable dans la vie économique de l'Indochine. M. Wang-King-Ki, naguère conseiller du ministère et professeur à l'Université de Pékin, a proclamé qu'il est « l'ossature du commerce » dans tous les pays directement administrés ou protégés par la France en Extrême-Orient. En conséquence, ce céleste orfèvre nous proposait une politique propre à développer encore les intérêts de ses compatriotes. Selon sa théorie, il ne faudrait pas trop émanciper les Annamites et c'est avant tout aux « Oncles » — comme on les appelle familièrement — qu'il serait opportun de faire appel pour le progrès industriel et commercial de la France d'Asie.

Cette thèse, qui tend à confirmer le Chinois dans son rôle de premier plan et à élargir sa zone d'action, est loin d'être admise par les groupements français. De plus, elle soulève la colère de « l'intelligence » annamite et ravive des polémiques très âpres. Les violents crient : « Sus au Chinois ! » Les modérés

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

remarquent vertement qu'il doit au moins rester à sa place. D'autres réclament des mesures restrictives. Et c'est une avalanche d'articles sur les empiètements chinois, l'emprise chinoise, l'invasion chinoise.

A la vérité, le Chinois ne s'émeut guère. Selon son habitude, il laisse passer l'orage sans même avoir l'air de s'apercevoir que les nuages fondent sur lui. Il sait que ses affaires augmentent, que le chiffre de sa population s'accroît sans cesse, que sur tous les marchés indochinois il domine encore pour longtemps.

Sans invoquer de droits historiques, le Chinois a toujours considéré l'Annam et les pays annamites comme des rameaux de l'Empire Céleste. Il s'y sent chez lui. On le trouve, d'ailleurs, en Cochinchine dès l'époque même où les Annamites s'y sont installés, c'est-à-dire au XVII^e siècle. Et c'est avec l'aide chinoise qu'à la fin du siècle suivant les Cambodgiens furent refoulés vers le Nord. A côté de Bên Nghé (l'actuel Saïgon) fut crée, en 1778, Cholon « le Grand Marché » qui devait devenir par la suite la capitale des émigrants célestes. Les communautés chinoises s'adonnaient déjà activement au commerce, à l'industrie et à l'agriculture. Après quelques vicissitudes dans la province de Mytho et des expériences plus heureuses dans la région de Bienhoa, elles firent tache d'huile dans les six provinces de la Basse-Cochinchine. Rien ne put entraver leur expansion. Ni la défense d'exportation étendue par les autorités annamites à toutes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les denrées autres que le riz, ni l'édit limitant le nombre des immigrants, ni les lois somptuaires n'eurent raison de l'industrieuse volonté de ces « Oncles » si tenaces. A leurs frais, pour la commodité de leur négoce, ils construisirent partout où le besoin l'exigeait — et surtout à Cholon — des quais de pierre, des canaux, des routes. Dès 1820, la voie commerciale du Cambodge à Saïgon par Mytho était par leurs soins complètement achevée. Quelques-unes des lignes essentielles — aquatiques ou terrestres — du réseau destiné à mettre en valeur le bassin du Mékong furent établies.

Cholon servait d'entrepôt à ces riches provinces dont le Chinois fut vraiment l'animateur. Et ce mouvement ne cessa de s'intensifier jusqu'à l'arrivée des Français en Cochinchine en 1863. A ce moment là, l'Oncle éprouva bien quelque frayeur. Il ferma temporairement boutique attendant la suite des événements. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que l'occupation du pays par les Ocidentaux, loin de gêner ses transactions, instaurait une légalité plus stable et s'opposait au régime d'exactions dont il avait souvent été la victime.

Donc, la première crainte étant dissipée, le Chinois reprit sa partie et multiplia les comptoirs à l'intérieur, tandis qu'à l'extérieur ses rapports devenaient de plus en plus actifs avec Canton, Hong-Kong, Singapour et Java. Sans se soucier de l'évolution politique qui allait se dessiner et sans s'immiscer en aucune façon dans le système

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gouvernemental français, il poursuivit ses desseins économiques et continua de s'enrichir.

Voici vingt-cinq ans, M. J.-L. de Lanessan pouvait écrire : « Véritables colons de notre Indochine, où ils ont bâti depuis longtemps des villes entières et où ils sont au nombre de près de cent mille, les Chinois détiennent presque tout le commerce du pays ». Ce jugement demeure exact dans l'ensemble. Mais le chiffre de la population et l'ancien bilan des affaires sont de beaucoup dépassés aujourd'hui.

Le Chinois ne s'est pas contenté de pénétrer les pays du Sud. On trouve au Tonkin près de 40 000 Célestes dont près de la moitié, il est vrai, sont confinés dans la région frontière ou groupés dans les entreprises minières de Quang-Yen. A Haiphong, les établissements chinois comptent bien aussi 10 000 âmes. Toutefois, c'est surtout le Sud indochinois qui est la terre de prédilection des Oncles. C'est là qu'ils créent un problème. Il n'est point exagéré d'évaluer au huit dixième leur part dans le commerce intérieur et extérieur.

En chiffres gros, leur population en Cochinchine peut être évaluée à 220 000 individus, auxquels il faut ajouter 65 000 « Minh-Huong » (ou métis chinois). A Cholon même résident en permanence 100 000 Chinois, plus la population flottante qui vit sur les jonques, soit encore 30 000 individus en face de 90 000 Annamites.

Dans l'intérieur, quatre provinces seulement

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

comptent moins de mille Chinois : Baria, Gocong, Tanam et Tayninh. En revanche, on découvre à Soctrang plus de 10 000 Chinois et 17 000 « Minh-Huong ». La ville de Cantho en comprend 7 000 et 2 700 « Minh-Huong », Travinh dans les 4 000, Sadec 3 500 et 2 700 « Minh-Huong », Gia-dinh 3 500 et 1 246 « Minh-Huong ». A Saïgon nous avons déjà enregistré 22 600 Chinois et 1 300 « Minh-Huong ».

Ces statistiques sont, d'ailleurs, approximatives et au-dessous de la réalité. Un grand nombre de naissances célestes ne sont pas connues. Il y a de nombreux « dissimulés » dans les congrégations. En étudiant les chiffres des services d'immigration, on tire cette conclusion que chaque année de 5 000 à 8 000 Chinois viennent renforcer la population de Cochinchine.

En ces derniers temps, ce sont les fertiles provinces de l'Ouest cochinchinois qui les ont attirés. Il y a là un vaste champ de spéculation où affluent les hommes nouveaux et où les fortunes s'édifient rapidement. A peine les premières cabanes d'un village sont-elles construites que le Chinois paraît. A ses débuts, il est pauvre, affamé, besogneux. Au bout de quelque temps, par son savoir-faire, son aptitude à discuter, son sens du commerce il est capable d'ouvrir une boutique. Il a l'art par son seul travail, par sa persévérance, sans apport de capitaux de se créer du crédit et de l'exploiter le plus souvent avec succès.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvent aussi, il est un envoyé des maisons de Cholon, venu en éclaireur pour tenter les premières chances et surveiller les rizières naissantes. Car il excelle dans le commerce du riz. Nul ne saurait lutter avec lui pour traiter avec le riziculteur annamite, l'enserrer dans de savantes combinaisons et au besoin le spolier de la future moisson. Le Chinois est le roi du riz et, s'il est une royauté qu'il tient à conserver par tous les moyens, c'est celle-là. Dans la ville et la province de Cholon, il possède en propre six décortiqueries à vapeur et il a des parts dans dix autres usines similaires capables de livrer au total 2 800 à 3 000 tonnes de riz par jour. Par conséquent, il faut qu'une nuée d'agents et d'intermédiaires habiles travaillent sans répit dans les campagnes pour alimenter ces puissants établissements.

Les efforts des sociétés françaises pour participer à cette industrie capitale sont des plus intéressants et méritent tous les encouragements. Ces positions peuvent encore être fortifiées. Toutefois, dans l'ensemble, le contrôle du riz n'en reste pas moins au Chinois. Il est d'autant moins facile d'agir sans lui que l'armement — chaloupes à vapeur et jonques — est sa propriété à peu près exclusive. Dans tout le delta et dans tous les cours d'eau naturels et artificiels qui en dépendent, c'est le batelier chinois qui opère et dessert les moindres provinces cochinchinoises. Qu'il arrive sur la chaloupe à vapeur, la jonque bedonnante à rames, le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sampan léger — capable de glisser sur le moindre filet d'eau, « rach » ou « arroyo », il est le seul à exploiter entièrement ce vaste réseau dont tous les fils mènent finalement à Cholon. Les Messageries fluviales et la Société indochinoise des transports ne peuvent le concurrencer en tous lieux. Leur action est limitée. Le Chinois commande en majorité les chemins d'eau.

La plupart des autres industries de la colonie (coprah, graisses et colle de poisson, pierre de taille, scieries, etc.), sont aussi entre ses mains. Le Chinois ne néglige aucune source de richesse. Mais où vont les bénéfices accumulés de toutes ces entreprises?

Il y a une quinzaine d'années, la Chine absorbait en grande partie — sinon presque en totalité — l'argent ainsi gagné. L'état de troubles qui persiste dans la grande république jaune a eu pour effet d'enrayer cet exode de capitaux. M. L'Hellgouach, le distingué résident-maire de Cholon, me disait à ce sujet : « Les Chinois de Cochinchine deviennent conservateurs en acquérant la fortune et ils tendent à se fixer d'une manière définitive dans notre colonie. Ils achètent des immeubles, s'installent, développent sur place leurs capitaux. Ils manifestent le désir de faire de l'IndoChine, où ils sont très heureux, leur seconde patrie.

« Alors que tout récemment encore, le Chinois importé chez nous n'avait d'autre préoccupation que de gagner une fortune à nos dépens, afin de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rentrer le plus vite possible en Chine, nous voyons aujourd'hui le nouveau riche appeler en Cochinchine son père et sa famille chinoise, élever une somptueuse maison d'habitation et dépenser son argent sans compter pour son bien-être et son plaisir. En un mot, il se libère de ce souci constant de thésaurisation qui le caractérisait autrefois. Et il est permis de penser que le Chinois de Cochinchine consacré par la légende aura bientôt vécu ! »

Il est certain que la Société chinoise de Cholon, surtout le monde des grands riziers, des armateurs, des grands négociants, a beaucoup évolué. Elle n'en conserve pas moins un fort particularisme asiatique, même avec tout ce qu'elle emprunte au modernisme occidental. La mentalité foncière du Chinois se modifie moins vite que sa coupe de cheveux et son costume. En affaires, il agit et raisonne selon les méthodes qui lui sont particulières. Pour traiter avec lui on doit user de perspicacité et s'armer de patience. Il est honnête, certes, mais à sa façon. Aussi bien, la législation commerciale actuelle est-elle insuffisante. Elle ne protège pas assez le commerce européen et la production indigène. Sans tenir compte des besoins spéciaux de la colonie on a doté l'Indochine d'un code semblable à celui de la métropole, comme si nous avions en face de nous des concurrents européens. C'est pourquoi, qu'il s'agisse de la question des enseignes et des cachets commerciaux, de la constitution et du fonctionnement des sociétés,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

questions primordiales dans le négoce chinois, la jurisprudence de nos tribunaux n'a pas su se montrer aussi ferme qu'il l'eût fallu. Il n'y a pas de textes précis et spéciaux adaptés aux besoins et pratiques du commerce asiatique. Les usages existent... mais comment les définir avec exactitude au milieu des multiples procès, où la bonne foi des plaideurs indigènes est loin de s'étaler ? On erre dans un véritable labyrinthe dont on ne sort pas aisément.

Au point de vue social, mêmes difficultés pour pénétrer à l'intérieur des congrégations chinoises. Ce genre de groupements existait avant l'apparition des Français en Cochinchine. Le gouvernement annamite, considérant le Chinois comme un étranger éminemment instable, n'avait pas voulu lui donner des droits et lui imposer les devoirs d'un sujet ordinaire. De fait, le Chinois n'est pas aussi facile à gouverner que l'Annamite. Il n'admet ni la corvée, ni le service militaire. On n'aurait pas pu l'astreindre à ces charges sans provoquer des résistances dangereuses tant de sa part que du gouvernement de Pékin.

Les principales congrégations auxquelles se rattachent les divers groupes de Cholon sont celles de Canton, Phuoc-Kien, Trieu-Chau, d'Haïnam, d'A-Kas ou Hê. L'élection est à la base du système. Les chefs et les sous-chefs ayant été ainsi désignés, leur nomination doit être approuvée par le lieutenant gouverneur de la Cochinchine. Ils exercent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une surveillance directe sur leurs congréganistes et, au besoin, recourent à la protection des autorités françaises pour assurer l'ordre public. S'il jouit de certains honneurs et d'avantages certains, le chef de la congrégation demeure responsable, pour toute la collectivité qu'il représente, du paiement de toutes les taxes de l'année courante et de la suivante.

Hors de la congrégation, point de salut. Le Chinois, sans cette discipline, est désorbité. Il a le sens de l'intérêt commun : « Malheureux, dit un philosophe céleste, les peuples qui ont un mauvais gouvernement, plus malheureux encore ceux qui en ayant un passable ne savent pas le garder ! » Au milieu des Annamites et des Français, le Chinois plus que jamais éprouve la nécessité de trouver un abri sûr. Garros, dans son excellent ouvrage sur *Les Usages de Cochinchine*, a tracé de lui ce portrait psychologique :

« Le Chinois est essentiellement sociable : sa naissance le place dans une famille étroitement unie, seule agissante et dont il n'est qu'un fragment. L'empreinte de l'éducation fait de lui le membre d'une classe et la profession qu'il embrasse le membre d'une congrégation. L'association est pour lui l'objectif de la vie sociale. Il n'est pas un homme vivant par soi et pour soi, sa mentalité ne conçoit pas l'individualisme. Isolé, il ne vit qu'à demi ; une affinité puissante le soude à ses semblables. Il est pétri du même limon, porte la même

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

empreinte que ses congénères et a fini par acquérir cette communauté intime de sentiments, d'idées, de croyances, d'intérêts, créée par de lentes accumulations héréditaires, ce qui donne à sa constitution mentale une grande identité et une remarquable fixité. Doué de plus de passivité que d'énergie militante et nerveuse, il vit, il pense en groupe. Aussi le lien et l'autorité de la congrégation sont-ils pour lui un besoin ».

Le Chinois résume volontiers sa reconnaissance dans une formule synthétique où il est dit que la congrégation est à la fois « sa famille, son banquier, son juge et son mandarin ». Il convient de noter que beaucoup de décisions prises — sentences arbitrales ou transactions — ne sont pas écrites. La parole suffit.

Sous le regard de l'administration française, Cholon est devenu, par la puissance de ces congrégations si attachées à leur discipline spéciale, le vaste emporium de toutes les contrées que commande le Mékong. Cinq kilomètres à peine séparent la cité chinoise de Saïgon à laquelle elle sera certainement rattachée un jour. Les communications sont du reste extraordinairement actives. Par les lignes de tramways à vapeur, sur les routes où filent de nombreuses automobiles, sur cet arroyo pittoresque encombré par des files ininterrompues de jonques ventrues, c'est un va et vient incessant, une vie ardente, un mouvement prodigieux à certaines heures.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'aspect de Cholon a bien varié depuis une quarantaine d'années. Si la ville a gagné en ampleur, en richesse, en tenue, certains traits se sont atténués ou ont même totalement disparu. Naguère en des quartiers chaotiques, grouillants, désordonnés, aux ruelles mystérieuses remplies de maisons de jeux, de tavernes, de lupanars, les « Oncles » menaient leur existence aussi trépidante la nuit que le jour. A la fièvre des affaires succédait la fièvre des plaisirs. Riches ou pauvres, après le dur travail de la journée, se ruaient à leurs distractions favorites. Le Chinois si flegmatique, si détaché de tout, en apparence, si dur à la besogne, devient vite le jouisseur le plus effréné. Il aime les plaisirs de la bouche, le jeu, le théâtre, la compagnie des chanteuses ou des prostituées. Sans délai il tient à profiter de son gain. Il se ruine sans sourciller et, le lendemain, il cherche à regagner sa fortune tout en conservant ce masque de dilettantisme qui nous intrigue si fortement. On a vu de grands riziers redevenir de simples coolies et derechef, après ces mauvais tours du destin, reconquérir la puissance de l'argent et... la reperdre.

Dans l'ancien Cholon, toute une seconde ville, souterraine, grouillait sous la ville située en surface. Le néophyte européen, qui avait la chance de s'y introduire, ne manquait pas d'être éberlué par ce dédale de caves et de compartiments communiquant entre eux, où toute une population prenait ses récréations ou bien continuait ses tra-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vaux. Ripailleurs, fumeurs d'opium, joueurs de cartes et de baquan passaient agréablement le temps, tandis que des hommes de confiance toujours aux aguets veillaient à ce que la police occidentale ne descendît pas à l'improviste dans ce royaume du plaisir. De couloir en couloir, de case en case, de passerelle en passerelle, les initiés pouvaient à loisir se promener dans ces interminables quartiers secrets où se déroulaient des drames insoupçonnés. Les vengeances de clan à clan, les rapts, les assassinats étaient rarement connus de la sûreté française. Et comment aller dans ces antres pêcher les indésirables, les contrebandiers, les écumeurs jaunes qui se mettaient si commodément à l'abri des dénonciations?

Les Chinois vident leurs querelles, s'exécutent entre eux, procèdent à leurs opérations policières sans en appeler au concours des Occidentaux. Impossible de les reconnaître. Qui n'a pas vu un logement chinois n'a aucune idée des entassements humains qui s'y produisent. Où dix Européens se meuvent difficilement, cinquante Chinois pressés, recroquevillés, empilés on ne sait comment, finissent par tenir.

L'ancien Cholon ne connaissait pas l'électricité. Chaque habitant pour se guider portait une petite lanterne. C'était, le soir, un spectacle inouï que celui de cette multitude de lumignons glissant, se balançant, disparaissant comme des lucioles. Aujourd'hui, Cholon est illuminé d'une manière

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

éclatante et la circulation y est relativement aisée. De larges avenues ont été assainies et sont bordées d'immeubles correctement alignés. Ce n'est plus le fouillis de naguère. Des squares, des marchés couverts, des édifices modernes — hôpitaux, institutions scolaires, théâtres ou cinémas — donnent une physionomie plus nette. On rattrape en propreté ce que l'on perd en exotisme crasseux. Les Chinois ont dû se plier à certaines de nos règles d'hygiène et à nos servitudes. Les odeurs de Cholon sont toujours les mêmes, mais elles sont moins fortes. Le flot humain qui court par les rues est toujours aussi bariolé, mais on n'aperçoit plus une seule natte !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

III

Le nouveau Cholon.

Cholon paraît une heureuse combinaison d'Occident et d'Extrême-Orient. Son dessin général, son architecture symétrique, sa tenue municipale soulignent assez l'influence française. Mais tout cela est paré d'enseignes, de lanternes, de signes, de décors qui ajoutent le cachet le plus original aux emprunts faits à notre civilisation. Le soir, toutes ces couleurs sont avivées par la violence des lampes électriques réparties à profusion dans les moindres boutiques. Quand tombe la nuit, il faut voir la foule chinoise se porter vers les restaurants, les clubs, les salles de spectacle. Elle est si dense, si grouillante, si remplie d'entrain qu'un étranger s'imaginerait volontiers que la ville est en fête. Pourtant, il en est ainsi chaque jour. L'immense fourmilière céleste ne connaît point d'arrêt. Et toujours, quelle que soit l'heure et le nombre des badauds, il y a des gens qui travaillent, qui commercent, qui s'agitent dans les boutiques tandis que les autres se récréent. Les restaurants ne sont pas

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

moins bien achalandés. Au centre de la ville, il en existe plus peut-être que de débits dans un faubourg populaire de Paris, sans compter les marchands ambulants qui promènent leur matériel culinaire et la nourriture toute prête qu'ils offrent aux passants, les débitants de friandises et de fruits, les vendeurs de thé et de boissons.

On ne se lasse point de flâner de magasin en magasin dans ce Cholon qui est le bazar le mieux fourni de toute l'Indochine. Nous voici chez les « soyeux » cossus qui, dans l'ornementation intérieure de leur maison, rivalisent de magnificence. Partout, de riches sculptures sur bois, des oiseaux et des animaux dorés servant de motifs décoratifs, des inscriptions artistement calligraphiées. Plus loin, ce sont des brodeurs qui disposent sur des panneaux écarlates des signes de bonheur et préparent les ornements des pagodes. Ailleurs, des marchands de vaisselle proposent un choix étonnant de coupes, de soucoupes, de potiches, de services où jouent des poissons bizarres et où se contorsionnent des arbres aux attitudes strictement asiatiques. Et puis, il y a les marchands de thé dont la boutique s'adorne de boîtes claires aux marques si esthétiques, et les apothicaires au milieu d'une variété de récipients, de drogues, d'herbes, de poudres. Entrons maintenant chez les marchands de bouddhas et de statuettes représentant les divinités populaires. Quelle collection de lions dont les yeux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sortent de l'orbite, de licornes, de grues, de tortues, de monstres gardiens des pagodes ! C'est un bric à brac mythologique formidable au milieu duquel rêve le doux front de la déesse Kwannin, si bienveillante, si sympathique, si accueillante même aux infidèles avec son sourire d'infinie béatitude contrastant avec les mines féroces des autres dieux du ciel ou de l'enfer. Toutes ces figures grimaçantes, farouches ou comiques attendent le client sous l'œil bénévole du patron qui fume sa longue pipe en surveillant ses commis.

Un autre quartier des plus attrayants est celui des potiers où l'on fabrique des ouvrages de terre cuite vernissée — dite de Cay-Mai — universellement réputés. Et pour que notre tour soit complet, il importerait encore de voir les tanneries, les teintureries, les briqueteries, les scieries, les chantiers de radoub et de construction de jonques qui emploient une multitude d'ouvriers. Parmi ces jonques noires, massives, corpulentes dont la proue s'égaie d'une face monstrueuse et qui parfois forment sur les arroyos, des files de plusieurs kilomètres, il y en a d'une capacité de 200 tonnes ! C'est un chapitre spécial que mériterait le peuple des jonques. De même, la corporation des verriers devrait avoir sa monographie. On ne peut que citer les sculpteurs sur bois qui montrent un tel sens artistique dans la décoration des autels et des pagodes, les travailleurs de l'or et de l'argent, orfèvres et ciseleurs, qui perpétuent les coquetteries

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

traditionnelles car la vente des bracelets, des colliers, des porte-bonheur a toujours une clientèle illimitée, les tailleurs de pierre (dont les plus remarquables sont groupés non pas à Cholon même, mais au village Lo-gach, près de Bienhoa), les vanniers et les artistes du bambou.

Cholon inonde l'Indochine des produits fabriqués sur place ou amenés dans ses entrepôts. Les échantillons des marchandises les plus inattendues peuvent s'y découvrir et comme victuailles, vins et spiritueux, le marché offre un choix magnifique. Toutes nos marques de champagne et de liqueurs notamment, vous les découvrirez sans peine chez les négociants chinois.

A Cholon on soigne l'estomac de la clientèle indigène et européenne. Dans les clubs ont lieu des festins somptueux où les richards célestes réussissent par leur faste à étonner l'hôte de passage. Il n'y a pas si longtemps, nombre de cercles et de tripots attiraient les Européens et les Annamites de toutes catégories. Un arrêté de 1893 les supprima tous. Puis, l'administration se fit plus débonnaire. Aujourd'hui, trois cercles subsistent munis d'autorisations régulières et gérés de façon à ne pas provoquer une nouvelle mesure radicale, ce sont : le Cercle Kong-u-sin Chiou (Cercle du Petit Passe-Temps) dit des Compradores ou des Cantonnais, le Cercle de Phuoc-Kien ou des négociants en riz, le Cercle de Trieu-Chau, dit Cercle Ky Hyun.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les agapes chinoises sont toujours parées de chanteuses plus ou moins élégantes et raffinées selon leur classe, mais qui ne sont pas de vulgaires prostituées. Certaines sont de véritables bibelots de luxe aux tuniques exquisement composées et chargées de bijoux. Pas de festin sans elles. Pas de joie sans leur présence et sans leurs couplets qu'accompagne une musique grinçante où les criailleries du violon céleste, le choc de la cymbale et le bruit des claquettes de bois dominent. Dans tous les lieux de plaisir résonne cette étrange harmonie qui déconcerte le sens auditif européen et qui paraît d'une monotonie enragée.

Cependant, le Chinois ne se résoudrait pas facilement à s'en priver. Il goûte fort ces airs si spéciaux et trouve nos compositions d'une miévrerie désespérément fade. S'il s'habille à la mode occidentale et s'il adopte quelques marques extérieures de notre politesse, il garde la conviction que — ces légers sacrifices une fois consentis — il lui est loisible de vivre sa vie selon ses penchants ataviques et son inspiration personnelle.

Du moment qu'il a payé ses impôts et qu'il respecte les règlements, l'autorité française ne se montre nullement tracassière à son égard. Le Chinois est libre de prendre son plaisir, de mener ses affaires, de pratiquer son culte comme bon lui semble. Plus de quarante pagodes s'élèvent à Cholon ou dans l'immédiate banlieue. L'une des plus remarquables est celle d'A-Pho, où, tous les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ans, au dix-huitième jour du troisième mois, un immense concours de fidèles rend grâces à la déesse de la Miséricorde et entasse les présents à ses pieds.

Pour le *têt*, qui est le jour de l'an chinois — époque de baux et contrats — des réjouissances plus formidables encore se déroulent. Le *têt* c'est la fête de la conciliation bouddhique, du renouveau, de l'espérance. Les édifices abondamment pavoisés, les processions, les manifestations sonores font les délices de toute la population. Elle ne se grise pas que de joies sentimentales. La volupté gargantuesque de cette foule en goguette ne peut se dépeindre.

Il n'y a pour dépasser ces fêtes du *têt* que la fête du dragon — *le Yun Cô* — cet être fabuleux, cette tarasque prodigieuse à la gueule enflammée et aux ailes de chauve-souris, cette monture formidable dont usent les divinités du ciel dans leurs randonnées éthérées ou, à l'occasion, pour descendre chez les mortels. Innombrables les légendes qui se rattachent au Dragon chez les peuples d'Extrême-Orient ! Il est de règle à Cholon de se concilier ce redoutable animal par des démonstrations éclatantes. C'est à qui parmi les favorisés de la fortune éclipsera son voisin par la splendeur de ses cadeaux.

Toutes les congrégations rivalisent de magnificence. Le jour du premier solstice d'été, à la pleine lune, les cortèges s'ébranlent. Plus de trente

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mille hommes s'y mêlent. Il n'est pas de maison de commerce qui ne soit représentée auprès du dragon, pas de banquier, d'armateur, de rizier, de commerçant ayant un nom sur la place qui ne lui rende un public hommage. Porteurs d'oriflammes, de fanions, d'objets du culte, bonzes, sorciers, acteurs, joueurs de trompettes, musiciens, garçonnets drapés de couleurs rutilantes, et chargés de former des chœurs aussi bruyants que possible, fillettes aux lèvres violemment rougies, tous défilent derrière le dragon en carton au milieu de vociférations, de clameurs, d'ovations assourdissantes. Le ban et l'arrière-ban de Cholon est mobilisé ce jour-là. Il faut être paralytique pour ne pas emboîter le pas au Dragon. Le soir, dans une débauche de lumière, au crépitement des pétards — dont on consomme des milliers et des milliers pour chasser les mauvais esprits — à la lueur renouvelée des feux de bengale, les ripailles en plein air ou dans les demeures continuent. Cependant, les cierges brûlent devant les autels, l'encens fume, la joyeuse superstition de tout un peuple invite le Dragon à se montrer d'humeur facile pendant le reste de l'année. Les Chinois font mieux que le prier. Ils lui donnent l'exemple !

Quand on assiste à ces ébats, on constate, une fois de plus, combien ces populations célestes sont loin de nous. Il est très difficile de les amener sincèrement soit à nos conceptions religieuses, soit à nos idées scientifiques. A Cholon, sur l'initiative

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'un maire, M. Drouhet, ils ont néanmoins contribué d'une manière toute spéciale, par de larges souscriptions, à la construction de l'hôpital et de la Maternité indigène. Cette générosité est d'autant plus digne d'être notée que les Chinois aisés n'admettent pas l'idée d'une hospitalisation ouverte à toutes les misères. Rares sont ceux des classes tant soit peu fortunées qui consentent à se faire traiter dans ces établissements. Les trois plus importantes congrégations — Canton, Phuoc-Kien, Trieu-Chau — ont bâti à grands frais des hôpitaux dont les seuls clients sont des indigents. Les malades reçoivent les soins de médecins chinois plus ou moins experts qui sont placés sous la surveillance et le contrôle de médecins français agréés et rémunérés par leurs conseils d'administration.

Pour favoriser notre propagande intellectuelle et morale, M. Beau, alors Gouverneur général, fonda en 1908 un lycée franco-chinois, à l'aide de souscriptions françaises et chinoises. Cet établissement d'éducation, le seul du genre, peut admettre une centaine d'élèves. Son but était de retenir en Cochinchine, auprès de nous, la jeunesse asiatique appelée à vivre sous notre tutelle qui, faute d'un enseignement approprié à ses besoins et à ses aspirations, se dirigeait vers d'autres foyers éducateurs tels que Hong-Kong, Tien-Tsin et le Japon et ne connaissant ni notre langue ni nos idées, nous demeurait obstinément étrangère.

En vérité, les débuts du lycée franco-chinois

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

furent extrêmement laborieux. Voici quatre ans, on fut obligé de remanier entièrement les programmes et de réorganiser la maison de fond en comble.

Actuellement, voici comment fonctionne cette institution. Les élèves âgés de quatorze à dix-huit ans sont recrutés parmi les meilleurs sujets des écoles élémentaires chinoises de Cholon. Ils accomplissent au lycée un cycle de quatre années d'études. Des professeurs européens leur inculquent des leçons graduées de français, d'anglais, de sciences pratiques, de comptabilité. Il est encore trop tôt pour évaluer les résultats des méthodes récemment inaugurées et, d'autre part, l'élite chinoise ne s'intéresse pas énormément à cette tentative de rapprochement. Elle garde une certaine défiance de l'occidentalisme. Ce n'est pas une raison pour se décourager. Avec de la persévérance, le lycée franco-chinois de Cholon pourra devenir un foyer plus actif d'intelligence avec les éléments célestes.

Il est aussi nécessaire de considérer de très près les rapports des leaders annamites et des Chinois de Cochinchine. Nous avons expliqué comment les « Oncles » avaient su se rendre indispensables à la masse du peuple annamite. A Mytho, à Cantho, Longxuyen, Soctrang, Sadec, Vinhlong de véritables ligues de négociants tiennent les quais de même qu'à Cholon et par les ramifications aquatiques, étendent partout dans l'intérieur leur suprématie commerciale. Le client annamite ne pro-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

teste pas, en général, contre cet état de choses. Artisans, paysans, coolies ne se préoccupent guère du problème de l'« invasion chinoise ». L'Oncle fait partie du paysage. On l'attend quand par hasard il n'est pas là. Au besoin on l'appelle. La masse annamite est si douce à mener, si imprévoyante, si peu dressée aux coalitions d'intérêts ! Chez elle ne règne nullement l'esprit de congrégation. Elle subit donc presque sans heurts, cette domination céleste.

A Cholon, où 90 000 Annamites coexistent avec les Chinois, les conflits sont tout à fait occasionnels. Il n'y a jamais eu de querelles graves entre les deux éléments. Aucune haine ne les a portés à de sanglantes divisions. Tout ce monde de rameurs, de trotteurs, de manœuvres — qui n'est pas du reste la crème de la population cochinchinoise — ne vit que par les Chinois. Les tentatives de boycottage qui ont eu lieu en 1919 se sont traduites à Cholon par l'éclosion d'une multitude de petits restaurants annamites, aussi misérables qu'éphémères. Les Chinois n'ont été nullement affectés par ce mouvement, dont ils escomptaient le piteux résultat. Tout est vite rentré dans l'ordre.

Certes, cet élan d'audace a fléchi. Mais ce n'est point une raison pour dire que le petit groupe annamite qui fomenta la révolte a abandonné la partie. Une avant-garde de jeunes gens, qui se piquent de représenter l'intelligence annamite, bataille toujours contre les Chinois et dénonce

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

leurs empiètements. Les rédacteurs de la *Tribune Indigène*, dans le numéro du 11 mai 1920, font ainsi appel à la France :

> Forts aujourd'hui d'une position qu'ils savent inexpugnable, nos Oncles entreprennent d'activer leur main-mise sur ce pays par l'accaparement des immeubles. Après avoir complètement chinoisé la ville de Cholon où la France est réduite au rôle de gendarme, pour y maintenir l'ordre nécessaire à l'exploitation des indigènes par les Catious, ceux-ci sont en train d'acheter Saïgon. En moins de deux mois, ils ont acheté dans cette ville, capitale de l'Indochine française, plus de deux millions d'immeubles dont ils s'empressent d'expulser les locataires, annamites ou français.
>
> Dans toute la Cochinchine, nous voyons nos Célestes occuper à coups de piastres, les positions stratégiques du commerce. A Camau, port de mer des plus importants, appelé à un avenir plus brillant encore, tous les terrains propres à la constitution des magasins de paddys, des boutiques sont entre les mains chinoises. Tout le long du nouveau canal de Saïgon à Cholon, que suivront des jonques chargées de paddys, est déjà acheté par les Célestes. Les deux tiers des Halles centrales de Saïgon sont chinois. Ils sont fournisseurs des administrations publiques, fermiers de monts de piété, distillateurs d'alcool, dépositaires de l'opium de la régie ; partout et dans toutes les branches, nous trouvons la main noire du Céleste, cette « main qui étreint » dont les doigts, chaque jour, se renversent, défiant les lois françaises et se jouant des résistances annamites.
>
> La France a assumé la mission de protéger l'Indochine ; elle se doit à elle-même de favoriser notre évolution en préservant notre avenir de toute hypothèque.

Cet article renferme beaucoup de vérité. Toutefois, pour que la France aide les Annamites d'une manière utile à se libérer de la main-mise chinoise, il serait bon que nos protégés s'aidassent eux-mêmes et que le sens de leurs responsabilités fût plus développé. Sous la signature de Tu-Do, l'*Opinion* de Saïgon a publié aussi une diatribe typique

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

contre les « Oncles », dont voici le passage essentiel.

Annamites, frères de race, que vous soyez de l'Annam, du Tonkin, ou du Nam-Ky, vous tous, qui lisez l'histoire du pays ou qui en entendez parler, souvenez-vous qu'avant la domination chinoise, nous avions aussi notre histoire et nos annales ! Avant que les Chinois leur eussent imposé leurs caractères, leurs coutumes et leurs mœurs détestables, avant qu'ils eussent importé dans le pays l'opium dépravateur, le baquan et l'amour des plaisirs malsains, nos ancêtres, les Giao-chi, étaient de braves guerriers, simples et loyaux qui savaient défendre, pied à pied, l'intégrité de leur sol et faire respecter les droits d'une puissance indépendante et libre.

Asservi à plusieurs reprises par les conquêtes chinoises et réduit, au contact de ces maîtres cruels et prévaricateurs, à n'être plus qu'un peuple indolent et sans conviction, le peuple d'Annam fut enfin tiré de sa torpeur et de la servitude par la France promenant à travers le monde le flambeau de la science et de a civilisation.

Sous l'égide de nos aînés, qui nous aident à relever notre état social vis-à-vis des autres peuples, gardons, au plus profond de notre cœur, la haine de ceux qui ont brisé notre énergie et entravé notre liberté : les Chinois !

N'oublions pas, pour le maudire, le Chinois planteur du pavot, inventeur du baquan et autres jeux de hasard !

Mais aussitôt après ces invectives, Tu-Do ajoute :

Hélas ! pourquoi faut-il qu'il n'y ait pas communion d'idées et de vues entre tous les enfants de Nam-Ky? Pourquoi s'en trouve-t-il d'assez peu dignes pour donner leurs filles à des Chinois, pour s'associer parfois aux travaux de ces derniers, quand ils ne les aident pas à exploiter sans scrupules la masse ignorante de la population.

Pour comble de malheur, ces Annamites dénaturés sont, la plupart du temps, justement ceux-là qui, de par leur situation officielle, de par leur position de fortune, sont les plus qualifiés pour plaider la cause de leurs compatriotes auprès de nos dirigeants, et contribuer par leur initiative, à arracher le terrain économique des mains de nos ennemis héréditaires, les Chinois !

L'exemple de tous les jours nous montre tristement qu'il n'en est rien.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour une poignée de braves et généreux Annamites qui n'ont pas hésité à sacrifier fortune et situation pour entreprendre une lutte inégale contre les Chinois, lesquels, en plus de leurs positions déjà acquises et solidement retranchées, sont encore couverts par l'approbation de quelques-uns de nos dirigeants dont le plus autorisé, à une certaine époque, proclamait publiquement leur « haute probité commerciale », pour une poignée d'Annamites vraiment patriotes, disions-nous, ils sont une légion de richards qui font tout juste le contraire. Les uns s'associent à des Chinois pour exploiter les plus importantes industries du pays ; les autres vendent leurs biens à des Cations pour permettre à ceux-ci de s'agripper au sol cochinchinois ; d'autres encore aident de leur argent les Chinois à s'établir ou à sortir de mauvaises affaires. Pourquoi voulons-nous, dans ces conditions, que le gouvernement prenne en notre faveur des mesures de protection contre la main-mise chinoise, alors que des compatriotes, « personnages influents », trouvent qu'il y a intérêt à la favoriser?

Telle est, en effet, la situation. Théoriquement, on peut souhaiter la disparition du Chinois et l'éclosion de groupes commerciaux annamites capables d'assurer la prospérité du pays. Pratiquement, les apôtres de cette merveilleuse renaissance sont forcés de reconnaître que si l'invasion chinoise a réussi, c'est en raison de l'inertie, de l'incapacité ou de l'égoïsme de leurs congénères. Pour qu'une reprise de grande envergure soit tentée, c'est toute l'éducation commerciale des Annamites qu'il faut d'abord préparer. La France, par une politique d'association, par une politique nettement progressive, par une politique assurant le jeu loyal des concurrences, le *fair-play*, comme disent les Anglais, doit permettre aux Annamites de prendre de sérieuses positions. Si l'exemple du Chinois devenait pour nos protégés un stimulant capable

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de les faire sortir de leur indifférence ancestrale, ce serait une excellente chose ! Les Annamites finiront-ils par s'unir et comprendront-ils les avantages de la coopération ?

S'ils montrent de l'esprit de suite et de la constance dans leurs entreprises, ils trouveront un appui certain non seulement dans l'administration de la colonie, mais encore dans les capitaux français. Notre intérêt nous le commande. Ce n'est point notre jeu que de renforcer, ainsi que nous le demande M. Wang-King-Ki, les monopoles que se sont créés les Chinois en Indochine en écartant les Annamites de leur route ? Nous ne sommes pas venus en Indochine dans ce dessein, loin de là !

D'autre part, ce n'est pas non plus par l'exclusion brutale des Chinois, par des troubles naïvement combinés, par des actes arbitraires que nous donnerons satisfaction aux Annamites. Notre politique générale en Asie, surtout vis-à-vis de la grande république chinoise, notre libéralisme même. notre prestige auprès de tous les peuples jaunes nous interdisent de tels procédés. C'est par une adaptation, de plus en plus serrée, des populations indigènes aux besoins économiques de la colonie que les Annamites s'imposeront sur le marché local. C'est sous le régime de la libre concurrence, selon les lois normales, sans nuire au rythme de la vie indochinoise, que nous résoudrons ce problème.

Au surplus, nous aurions tort de nous priver des capitaux chinois, de l'activité chinoise, de l'habileté

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chinoise. Utilisons tous les éléments de prospérité qui sont susceptibles de favoriser les progrès de l'Indochine. Le Chinois doit entrer dans un système d'association très souple où il aura sa part, sans qu'elle soit prépondérante. Qu'il devienne un associé, mais un associé lié à nous par des règles dont nous conserverons l'initiative et le contrôle, voilà le but. Des groupements franco-sino-annamites permettront d'accentuer encore la prospérité du pays.

Le gouvernement général cherche à propager l'enseignement commercial chez les Annamites et à développer leur expérience des affaires.

Il les invite à se servir de la seule méthode d'émancipation qui soit à la fois logique et pratique. C'est par les connaissances techniques et professionnelles, non point par le désordre, qu'ils réoccuperont dans leur propre pays la place ou une partie de la place prise par les « Oncles » et qu'ils participeront, de plus en plus, aux bénéfices que rapporte leur terre si généreuse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IV

Le riz, la rizière et les riziers.

Une chanson indigène le dit bien : « Comment l'homme pourrait-il vivre sans la rizière ! Les buffles ont l'herbe, les hommes ont le riz ! » L'Annamite est un grand remueur de glèbe. Il est attaché aux travaux de la terre. Il les aime. « Que fais-tu? » demandez-vous au paysan. *Lam-Ruong*... (je fais des rizières), répond-il invariablement. En effet, la plus grande partie de sa vie se passe à cultiver le riz nourricier. Dans l'art d'inonder les plaines asséchées par le soleil ou de pratiquer, au contraire, l'écoulement des eaux stagnantes, le *nhâ-qué* (le paysan) est un maître (1). Aucune peine ne le rebute pour obtenir de son sol le riz, richesse première, le riz, symbole de la prospérité, le riz, qui donne toutes les forces.

Depuis les temps les plus reculés, l'Annamite a été poussé par ses dirigeants à la culture du riz.

(1) Il faut lire sur la vie des *nhâ-qué* les deux beaux romans de Jean Marquet : *De la Rizière à la Montagne* et *Du Village à la Cité*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sous les anciens empereurs, un certain nombre de fêtes furent prescrites en l'honneur du riz. Le ministre des rites et des cérémonies veillait à ce que les mandarins de l'administration supérieure y assistassent. Sous l'empereur Tran-Thai-Tong surtout — qui régnait en 1250 — la vie agricole fut encouragée et réglementée. Une vigoureuse impulsion fut donnée au défrichement des terres. D'importantes besognes de canalisation furent exécutées dont nos ingénieurs modernes restent étonnés.

La fête des champs et des moissons était alors une épreuve d'attachement et de loyalisme à la dynastie. La dévotion au souverain se confondait avec la dévotion à la rizière. Pendant longtemps en Cochinchine on célébra le *Lê Thang Nong* où la terre était solennellement arrosée de vin de riz, en l'honneur du roi de ce nom qui fut — paraît-il — l'inventeur de la charrue annamite. Si cette cérémonie a disparu on a, du moins, conservé de nombreux rites chez les *nhâ-qué*, soit pour rendre la terre féconde, soit pour écarter des récoltes les mauvais génies.

Une fête persiste à Hué, qui a pour but de se concilier le Génie de l'agriculture et qui montre bien qu'on est fidèle en haut lieu au culte de la terre : c'est la fête du labour : « Au nord-ouest de la citadelle, on remarque un tertre carré, sur lequel on installe, autels, brûloir, objets rituels : tout ce qui est indispensable à la célébration de la fête. Près de ce tertre est un champ que l'on nomme

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cung-Canh-Diên, parce qu'en principe l'Empereur y doit creuser lui-même, avec une charrue laquée rouge et or, les premiers sillons pour la préparation de la récolte du 10e mois. Mais, depuis quelques années déjà, le monarque délègue un haut mandarin pour accomplir les rites. En grand costume de cour, celui-ci officie. Puis, après avoir troqué sa riche tenue contre un simple habit de cultivateur, il prend de la main gauche la charrue attelée d'un buffle noir, et de la main droite un fouet. Un vieillard se tient près du buffle et le conduit. Deux cultivateurs du Thua-Thiên protègent la charrue et deux mandarins portent les paniers de graines et font les semis. Neuf sillons doivent être ainsi tracés avant que le champ royal soit confié aux cultivateurs de Phu-Xuan, qui termineront les travaux de labour et de l'ensemencement. Le délégué impérial et tous les mandarins qui l'assistent se rendent alors « au palais carré, d'où l'on voit labourer » et y font des prosternations au Trône (1).

Le pays le plus favorisé de l'union indochinoise par les dieux du riz, c'est évidemment la Cochinchine. Cette province bat de loin tous les records, et elle ne cesse de développer sa production. Ses exportations sont passées de 130 000 tonnes en 1869 à 1 069 000 tonnes en 1907, et à plus de 1 500 000 tonnes en 1921 ! C'est assez dire la généro-

(1) R. ORBAND. Hué pittoresque (*Bulletin des Amis du Vieux Hué*).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sité des territoires cochinchinois. Ils fournissent environ 89 p. 100 de ce qui est vendu à l'étranger, le Tonkin, 10 p. 100, l'Annam et le Cambodge 1 p. 100. On peut dire que les neuf dixièmes de la population cochinchinoise se livrent à la culture du riz, vivent du riz et pour le riz. Mais il existe plusieurs sortes de rizières : 1° les rizières de montagne. Ce sont celles qu'on trouve dans l'est et le nord cochinchinois — semblables à celles du Sud Annam — au milieu des forêts dans les pays « moïs » où le paddy est semé par paquets en des trous, comme cela se pratique pour le maïs ; 2° les rizières de terres hautes, uniquement alimentées par l'eau des pluies, où se cultive le paddy précoce qui se mûrit en 120 jours ; 3° les vieilles rizières, munies de talus et dans lesquelles on laisse, à certaines heures, pénétrer l'eau de la marée, où l'on plante du paddy de demi-saison ; 4° les rizières d'eau saumâtre, situées à l'embouchure des fleuves, complètement endiguées, où l'on ne se sert que de l'eau des pluies, où l'on ne repique que du paddy précoce mûrissant vers la fin novembre ; 5° enfin les rizières de plaine, en annamite « *ruong-dong* » que l'on trouve depuis Chaudoc jusqu'à Baclieu et Rachgia, en passant par Longxuyen et Cantho sur une grande partie de la rive droite du Bassac. Ces terres là produisent à elles seules les deux tiers du paddy de la Cochinchine. Là, pourtant, il n'y a qu'une récolte unique, alors qu'en Annam et au Tonkin il ne manque pas de rizières

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui donnent deux récoltes à l'année, mais beaucoup moins belles.

Les travaux agricoles commencent, en Cochinchine, au mois de juin, sitôt que les premières pluies ont détrempé et ramolli les terres durcies par l'implacable soleil des cinq mois de la saison sèche. Le cultivateur procède alors aux semis, en pépinière, ou, pour employer l'expression annamite, il fait ses « mas ». A cet effet, il choisit un terrain facilement irrigable et le laboure avec soin, assez profondément ; puis il pulvérise les moindres mottes d'humus et il aplanit le terrain afin d'obtenir, avec le mélange de l'eau pluviale ou celle qu'il détournera du cours d'eau voisin, une large surface de boue, sur laquelle il sèmera à la volée son grain. Cette opération terminée, le cultivateur passe à la préparation de sa rizière.

Suivant les régions que nous venons de définir il emploiera naturellement des procédés différents. Dans les vieilles terres de l'est et du centre, le *nhâ-qué* pratiquera des labours comme les paysans de France avant de semer le froment, avec cette différence que les bêtes de labour sont de solides buffles qui tiennent lieu de chevaux ou de bœufs.

Dans l'ouest et dans le sud de la colonie, où il rencontre des terres nouvelles, riches en humus, recouvertes d'herbes épaisses, il ne saurait s'y prendre de la même façon. D'ailleurs, il n'a pas à sa disposition des buffles assez nombreux pour attaquer les vastes étendues qu'il désire mettre en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

valeur. D'autre part, pourquoi se donnerait-il le mal de retourner un sol qui est d'une fécondité rare? Il attend tout simplement les pluies, et lorsque le sol est recouvert d'une couche de 10 centimètres d'eau, une armée de travailleurs se répand dans la plaine, où l'on ne remarque point les talus des rizières anciennes, et là, à l'aide de grands coupe-coupes qu'ils manient à toute volée, d'un seul bras, ces faucheurs rasent les herbes au ras du sol. Un homme exercé dégage ainsi 2 000 mètres carrés dans sa journée. On laisse ensuite ces herbes pourrir sur le sol, durant quinze jours ou trois semaines. Puis, on les ratisse dès que le niveau des eaux s'est élevé et atteint 15 ou 20 centimètres.

Alors, le terrain est prêt. La rizière n'est plus qu'une large surface complètement recouverte par les eaux. Bientôt, vont avoir lieu les scènes de repiquage. Tandis que la rizière a été ainsi mise en état, ce temps, — un mois et demi ou deux — a suffi aux semis pour atteindre leur pleine croissance, soit environ 40 ou 50 centimètres de hauteur. Des équipes de coolies vont arracher ces semis, les attachent en bottes et distribuent ces bouquets régulièrement sur tout le terrain à repiquer. Au jour de repiquage, la rizière offre un pittoresque coup d'œil. Hommes, femmes, enfants, sont au champ, dès l'aube, pantalons retroussés très haut bien au-dessus du genou. Chacun se dirige vers le secteur qui lui a été assi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gné. Là, en cadence et en s'aidant d'une chanson pour mieux accomplir la pénible besogne, tous s'emparent des bottes de « mas » et repiquent plant par plant à 30 centimètres d'intervalle. Ils exécutent ce repiquage avec une harmonie et une célérité remarquables. La nappe d'eau ne tarde pas à se couvrir de brindilles vertes, de futurs plants de paddy, qu'on verra chargés de lourds épis quelques mois plus tard. Quand les repiqueurs et les repiqueuses ont achevé leur travail, il n'y a plus qu'à attendre l'œuvre de la nature et le moment de la récolte.

Elle a lieu de décembre en mars, selon la région, au début de la saison sèche. Les Annamites ne se servent point de machines-outils. Tout se fait à main d'homme, selon de rustiques méthodes. On ne connaît pas encore les moissonneuses-lieuses et les batteuses. Le paddy est coupé à la faucille. On compose des gerbes qui sont dressées sur le terrain en attendant qu'on les assemble en meules à proximité de l'aire qu'on aménagera sitôt le champ moissonné.

Puis, le paddy est battu à la main, le grain tombe en pluie serrée sur le sol, ou sur des nattes et s'y accumule en attendant que le vent soit suffisant pour permettre de l'éventer, afin de le débarrasser de la paille, qui s'y est mélangée et de tous les grains vides. Après quoi, il ne reste plus qu'à l'engranger.

Aussi bien, le paddy ne demeure pas longtemps

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chez le cultivateur, principalement si celui-ci est dans le besoin, comme il arrive en beaucoup de cas. A l'avance, la récolte a été achetée ou bien l'Annamite a reçu un prêt du Chinois. J'ai précédemment expliqué comment celui-ci intervenait, comment il s'emparait de tout le commerce du riz, comment, enfin, grâce à une batellerie innombrable, il transportait cette moisson à Cholon. Il me faut, à présent, vous dire par quelle méthode, le paddy à l'état brut est transformé en riz comestible.

Cette industrialisation ne commença en Cochinchine qu'en 1869. A cette époque, fut créée à Cholon, par un groupe franco-anglais, la première rizerie à vapeur, sur le modèle des « Rice Mills », construits par les Anglais en Birmanie et au Siam. Un an après, un Français, M. Camuzac, installait une nouvelle usine à Saïgon. Jusque-là, le décortiquage était effectué soit par des procédés rudimentaires indigènes, soit par des décortiqueries à bras. C'était suffisant pour alimenter et la consommation locale et l'exportation, alors peu développée. Mais à partir de 1877, les capitalistes chinois s'intéressèrent à cette industrie naissante et la développèrent si bien qu'en 1910, huit usines sur dix de plein rendement étaient en leur possession. Les deux autres, marchant avec des capitaux européens, ne devaient pas tarder à tomber sous le contrôle des Allemands. C'est le groupe Speidel qui s'en empara.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La guerre modifia cette situation. Les Français reprirent position et constituèrent la Société des Rizeries d'Extrême-Orient. Dans les années suivantes, ils affirmèrent leur effort et, aujourd'hui, ils ont acquis la majorité dans trois autres rizeries. Sur les 5 000 tonnes de riz usinées quotidiennement à Cholon, 2 400 tonnes passent par les établissements où dominent les Français. S'ils persévèrent, ils arriveront probablement à prendre la tête de cette industrie de l'usinage du riz en Cochinchine.

J'ai visité, à Cholon, l'usine *Tong Wo*, dont les bâtiments, les hangars, les bureaux s'étendent sur environ 9 hectares. Elle est capable d'usiner 800 tonnes de riz par journée industrielle de vingt-quatre heures. Le moulin pour le riz « cargo » possède trente-neuf meules et le moulin pour le « riz blanc » dix-huit cônes grand modèle. Tout cela est actionné par une machine à vapeur de 1 500 HP. Des jonques aux magasins et des magasins à l'usine tous les transports se font à dos d'homme. On compte 200 coolies à l'usine Tong Wo. C'est un grouillement perpétuel, mais un grouillement ordonné de travailleurs qui déplacent et replacent des montagnes de sacs de paddy. Ces porteurs exécutent leur travail sous la direction d'un « caporal » qui traite avec l'usinier à raison de tant de piastres pour mille sacs transportés. En dehors de ces 200 coolies — personnel flottant de l'usine — il y a 150 employés per-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

manents pour la machinerie, la comptabilité, les affaires commerciales, etc...

Une quinzaine d'opérations au moins sont nécessaires pour que le riz, soit propre à la vente. D'abord le nettoyage. L'élimination de la quantité assez considérable d'impuretés de toutes sortes qu'il contient (cailloux, terre, paille, etc.), et dont il s'agit de le débarrasser avant son passage sous les meules, se fait dans les *cribleurs* et des *ventilateurs*. Le paddy nettoyé est transporté mécaniquement sous de larges meules plates en émeri dites « rollers », accouplées deux par deux et distantes les unes des autres de 4 à 5 millimètres. Ici se produit la déchirure de l'enveloppe qui constitue ce qu'on appelle la « balle », dont la séparation d'avec le grain se fait par les ventilateurs à travers lesquels celui-ci passe en sortant des meules. Il subit ensuite un tamisage destiné à retenir la petite quantité de farine produite par son frottement sur les meules de grès.

A ce moment, le paddy est devenu du *riz cargo* et présente un aspect grisâtre. Une proportion de grains de paddy, qui varie ordinairement entre 25 et 30 p. 100, n'a pas été décortiquée. Pour obtenir le pourcentage désiré par l'acheteur, on fait passer le riz cargo dans des cribles divers, qui retiennent les grains de paddy qui ont échappé à la meule. On ne descend pas au-dessous de 5 p. 100. Dans la pratique, les rizeries cochinchinoises n'ont pu obtenir jusqu'ici que du cargo

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

3 p. 100 et encore n'arrivent-elles à ce résultat qu'avec de grandes difficultés.

Pour passer à l'état de riz blanc, le riz cargo doit subir l'opération du *blanchissage* dans les meules spéciales appelées *cônes*, qui, par le frottement continu qu'elles font subir au riz cargo, le dépouillent de la pellicule grisâtre qui l'enveloppe encore et le font blanchir peu à peu. En poussant l'opération plus ou moins loin, on obtient des riz blancs de qualité variable et classés aujourd'hui sous deux catégories générales : les riz blancs n° 1 et les riz blancs, n° 2.

Au contact de l'émeri, suivant leur dureté ou leur friabilité, un grand nombre de grains se brisent. Pour les espèces courantes de riz cochinchinois. on peut évaluer cette quantité à environ 50 à 60 p. 100 du produit usiné. Ces débris de grains forment ce qu'on appelle les *brisures de riz*. Les contrats d'usinage spécifient le pourcentage de brisures que devra avoir le riz livré. Ce sont les bluteries qui ramènent alors, au pourcentage désiré, la quantité des débris en séparant ces derniers des grains restés entiers. Les brisures ainsi éliminées se classifient elles-mêmes suivant leur grosseur, en brisures n° 1, n° 2, n° 3 et n° 4. Enfin, des tamis puissants séparent du riz les parcelles de brisures qui ne rentrent pas dans les catégories ci-dessus et la farine produite par le frottement des grains contre les cônes. Cette farine constitue la farine de riz blanc et présente un aspect jaunâtre ou grisâtre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En définitive, ces opérations successives aboutissent à la formation des produits suivants :

1° Riz cargo contenant 20 p. 100 de paddy;

2° Riz cargo contenant 5 p. 100 ;

3° Riz blanc n° 2 ordinaire contenant toutes les brisures ;

4° Riz blanc n° 2 trié à x p. 100 de brisures.

5° Riz blanc n° 1 ;

6° Brisures blanches, n° 1, n° 2, n° 3 et n° 4 ;

7° Farines cargo ;

8° Farines blanches ;

9° Sous-produit : la balle de paddy.

Celle-ci est utilisée, en partie, comme combustible, par la rizerie elle-même. Le surplus de la production est, soit vendu comme combustible à d'autres industries, soit amoncelé en vastes tas dans la campagne et brûlé en plein air. Les cendres produites sont mises en vente, car elles représentent un engrais de bonne qualité, assez riche en acide phosphorique et très recherché pour la fumure des rizières.

Parmi les produits que nous avons énumérés, les riz n° 2, 40 p. 100, de brisures dits qualité Japon, et les riz n° 2, 48 à 50 p. 100 de brisures, dits qualité Java, sont les types les plus normalement traités. Les riz n° 1, qualité Amérique et Europe, ne le sont encore qu'exceptionnellement. A titre documentaire, il est intéressant d'indiquer les chiffres de rendement moyen du paddy en cargo et en riz blanc :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

1° Une tonne de paddy transformée en cargo à 20 p. 100 de paddy donne environ 770 à 780 kilogrammes de riz cargo, y compris les grosses brisures et 80 à 100 kilogrammes de farine cargo.

2° Les 770 à 780 kilogrammes de riz cargo, transformés en riz blanc ordinaire n° 2, donnent environ 610 à 620 kilogrammes de riz blanc y compris les grosses brisures (n^{os} 1 et 2) 40 à 50 kilogrammes de brisures fines et 100 à 110 kilogrammes de farine.

Il est à noter à ce sujet que, plus la qualité du paddy est inférieure, plus considérable est la quantité des issues.

Pendant la guerre, et même après, les riz d'Indochine ont été vendus sans qu'on se montrât trop difficile sur leurs qualités. Aujourd'hui, il importe de les améliorer pour ne pas perdre les marchés que nous avons conquis et pour résister à la concurrence du Siam et de la Birmanie et aussi d'Amérique. Par suite de l'esprit routinier des indigènes et des mélanges opérés dans le commerce, la cote est de 30 francs au quintal en faveur du riz birman, et de 50 francs en faveur du riz américain. Sans doute, le sol de la Cochinchine peut produire les plus belles variétés ; toutefois, le riche propriétaire exige de ses métayers le meilleur paddy et c'est le plus mauvais qui est réservé aux semences. En second lieu, le marchand chinois ne cherche pas à sélectionner ses riz. Pourvu, qu'il y ait la quantité et qu'il y trouve son bénéfice peu lui chaut d'offrir

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des grains parfaitement nets. C'est contre cette double négligence que l'administration française cherche à défendre les riz indochinois.

Parmi les pays qui nous achètent — si l'on s'en rapporte aux statistiques de 1921, — Hong-Kong arrive en première ligne et prend 43,8 p. 100 de notre riz; les Indes néerlandaises, 21,9 p. 100; la France et ses Colonies, 8,6 p. 100; Singapour, 7,3 p. 100; le Japon, 6,2 p. 100; l'Allemagne, 2,2 p. 100; la Belgique, 1,6 p. 100; l'Angleterre, 1,5 p. 100; la Chine, 1,3 p. 100; l'Amérique 1,1 p. 100. Le riz blanc représente presque la totalité des exportations sur les Indes néerlandaises, le Japon, et l'Amérique. La Chine, au contraire, n'importe presque que du paddy. La France prend une grande quantité de brisures. Quant au marché des Philippines, il nous est presque fermé en raison de la politique de protection qui s'oppose à nos ventes.

De grands progrès seront réalisés, si l'on arrive à mieux éduquer les Annamites et si l'on institue une réglementation sévère pour éviter les mauvais mélanges de riz. Deux établissements scientifiques ont été créés en Cochinchine : le laboratoire de génétique et de sélection des semences de Saïgon et la station rizicole de Cantho. Pour encourager les indigènes l'on a aussi envisagé la distribution de primes annuelles à l'hectare, à décerner aux propriétaires qui, pendant trois campagnes successives, n'auraient employé que des semences de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

choix. Mais c'est toute une propagande qu'il s'agit d'entreprendre pour amener ceux qui vivent de la rizière à mieux comprendre leur intérêt et à moderniser un peu leurs méthodes. Bien des terres sont capables de rapporter davantage et beaucoup d'autres qui sont inutilisées conviendraient à la culture du riz. Le rendement en paddy à l'hectare varie entre 1 500 et 2 500 kilogs. En Birmanie, il monte à 3 000, 4 000 et jusqu'à 6 500 kilogs. Dans l'Inde anglaise, l'hectare produit 2 700 à 3 600 kilogs, aux États-Unis 2 200 kilogs. Rien ne nous empêche d'atteindre d'aussi fortes moyennes. Répandre l'instruction agricole parmi les indigènes, encourager l'initiative des grands riziculteurs, multiplier judicieusement les travaux d'irrigation, propager l'usage des engrais, réprimer les fraudes commerciales, voilà autant de moyens d'accentuer le progrès des riz d'Indochine. La tâche est imposante, mais il s'agit par cette discipline, de les amener au premier rang, pour la qualité et de répondre victorieusement à la campagne de dépréciation qui a été menée par des rivaux intéressés.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

V

A TRAVERS L'OUEST COCHINCHINOIS.

Pour avoir une idée de la rizière cochinchinoise et pour apprécier la puissance agricole de l'ouest, il convient de visiter les provinces de Cantho, Soctrang et Baclieu. Si l'on pousse jusqu'à Camau, la leçon de choses n'en sera que plus complète. Toutes les terres du delta sont vouées au riz. Toutes les énergies humaines s'emploient à de nouvelles conquêtes pour augmenter le nombre des cultures. Toutes les pensées des habitants se résument en celle-ci : s'enrichir par le riz.

La première impression est qu'on se trouve dans une sorte de Hollande exotique, coupée de canaux innombrables et qui s'étend à perte de vue. Des fleuves reliés par des couloirs qui forment un réseau de communications extraordinairement développé, et des champs encadrés par ces chemins d'eau, voilà ce que l'on aperçoit. Cette vision est d'une grande uniformité. Ce n'est point à dire qu'elle soit monotone. Suivant les saisons, le spectacle se renouvelle avec une magnifique

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ampleur. Tantôt ce sont des lacs de boue délimités par des haies et des remblais, tantôt ce sont des nappes verdoyantes qui frissonnent sous le vent, ou encore lorsque les pousses ont grandi, on se croirait devant une vaste mer d'émeraude. Non certes, la rizière n'est pas morne pour qui sait la contempler. Elle offre, à qui en comprend les transformations, des couleurs et une poésie prodigieusement variées.

Les fleuves majestueux, qui cheminent à travers ce pays privilégié, forment, avec les arroyos et les canaux qui les complètent, un système de jour en jour plus perfectionné. Le génie industrieux des Annamites a commencé à développer ces voies sur lesquelles glissent nuit et jour des flottilles de jonques, de sampans, de barques et que la science française a permis de multiplier. On a là un exemple de la patience d'un peuple domptant les éléments avec les moyens les plus rudimentaires, maîtrisant un sol mouvant, asservissant l'eau à ses desseins avec « l'instinct supérieur de l'hydraulique », comme dit M. Pierre Pasquier, dans son étude sur les grands travaux accomplis par les Annamites avant la venue des Européens (1). Avec notre aide, d'autres miracles ont changé la face de l'Ouest cochinchinois.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte où sont dessinées les multiples bouches du Mékong

(1) PIERRE PASQUIER. *L'Annam d'Autrefois* (Challamel.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour deviner tout le parti qu'il est possible de tirer de ce système hydrographique si bien agencé par la nature. Dans certaines des terres récemment conquises sur la mer, il est facile de tracer, avec les dragues perfectionnées dont on dispose — et non plus à grand renfort de main-d'œuvre indigène — les canaux propres à assurer une circulation très mobile. Les morceaux de la région que l'on désire exploiter sont vite ouverts à l'activité des paysans, et la vie s'étend de proche en proche avec une activité inouïe. Depuis une quinzaine d'années, quelle progression ! Si nous consultons les chiffres fournis par la *Société Française d'Entreprises de Dragages et de Travaux publics*, nous pouvons constater que de 1904 à 1920, il a été établi 976 kilomètres de voies nouvelles par cette seule firme, sans compter les travaux de réfection et d'entretien des voies anciennes. Le cube total des extractions, durant cette période, a atteint en chiffres ronds 88 millions de mètres cubes, soit une moyenne de 5 500 000 mètres cubes par an.

L'un des plus remarquables exploits de nos dragueurs fut le percement du Canal Quan-Lo-Phung Hiep, exécuté en grande partie pendant la guerre. Long de 85 km. 800, il va du Grand Bassac à Camau et dessert une contrée naguère absolument inculte et sauvage où n'habitaient que les troupeaux d'éléphants. On a retiré 11 372 000 mètres cubes de terre pour assurer ce raccordement. De ce fait, les terres de Camau ont pris,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rapidement de la valeur et elles deviennent chaque jour plus prospères.

La marche des Annamites vers l'ouest, vers les pays d'abondance, vers l'humus producteur de riz, est incessante. Des milliers et des milliers d'hectares ont été ainsi mis à leur disposition de Cholon à Camau et de Daingai à Long-Xuyen. A peine avons-nous tracé une route, ouvert un canal, assuré les transports que les premières cabanes en bambou s'édifient, que le village naît, que les pionniers jaunes s'installent. Les Annamites suivent la drague et avancent à mesure que nous écartons le terrain devant eux. Cette avance ressemble, par certains côtés, à la poussée qui se produisit dans le Far-West américain, quand le rail s'allongea vers les provinces du Pacifique.

Quand on sort de Saïgon pour une randonnée vers l'Ouest, il est aisé de constater, d'étape en étape, les résultats de cette collaboration franco-annamite. Dès la plaine de Cholon, aux portes de la ville, commence le royaume du riz. En descendant sur Tanan et Mytho pas de terrains incultes. Ce n'est qu'une suite de propriétés bien entretenues s'étalant entre les cours d'eau. Il faut passer nombre de ponts. Mais quand on parcourt la route en automobile, en juillet, il semble qu'on se promène au milieu d'un lac divisé en compartiments inégaux, sur une jetée interminable.

A Mytho, je m'embarquai sur l'un des bras du Mékong à bord de la chaloupe *Tong doc Phuong*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

par un beau clair de lune estival. Nous avions d'abord à remonter le fleuve pendant une quarantaine de kilomètres. Nous glissions sur des eaux limoneuses comme celles du Mississipi et, à tout instant, nous croisions ou nous dépassions des convois de jonques au visage grimaçant et des sampans. Il y avait des trains de six à huit bateaux que traînaient des remorques à vapeur. C'étaient soit des chargements de riz que l'on dirigeait sur Cholon, soit des pousses prêtes au repiquage, que certaines barques fragiles et alourdies à outrance, amenaient aux rizières échelonnées le long des canaux auxiliaires. Avec autant de souplesse que de précision, les rameurs manœuvraient et évitaient tout choc. Parfois, dans la nuit, montait un chant mélancolique, un chant séculaire que se transmettent les bateliers pour tromper la longueur de la veillée.

Puis, nous nous engageâmes dans le canal du Mang Thit, qui relie le Cua Co Chien et le Cua Cong Han au bras le plus méridional et peut-être le plus important du Mékong : le Cua Bassac.

Après avoir traversé la province de Vinh Long, toute consacrée au riz, nous faisions un coude au nord-ouest pour atteindre Cantho. Demandez à un habitant de cette ville ce qu'il pense de l'avenir. Il vous dira avec un fervent optimisme que Cantho est la capitale de l'Ouest. De fait, elle est en plein essor. Les quartiers commerçants ont un air de prospérité indiscutable. Les maisons

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

particulières sont cossues. Les gens ont le caractère entreprenant. Bien dessinée, la ville de Cantho s'agrandit. De spacieux boulevards et des rues nouvelles vont la rendre à la fois plus confortable et plus coquette. Elle profite de la belle période actuelle pour affirmer sa place au soleil.

Quand M. Maurice Long reçut, pour la première fois, les autorités françaises et indigènes, il fut heureusement surpris des propos qu'il entendit : « Ici à Cantho, nous ne demandons aucune subvention, lui dit-on, nous avons assez de ressources pour ne pas nous adresser au budget général ou même au budget local. De l'argent nous en possédons autant que nous voulons. Ce ne sont pas les piastres qui nous manquent, ce sont les écoles, les établissements hospitaliers,les institutions agricoles pour l'éducation des riziculteurs. La population de la province augmente et 20 000 enfants ne reçoivent pas l'instruction nécessaire, faute de locaux et faute de maîtres. Cantho est prêt à payer pour qu'on lui procure des instituteurs, des médecins, des agronomes. Cantho veut progresser... » Tel fut le leit-motiv du discours du conseiller Le-Ba-Cang et de tous ceux qui prirent ensuite la parole en saluant le gouverneur général.

Parmi les riches propriétaires annamites, comme parmi les colons français, règne le même esprit d'audace. Aucun ne redoute les vastes expériences. C'est pourquoi Cantho réalisera son ambition.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cantho deviendra une capitale. A côté de Cantho il y a Cairang, qui joue le même rôle que Cholon par rapport à Saïgon. C'est un centre très considérable des riz. Cantho-Cairang ne formeront un jour qu'une seule ville. Mais il faut, pour qu'elles se réunissent et se développent à ce point, que leur port soit dégagé. Or, le Cua Bassac est obstrué à son embouchure. Pour établir des communications libres avec la mer, d'importants travaux sont indispensables. Quand ils auront été exécutés, Cantho, grand entrepôt de la Cochinchine occidentale, verra son rêve réalisé d'autant qu'il est, en même temps, question d'amener le rail de Saïgon jusque-là.

A Cantho nous reprîmes une automobile pour descendre vers le Sud sur de belles routes ombragées et entretenues avec soin. De chaque côté, la rizière, toujours la rizière. Des villages neufs tapis dans la verdure. Peu d'espaces en friche le long du chemin. Voici la ville de Phung-Hiep d'où rayonnent six canaux principaux au centre d'une étoile de navigation, et plus au sud encore Soctrang, autre cité du riz. Soctrang, avec ses établissements commerciaux en pleine activité, ses édifices publics fraîchement bâtis, ses maisons robustes, est une ville de l'Ouest aussi typique que Cantho. On y respire le même air, le goût de la spéculation y est intense, une mentalité d'avant-garde s'y affirme. Enfin, à Baclieu, face à la mer de Chine, les pionniers de la rizière manifestent leur volonté par des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

actes probants. Tout le pays environnant a été assaini, remué, maîtrisé.

Le long du rivage de My Thanh au Song Ganh Hao l'on trouve une double et parfois triple rangée de dunes qui vont s'amincissant vers le sud-ouest. Ce sont les « giong » qui sont le prolongement des « giong » de la Province de Soctrang. Elles constituent, pour la terre ferme, une barrière naturelle. Mais, à certains endroits, la ligne des dunes est séparée de la mer par une bande de terre alluvionnaire qui s'épaissit continuellement. Cela est surtout vrai aux environs du Song Ganh Hao. Les Annamites et les Chinois s'avancent dans cette vase sur de petits traîneaux « caïmong » qu'ils poussent d'un pied agile et sûr. Ils s'en vont ainsi pêcher la crevette ou récolter de petits crabes dont ils font une grande consommation sous forme de salaison.

Les « giong » de l'est sont extrêmement fertiles. Du côté de My Thanh, la terre sablonneuse se montre favorable à toutes les cultures maraîchères. Les Chinois Trieu Chau et les Minh-Huong, qui se sont installés là, ont tracé des potagers où poussent des patates, des ignames, des pastèques, des mangues et même le tabac. Aux villages de Vinhrach et Vinhloi ils récoltent des goyaves, des pommes-cannelles, des ananas. Des légumes d'Europe, petits pois, radis, carottes, tomates, ont même été acclimatés. Si l'on pouvait donner une plus grande extension à ces cultures maraîchères et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

exploiter les « giong » avec plus de méthode, il y aurait certainement là une source supplémentaire de richesses pour cette région.

C'est à Daïngai qu'après cette randonnée nous regagnâmes le *Tong Doc Phuong* qui devait nous ramener à Mytho: Comme partout ailleurs, la population indigène de Daïngai avait tenu à manifester ses sentiments de loyalisme à l'égard de la France. Toute une rue avait été recouverte d'un long dôme de paillots. Des deux côtés avaient été dressés des autels magnifiquement décorés, tandis qu'au milieu se déroulait un vrai tapis de fleurs et de verdure. Les villages environnants avaient participé à cette décoration, apportant leurs objets votifs, leurs brûle-parfums, leurs bannières de soie les plus précieuses. Bien entendu aussi, les musiques, les tam-tam, les pétards avaient donné à la foule une joyeuse excitation, comme il convient dans toute fête annamite.

Mais la joie des Cochinchinois de l'Ouest était profondément sincère. Ils savent fort bien — et ils se sont plu à le répéter en chaque localité — que nous leur avons apporté les moyens d'augmenter leur richesse dans la sécurité. Tous ces riziculteurs, qui voient leurs terres prendre de la valeur, leurs récoltes doubler et tripler, leur fortune s'arrondir, ne veulent pas d'aventures politiques. Ils sont entreprenants en affaires, parce qu'ils sont certains que, sous la protection française, aucune agitation intérieure ne troublera

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cl. Tétard.

CULTURE DU RIZ. — LE REPIQUAGE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cl. Tetard.

CHOLON. — VUE DES QUAIS AVEC DES SACS DE RIZ.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

leurs chances de succès. Quand la France a eu besoin d'eux ils ont apporté leur or sans sourciller. Une province, comme celle de Baclieu, en pleine période d'organisation, a souscrit plus de 400 000 piastres à nos emprunts de guerre.

Jamais l'Ouest cochinchinois ne s'est agité. Les conditions dans lesquelles il progresse sont telles qu'il n'en éprouve pas la moindre envie. Les hommes des rizières ont bien assez de se battre avec la nature sans rechercher d'autres difficultés. Ils concentrent leur ardeur à la conquête du riz et ils s'estiment récompensés quand la récolte est abondante, car cette richesse devient une arme puissante pour de nouveaux perfectionnements matériels et moraux.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VI

Chez les planteurs d'arbres a caoutchouc.

Si la Cochinchine est avant tout le pays du riz et si la rizière absorbe la majeure partie des capitaux et de la main-d'œuvre locale, ce n'est point à dire que d'autres cultures n'aient pas été tentées avec succès. Celle du caoutchouc a donné déjà des résultats positifs et il semble que les efforts des planteurs doivent, dans les années qui vont suivre, assurer au pays une nouvelle et puissante richesse.

Depuis longtemps, l'on a tenté d'introduire en Cochinchine des espèces botaniques pouvant produire un caoutchouc d'une valeur commerciale élevée. Voici près de quarante ans l'*hévéa brasiliensis* fut apporté au jardin botanique de Saïgon. Quelques arbrisseaux importés s'y développèrent. Un colon planta aussi quelques milliers de boutures de *ficus elastica* dans les environs de Thuduc, sur la route de Bienhoa.

D'autres essais se succédèrent afin d'acclimater des espèces de la Nouvelle-Calédonie, des plants

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

africains et des échantillons de la Guyane (1). A Thudaumôt, à Tayninh, à Ongyêm, ces expérimentations — d'ailleurs très limitées — permirent de constater qu'avec de la méthode il serait possible de tirer surtout parti de *l'hévéa brasiliensis*. Enfin, après cette période de recherches et de tâtonnements, M. Belland créa la première plantation de Cochinchine aux portes mêmes de Saïgon, et, bientôt après, — le 27 février 1907 — était fondée la *Société Agricole de Suzannah* qui se proposait de rivaliser par son modernisme et sa hardiesse scientifique avec les plantations de Java et de Sumatra.

Pourquoi la Cochinchine, avec ses terres profondes, qui ont toutes les qualités nécessaires de perméabilité et qui profitent de la grande quantité d'azote qu'absorbe le sol pendant six mois de pluies, n'élèverait-elle pas des sujets aussi beaux que ceux des autres pays du Moyen-Orient?

Les planteurs français se mirent à l'œuvre avec espoir et, l'exemple de la *Société Agricole de Suzannah* ayant soulevé l'émulation d'autres novateurs, les cultures d'*hévéa* se multiplièrent. Aujourd'hui, la Cochinchine ne produit encore par an que 3 500 tonnes de caoutchouc, mais un essor considérable peut être donné à toutes les entreprises naissantes ou déjà avancées qui augmenteront de beaucoup ce rendement. Le chiffre actuel

(1) *Bulletin économique de l'Indochine*, n° 17, 12 novembre 1899.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de 35 millions d'affaires n'est qu'un chiffre de début. Quand l'incertitude financière, résultant des fluctuations de la piastre, se dissipera ou du moins sera limitée, on poussera plus à fond la culture et l'exploitation de l'*hévéa*.

J'ai visité en détail les domaines et installations de la *Société Agricole de Suzannah* et de la *Société des Plantations d'An-Loc*. La première exploitation fut commencée en octobre 1909 par Emile Girard. Quant à la deuxième société, elle date de juin 1911.

Rien de plus instructif que cette excursion à travers les plus typiques plantations de la Cochinchine.

Pendant plusieurs jours on se promènerait sur ce domaine magnifique aux terres couleur de brique, sans éprouver un sentiment de monotonie. Il y a là 10 000 hectares de terrain, dont 4 000 environ en pleine exploitation démontrent la valeur de l'initiative française.

De Saïgon, deux heures d'automobile suffisent pour atteindre Suzannah par la route de Xuan-Loc. Après avoir traversé de vastes espaces encore occupés et défendus par une brousse épaisse, sur la droite et sur la gauche du chemin, on débouche subitement, au kilomètre 65, en face d'un paysage dessiné, peigné, préparé dans tous ses détails par le labeur humain. J'ajoute que c'est, avant tout, un labeur de caractère national. Le besoin d'ordre, d'harmonieuse symétrie, de netteté, a guidé les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

créateurs de Suzannah. On se croirait presque en un parc, tant les allées sont soigneusement entretenues, les lots divisés et clôturés avec minutie, la discipline esthétique respectée. Quand on s'engage dans l'allée qui mène au chalet principal, on a cette impression absolue de la maîtrise de l'homme sur la nature.

C'est le directeur général de la plantation, un ingénieur plein de savoir et d'entrain, M. Privé, qui me fit les honneurs de Suzannah et d'An-Loc. Il commença par m'entraîner à travers les plus anciennes parties de la plantation, où les *hévéas*, géométriquement alignés, sont plus serrés que partout ailleurs et ressemblent à des bataillons chevelus disposés d'une manière impeccable. J'admirai ces milliers d'arbres délicats, objets de tant de sollicitude, ayant tous, fixée à la base, la gouttière par où s'écoule le *latex* quand on les saigne et le petit bol où se déverse le suc précieux.

Nous circulions en automobile de lot en lot. Partout le même soin régnait. Tous les espaces entre les sujets étaient ratissés, sarclés, aérés congrument.

— Il faut, me dit M. Privé, se battre constamment avec les herbes folles, le tranh envahisseur, le bambou, tous les éléments hostiles dont la poussée au pied des *hévéas* diminuerait le rendement dans de notables proportions. Tout croît ici avec une effrayante rapidité. Voyez les poteaux de nos palissades : nous fichons un échalas en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

terre ; souvent, deux mois après, il est devenu un arbre. Je crois, ma parole, que si je plantais ma canne ou ma cravache, elles ne tarderaient pas à prendre racine. Ce n'est que par des labours profonds, des sarclages répétés que nous permettons à l'*hévéa* de se développer en liberté.

« Naguère on disposait les arbrisseaux de 5 mètres en 5 mètres. D'aucuns ont même réduit ces distances à 3 mètres. Aujourd'hui, partisans des larges espacements, nous établissons nos formations sur 7 mètres, sur 10 mètres et même sur 20 mètres. Nous estimons que les arbres ne s'en développent que mieux et que leur rendement n'en est que plus actif.

« Précédemment aussi, nous arrêtions les saignées au moment de la reprise de la végétation et de la floraison, en février et mars, pour ne pas nuire à la vitalité des arbres. Depuis plusieurs années, nous appliquons les méthodes préconisées par Émile Girard, et connues sous le nom de saignées alternées. Les statistiques prouvent surabondamment à l'heure actuelle leur excellence. Nos arbres ne sont saignés que sur le tiers de leur circonférence. Ils le sont dans tel lot, tous les jours, sauf le dimanche pendant tout un mois. Nous leur accordons ensuite un mois complet de repos. Nous saignons alors le lot voisin pour le laisser reposer à son tour pendant un mois et revenir au premier.

« A proprement parler, nos arbres ne sont donc

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

saignés que six mois par an. Loin d'avoir diminué la récolte totale, cette méthode n'a fait que l'augmenter. Nous économisons en outre nos écorces qui ont alors plus de temps pour se reconstituer. C'est, en somme, ménager notre capital encore puisqu'il en résulte une grande économie de main-d'œuvre.

« — Et quelle quantité de *latex* un arbre à caoutchouc est-il capable de fournir?

— Un arbre de treize ans nous donne environ 2 kilos de *latex* par an. Remarquez qu'il faut six à sept ans pour l'élever, le préparer, le défendre contre la maladie, car nous ne mettons nos arbres en saignée que lorsqu'ils ont une circonférence de 60 centimètres mesurés à 1 mètre au-dessus du sol. Encore un arbre n'entre-t-il en service que quand 75 p. 100 des arbres du lot dont il fait partie sont susceptibles de l'être. On pourrait commencer plus tôt. Nous estimons que ce procédé permet aux arbres d'atteindre plus rapidement leur complet épanouissement. Ils sont ainsi plus sains et plus vigoureux de sorte que leur rendement compense alors largement le manque à gagner que nous aurions pu réaliser. Il y a pour nos arbres un phénomène analogue à ce qui se passerait si chaque jour on prélevait quelques gouttes de sang à un adulte. Ce dernier ne s'en ressentirait pas, tandis qu'un enfant ne tarderait pas à s'anémier.

« C'est là le mérite des planteurs qui ont des frais élevés à supporter et plusieurs années de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

risques à courir avant de songer à retirer quoi que ce soit de leur travail.

« Et nous devons aussi dresser la main-d'œuvre...

— Elle ne doit pas vous manquer avec les Annamites?

« — Notre recrutement est, en effet, satisfaisant. Les Annamites sont plus souples, plus vifs, plus délurés que les indigènes employés dans les États Malais. Nous avons éduqué des équipes qui sont à l'heure actuelle fort bien entraînées.

« Nous dressons aussi des Moïs qui, en dépit de leur réputation de sauvages, arrivent aussi à s'assouplir aux besognes de la plantation.

« Le travail consiste d'abord à pratiquer l'excision sur l'arbre à caoutchouc, à ramasser le *latex*, à nettoyer les coupes, à transporter la récolte à l'usine, à procéder au lavage de tous les récipients et tout remettre en place. Dans l'après-midi, nouvelle inspection des arbres. L'on recueille le caoutchouc qui est resté figé dans les rigoles collectrices. On ramasse les déchets tombés à terre et l'on nettoie le pied des arbres; s'il y a lieu, une nouvelle saignée est pratiquée.

— Et combien d'arbres, un bon saigneur peut-il traiter?

« — Au début, un travailleur ordinaire ne s'occupait guère que de 125 arbres, dans sa journée. Nous avons ensuite porté ce chiffre à 300, moyenne qu'atteignent normalement les travailleurs de Java. Enfin, grâce à la virtuosité

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

acquise progressivement, nous avons battu tous les records et nous sommes arrivés à 500 arbres traités quotidiennement par un seul homme.

« Les femmes ont suivi le mouvement. Celles qui saignaient une centaine d'arbres, voici quelques années, en saignent à présent de 400 à 450 sans surmenage. »

Dans les plantations jumelles d'An-Loc et Suzannah, le personnel est constitué par un millier de travailleurs annamites ou moïs. Ils sont tous répartis en des villages qui ont surgi dans les environs ou bien qui ont été bâtis à l'intérieur même de la plantation par la compagnie, sur le même modèle. Ils communiquent par le réseau de routes qui circule à travers la plantation et qui comprend une centaine de kilomètres. On compte en tout quinze villages.

Les paillottes soigneusement construites sont souvent visitées par les surveillants afin que les règles de l'hygiène y soient bien observées. Ces cases, édifiées sur des plates-formes bétonnées, comprennent à l'intérieur deux compartiments avec un lit de camp, des hamacs, des ustensiles de ménage. Tout est proprement tenu. L'eau s'échappe de nombreuses fontaines mises à la disposition des indigènes et des rigoles en permettent l'écoulement rapide dans des puisards. Les ordures doivent être régulièrement brûlées. Des fours crématoires ont été installés à cet effet. L'ensemble forme une cité ouvrière adaptée au pays avec

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des œuvres qui améliorent le sort des travailleurs.

On trouve, à An-Loc et Suzannah, un hôpital pour les fiévreux et les malades, une maternité pour les femmes enceintes, un asile pour les enfants abandonnés. Et il arrive même que les habitants de villages plus ou moins proches viennent déposer sur le territoire de la plantation la progéniture qui les gêne ! Il y aussi une école pour que les fils des saigneurs et des coolies apprennent à lire et à écrire. Les chrétiens ont leur église, s'ils veulent pratiquer la religion occidentale. Les autres sont libres de suivre le culte bouddhique ou le culte des ancêtres. D'ailleurs, les sœurs de charité qui dirigent les institutions de bienfaisance se dévouent à tous avec le même zèle.

Quant au directeur et aux chefs de section, ils logent dans des pavillons de style rustique, fort bien aménagés. Ils jouissent, chacun chez eux, de presque tout le confort moderne : cabinet de toilette, salle de bain et de douche, ils reçoivent la lumière et la force électrique pour les ventilateurs par une machine à vapeur de plus de 100 HP commandant toutes les installations de la plantation. A certains égards, ils sont plus favorisés que les notables de bien des villages de France.

Une pareille exploitation nécessite un nombreux bétail, un matériel considérable. Plus de deux mille bœufs et buffles sont utilisés pour les labours, le charroi, les transports à travers la plantation.

C'est le matin de bonne heure, à la fraîcheur,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'il est pittoresque de voir s'éveiller la plantation et d'assister aux opérations des travailleurs. Les chefs de section, qui relèvent des directeurs de chacune des plantations, réunissent leurs surveillants qui ont chacun sous leurs ordres un certain nombre de caporaux commandant chacun une équipe de coolies. Une bonne division du travail s'impose si l'on veut aller vite et bien. Aussitôt, chaque équipe se rend au lot d'arbres à saigner et attaque les séries indiquées par le caporal. L'encoche est pratiquée dans l'écorce de chaque sujet. Le *latex* commence à suinter. Il se déverse lentement dans les coupes.

Je n'ai pas la prétention d'entrer dans le détail des méthodes relatives à l'excision de l'*hévéa*. Il y a là-dessus des controverses très vives, comme toutes les controverses chirurgicales. Chose certaine, une fois qu'on leur a enseigné un procédé à suivre, les saigneurs annamites opèrent avec une dextérité merveilleuse.

Quand chacun d'eux, d'une main légère, a pratiqué selon les règles adoptées, la saignée des *hévéas* de son ressort, il revient sur ses pas pour vider le godet dans lequel s'est déversé le *latex*. Toujours en bon ordre, les équipes apportent leur récolte à l'usine où ont lieu les lavages et les manipulations de la liqueur blanchâtre qui deviendra du caoutchouc.

Cette liqueur est placée dans des cuves où elle se coagule sous l'action de l'acide acétique. C'est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

alors qu'on réduit cette pâte en crêpes plus ou moins épaisses par des passages successifs dans des laminoirs actionnés mécaniquement. Ensuite, on les porte au séchoir, et on leur donne, en les fumant, une coloration légèrement brune. Il ne reste plus qu'à envoyer ce caoutchouc brut aux industriels qui le traitent selon leurs besoins. La plantation a livré la matière pour laquelle elle a été créée.

A An-Loc et Suzannah toutes ces opérations sont menées avec une discipline remarquable. Le personnel manœuvre en bon ordre sous l'œil des ingénieurs, des chefs de section, des caporaux. La hiérarchie joue sans grincements et d'autant mieux que les cadres connaissent très bien les indigènes. Pour arriver à une pareille cohésion, il faut infiniment de patience et de doigté.

Après que nous eûmes passé l'inspection de l'usine et des séchoirs desservis par de petits wagonnets sur lesquels on exportait le caoutchouc, M. Privé m'amena aux ateliers de métallurgie

— Nous avons des centaines de charrues à bœufs et toutes sortes d'instruments aratoires à entretenir et à réparer, m'expliqua-t-il. Nous devons nous en occuper nous-mêmes pour éviter les retards. Aussi, nous ne chômons pas. Nos forgerons indigènes et nos mécaniciens sans cesse revisent le matériel, sous la conduite d'un mécanicien européen.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Et puis nous avons aussi des spécialistes pour le labourage à vapeur... »

L'ingénieur me désigna des tracteurs semblables à ceux qui servaient en France pendant la guerre pour remorquer les canons lourds. Il y en avait une demi-douzaine. Deux de ces machines étaient de style colossal.

— Ce sont ces bêtes là, continua mon guide, qui abattent la plus dure besogne. Quand nous attaquons la brousse, nous leur demandons un effort formidable, et rapide en même temps. Dans les terrains déjà à demi enfoncés et préparés, la charrue à bœufs peut suffire. Mais songez que les indigènes et le bétail d'ici n'ont pas la même vigueur que les laboureurs et les attelages d'Europe. Le climat ne permet pas un effort aussi prolongé. Par conséquent, dans les terrains difficiles, la traction mécanique nous est d'un secours indispensable.

« Quand nous voulons conquérir un morceau de la forêt, on commence par abattre les plus gros arbres de la jungle et par brûler tout ce qu'il est possible de détruire par le feu. Après cela, nous attaquons les troncs d'arbres, les racines traçantes, les végétations souterraines, et les dessoucheuses à vapeur de 300 chevaux entrent en jeu. Elles ont raison des obstacles les plus récalcitrants. Elles arrachent, coupent et bousculent des arbres de taille respectable et dégagent le terrain. Ce n'est pas tout ! Il faut compléter ce nettoyage par un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

labour et alors nous prenons un tracteur de 100 chevaux qui traîne d'énormes charrues ou des « rigoleuses » qui tracent des sillons de 40 centimètres de profondeur. Quelquefois aussi, pour avoir raison d'un lot particulièrement hostile, nous faisons intervenir un tracteur à action latérale, avec un treuil puissant qui tire des charrues balances à 14 socs. Notre tactique varie selon la nature du sol et des problèmes de défrichement à résoudre.

« C'est ainsi que nous élargissons graduellement notre concession en livrant une rude bataille qui ne nous laisse pas de répit. En perfectionnant encore notre outillage, nous aurons raison de la brousse la plus résistante et nous transformerons ce pays sauvage en plantations saines et prospères. »

Pour compléter cette pittoresque leçon de choses, le directeur d'An-Loc et Suzannah me montra un coin où avaient manœuvré les dessoucheuses et les charrues à vapeur. On eût dit un champ de bataille retourné par les obus. Malgré moi, j'évoquai certains ravins de Verdun, tant la terre était éventrée, déchirée, remuée en tous sens. Mais cette fois ce n'était pas pour une œuvre de mort que la science avait travaillé. Le machinisme ne s'était appliqué qu'à rendre la vie plus riche dans ces pays incultes et à forcer le sol à l'obéissance.

A An-Loc et Suzannah, je parcourus encore des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vergers, des champs nouveaux plantés de riz et une cocoteraie qui s'épanouissaient avec une esthétique magnificence.

— Nous ne voulons pas nous contenter de la culture des *hévéas*, fit mon guide. Dans les terres rouges, le cocotier — quoi qu'aient prétendu certains agronomes — pousse très bien. La preuve est faite : la voici... Il en est de même pour l'éleis. Bientôt, notre cocoteraie nous fournira assez de noix dont nous extrairons des quantités d'huile suffisante pour nous permettre d'occuper, tout le long de l'année, l'usine que nous construisons déjà. »

A perte de vue s'étendaient les cocotiers aux palmes nonchalantes en files régulières. Sous le soleil, la couleur rouge du terrain s'accusait encore davantage, contrastant avec le vert vivace des arbres. C'était un spectacle d'un saisissant exotisme. Au milieu de cette flore luxuriante et si bien ordonnée on pouvait se croire en une sorte d'Eden tropical où tout aurait surgi de terre comme par enchantement et selon un rythme divin. Je ressentis là l'une des impressions les plus délicates de mes randonnées asiatiques. Tout cela cependant ne s'est pas fait avec du rêve, et, quand on revient du vertige poétique, on s'aperçoit que l'ingéniosité et l'opiniâtreté françaises sont les deux seules vertus enchanteresses qui, partout sur le domaine de la plantation, ont transformé le paysage.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les planteurs de Locninh n'ont pas eu moins de peine que ceux de Suzannah et d'An-Loc à maîtriser la nature cochinchinoise. Ils se sont installés à 130 kilomètres de Saïgon, tout au nord de la province de Thudaumôt, sur la frontière du Cambodge. Les propriétés de Locninh englobent 10 000 hectares de terre rouge qui, au point de vue administratif, sont comprises dans le territoire de Honquan, dernier poste septentrional de la Cochinchine. Quand, il y a une vingtaine d'années, les premiers travaux furent entrepris par la *Société des Caoutchoucs de l'Indochine* la région était habitée seulement par quelques tribus « moïs ». Ce n'était qu'une mer de bambous à travers laquelle on ne circulait que sur les pistes tracées par les charrettes indigènes. La route de Kratié avait bien été ouverte depuis quelque temps, mais elle finissait à 6 kilomètres de Locninh, en 1910, et elle était quasiment impraticable tant elle était obstruée par la végétation sans cesse renaissante.

Les défricheurs eurent aussi, à leurs débuts, à résoudre de redoutables crises de main-d'œuvre. Ils employaient, en effet, presque exclusivement des travailleurs javanais. Or, subitement, le gouvernement hollandais décréta l'interdiction de l'exportation des coolies. La Société que présidait M. Cibot fit appel aux Chinois. Cette tentative ne donna pas les résultats attendus. Un recrutement de quinze cents indigènes en Annam

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

INDUSTRIE DE LA SOIE. — DÉVIDAGE AVEC LA BASSINE A FEU.

Cl. Thiaud.

Centre de Documentation sur l'Asie du Sud-Est et la Section Indonésien

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cl. Tétard.

LA VIE HUMAINE DANS SA BEAUTÉ PRIMITIVE : DEUX FEMMES MOÏS.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

permit enfin de surmonter ces difficultés renouvelées. Les énormes mamelons couleur d'ocre qui ondulent sur le sol de Locninh furent peu à peu dégagés de la brousse. Au commencement de la saison sèche on abattait les bambous et on les laissait jaunir sur place jusqu'en mai, et, ensuite, on brûlait tous ces arbres morts et les herbes. En 1912, un millier d'hectares avaient de la sorte été préparés pour la culture.

Quel spectacle que celui d'une forêt en feu ! Armés de torches, les coolies vont allumer les vastes bûchers que dessèchent les ardeurs du soleil. Dans le ciel uniformément bleu montent d'épaisses colonnes de fumée? Une formidable pétarade retentit. On dirait qu'un étrange combat se livre entre d'invisibles ennemis. Pendant plusieurs heures, les bambous, dont les nœuds éclatent comme des coups de fusils, répandent des craquements sinistres. Les feux de salve se répondent à travers les collines, tantôt pressés, tantôt plus espacés. A la nuit tombante on n'aperçoit plus sur ces lieux de destruction, que les lueurs projetées par les troncs rebelles plus longs à se consumer. Les jours suivants, il ne reste plus qu'à nettoyer le sol et à réduire encore les souches qui ont résisté aux flammes.

C'est ainsi que peu à peu les planteurs de Locninh s'emparèrent de positions qui, maintenant, sont en grande partie soumises à la volonté humaine : 700 000 arbres disciplinés ont fourni,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en 1920, 740 tonnes de caoutchouc. 5 000 hectares sont défrichés et 3 000 complètement en culture.

Les fièvres consécutives aux premiers bouleversements d'un terrain vierge causèrent de douloureux ravages parmi le personnel européen et indigène. Cette période de défrichement eût lassé des hommes moins opiniâtres que les créateurs de Locninh. Les « Moïs » de la contrée n'étaient pas encore soumis à l'impôt et ne venaient travailler que par intermittence.

Beaucoup d'Annamites désertaient, et leur remplacement n'était pas chose facile. Tous les transports s'effectuaient et se font encore par routes, ce qui rend également le ravitaillement plus incertain que dans les plantations favorisées par le chemin de fer. Pourtant, à l'heure actuelle, grâce à l'amélioration de l'habitation et aux mesures hygiéniques prises, les 2 000 coolies qu'emploie Locninh sont en état d'exploiter activement la propriété de la *Société des Caoutchoucs de l'Indochine.* Ses directeurs comptent désormais atteindre annuellement une production de 1 200 tonnes, ce qui serait un chiffre des plus remarquables et aussi des plus satisfaisants.

A côté des territoires ainsi exploités par de grandes sociétés comme celle de Suzannah, An-Loc, ou Locninh, il est juste de signaler les plantations de propriétaires qui ajoutent à la richesse de la Cochinchine et démontrent la foi agissante

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Centre de Documentation sur l'Asie du Sud-Est et le Monde Indonésien EHESS

de nos colons. Voici, par exemple, la plantation de Truong-Lap à deux pas de la grande route de Saïgon à Phnom-Penh, au kilomètre 35. A la voir tracée au cordeau, avec ses arbres en quinconce et traversée par de spacieuses avenues, on ne se douterait guère que, là aussi, la forêt régnait souverainement il y a douze ans. C'est un Cévenol, M. Bec, qui avec ses seules ressources et la constance des vertus ancestrales, a réussi à mettre 450 hectares de terrain en valeur. M. Bec s'est efforcé d'obtenir une qualité de caoutchouc qui ressemblât aux échantillons de Para.

— Les Indiens du Brésil, m'a-t-il expliqué, sont demeurés fidèles à des procédés empiriques qu'il importait de moderniser. Nous les avons imités d'une manière scientifique. Et voici comment chez moi l'on traite le *latex*...

« A l'aide d'une cornue en laquelle se consument trois stères de bois on obtient, par distillation suivie d'une condensation, la fumée liquide qu'il faut avoir soin de dégager des principaux résidus, brai et coaltar. On ne conserve que les seuls principes des ferments pyroligneux. Après quoi, il ne reste plus qu'à pratiquer les coupages par addition d'eau pour obtenir le degré nécessaire à la coagulation, selon la quantité de *latex* soumise à l'opération. Un lit. 20 de cette mixture suffit pour coaguler en moins d'une heure 5 litres de *latex*. Évidemment, ce n'est point là l'unique formule, mais j'estime qu'elle me permet de pro-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

duire un caoutchouc infiniment souple et qui se rapproche du Para. C'est, à mon avis, la formule de l'avenir. »

M. Bec a innové d'une autre manière. Dans ses terres de Truong-Lap se promène un tank Renault qui sert à la motoculture. Après avoir chargé les bataillons ennemis, ce char d'assaut exerce sa furie contre la brousse, ennemie des planteurs. Il n'a pas du tout l'air dépaysé et il est évidemment flatté de l'admiration craintive qu'il inspire aux indigènes qui le voient fonctionner pour la première fois.

Pour terminer cette visite aux plantations de Cochinchine, je ne saurais mieux faire que de vous entraîner dans la province de Bienhoa, chez Mme de la Souchère. Ses amis l'appellent la « Princesse de l'Hévéa ». Elle mérite bien ce surnom. Il faut avoir vu l'œuvre accomplie par cette Française pour admirer, dans toute sa beauté, l'énergie féminine. En 1910, Mme de la Souchère, ayant décidé de créer quelque chose, et quelque chose de bien, de grand, d'utile, de beau, s'installait dans une modeste paillotte autour de laquelle le tigre venait souvent rôder. Tout autour d'elle, le fouillis hostile des hauts bambous, la forêt et ses menaces, la solitude. Quand les Saïgonnais apprirent qu'une jeune et charmante femme prétendait vivre ainsi à la manière des rudes pionniers, ils crurent à une gageure... Mais ce n'était point fantaisie de citadine éprise d'une romanesque

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

retraite. Mme de la Souchère, avec une troupe réduite de coolies, élargit peu à peu son domaine. Pour défendre les vergers naissants autour de sa demeure, contre les animaux sauvages, elle était parfois obligée de faire le coup de feu. Cerfs, chevreuils, sangliers, porcs-épics lui rendaient plus souvent visite que les personnes avec lesquelles elle était naguère en relation à Saïgon. Pendant des mois et des mois, elle batailla contre la terre et les éléments hostiles. Elle avait juré qu'elle ne reviendrait à la ville que quand les *hévéas* auraient remplacé... les énormes bouquets de bambous. Habillée en homme, chaussée de hautes bottes, un large feutre l'abritant contre le soleil, elle exerçait son métier de planteur avec une surprenante autorité. Parlant couramment l'annamite, s'intéressant à la vie de ses coolies, les soignant lorsqu'ils étaient blessés ou malades, elle savait tout obtenir de son personnel.

En 1912, un incendie détruisit 50 000 jeunes arbres ! Mme de la Souchère subit ce désastre sans broncher. Elle recommença la lutte dès le lendemain... Et enfin, sa constance fut recompensée comme dans les romans moraux. Après dix années de labeur et d'épreuves de toute sorte, la plantation qu'elle avait dirigée en personne, sans aucune aide européenne, commença de lui apporter les satisfactions attendues.

Quand on se rend de Saïgon au Cap Saint-Jacques sur la route coloniale nº 2, on aperçoit

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

au kilomètre 53 des maisons rayées de blanc et de noir au milieu des alignements d'*hévéas*, puis un peu plus loin, au kilomètre 57, une jolie demeure blanche à étage qui jette une note gaie dans les terres grises : c'est la plantation de la Souchère. Plusieurs kilomètres de routes la parcourent intérieurement. Il y a, sur les 1 000 hectares en plein rendement, environ 600 hectares à caoutchouc et aussi une quantité considérable de cocotiers et de bananiers.

Cette plantation rappelle, à bien des égards, celle de Suzannah. Les institutions que nous avons déjà décrites sont reproduites là avec les proportions un peu moindres. Partout, l'électricité, l'eau potable, la traction automobile, le téléphone. La paillotte de 1910 a fait place à une exquise installation où l'on observe une bien féminine coquetterie. Ces progrès se sont pareillement affirmés pour le bien-être des indigènes. Une infirmerie aménagée avec soin est dirigée par un infirmier breveté. En cas d'accident ou de maladie grave, les patients sont dirigés en auto sur l'hôpital de Bienhoa. Nous ne pouvons recommencer une description détaillée des usines et séchoirs des villages indigènes, des ateliers, des bouveries, de l'église et de la pagode qui donnent à la plantation de la Souchère un air de prospérité qui contraste joyeusement avec le décor de la jungle toute proche. Cette jungle traîtresse est repoussée chaque jour un peu plus loin et une récolte annuelle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de 150 tonnes environ de caoutchouc est prélevée sur les *hévéas* élégants et dociles qui l'ont remplacée.

C'est un Kipling qu'il faudrait pour décrire les épisodes de ce duel entre une femme et la brousse rebelle. Grande est la popularité de Mme de la Souchère en Cochinchine. Elle mérite de dépasser les limites de la colonie. C'est un exemple de vaillance et d'endurance qui doit être connu en France même, pour qu'il serve à nos futures «coloniales».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VII

La demeure des vivants et des morts.

Si vous voulez connaître la maison annamite par excellence, m'avait-on dit, rendez visite à la famille des Do Huu. Il n'en est guère, en effet, qui accueille les Français avec plus d'élégance. Les services qu'elle a rendus dans le passé et la manière dont elle continue à collaborer avec nous démontrent bien la sincérité de ses sentiments.

Le Tong Doc Do Huu Phuong, qui a établi la tradition, se rangea à nos côtés dès l'époque de la conquête. Il y avait plus que du mérite, le péril était grand de se montrer partisan des réformes qu'apportaient alors les Occidentaux. Les amiraux gouverneurs de la Cochinchine accordèrent tous leur confiance à cet ami courageux et s'appuyèrent sur ses conseils. Do Huu Phuong reçut l'administration de Cholon. En même temps, il fut chargé de réprimer les mouvements de révolte dans toute la province. Après trente-huit ans de loyaux services, on lui décerna le titre de « Tong doc » honoraire. Il fut aussi le premier Annamite

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

promu commandeur de la Légion d'honneur pour avoir mérité de la France. Il mourut en avril 1914.

Trois des fils du Tong Doc Do Huu Phuong sont vivants.

Le colonel Do Huu Chan commanda un régiment métropolitain sur le front français pendant la guerre. Son frère, l'aviateur Do Huu Vi, après s'être distingué dans l'aviation, tomba glorieusement comme capitaine d'infanterie. Deux de ses autres frères appartiennent — Do Huu Tri et Do Huu Thinh — l'un à la magistrature, l'autre à l'administration. On voit que les titres ne manquent pas chez les Do Huu...

Leur demeure familiale est située à Cholon et c'est, en vérité, un charme pour les yeux que d'en détailler l'esthétique. Elle affecte la forme d'un grand rectangle, entourée extérieurement de jardins, avec une cour intérieure en carré. Des vérandas et des corridors l'aèrent largement. Du vestibule, on passe dans un premier salon dont tous les panneaux sont en bois ancien. Deux paires de gigantesques défenses d'éléphants, qui furent tués à Cantho par le Tong Doc Do Huu Phuong, ornent cette pièce. Les portes sont ajourées et travaillées aussi finement que de la dentelle. Dragons et phœnix servent de principaux ornements. Au-dessus se déroulent des scènes représentant la guerre des Trois-Royaumes. A droite, on pénètre dans la salle d'armes où est réunie une collection de toutes les pièces historiques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de la Cochinchine. Il y a là, notamment, le sabre de Phan-thanh-Giang qui fut le dernier chef combattant pour l'indépendance du pays.

Au premier étage, quatre grandes chambres forment les appartements privés avec les lits de camp, les tables basses, les pièces sobres du mobilier annamite tout laqué. De cette première partie de la maison, on débouche dans la cour intérieure dallée, où des vases ornés de fleurs, des ibis perchés sur la tortue sacrée, des plantes rares sont disposés avec art. Le coup d'œil est charmant. Tout est d'une reposante intimité et d'une exquise harmonie. A droite et à gauche de la cour, les vérandas permettent de circuler commodément à l'abri du soleil quand la chaleur est trop forte et d'accéder à la salle à manger et aux communs. Quand on a franchi la cour, on entre dans le bâtiment du fond où sont installés les autels familiaux. C'est la salle la plus importante et la plus captivante de la maison. Quatre colonnades volumineuses, d'une seule pièce, la soutiennent. Ces colonnes sont sculptées de bas en haut. Des dragons jouant avec la lune s'y enroulent capricieusement. Des éléphants en bois gardent également ce sanctuaire garni symétriquement d'énormes vases bleus. Enfin, quatre génies protecteurs complètent ce tableau.

Voici le premier autel consacré au père décédé, sur lequel est placée la tablette rouge. Il a été construit avec du très vieux bois de teck incrusté

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de nacre. A droite, se dresse l'autel des grands-parents — toujours avec les tablettes — à gauche, l'autel maternel. Au-dessus de l'autel paternel, bien au milieu, dans une niche aux sculptures précieuses et gardée par des phœnix, s'élève l'autel du Ciel et des Génies protecteurs de la maison. C'est une peinture sur papier qui représente, au fond de la niche, le dieu essentiel.

Derrière ces trois autels, il y a un espace réservé aux autels des enfants morts. Au centre, a été placée la tablette de Do Huu Su — qui fut interne à l'hôpital Beaujon et mourut victime de la tuberculose. A droite, nous apercevons celle de l'aviateur Do Huu Vi et son portrait peint à l'huile par le peintre Henri Farré. A gauche, sont les tablettes et les portraits des filles décédées.

Dans cette maison, les morts occupent autant de place que les vivants et c'est bien là l'un des traits du caractère annamite. Dans la plus pauvre case, aussi bien que chez les Do Huu, les ancêtres sont honorés, des offrandes leur sont offertes, des bâtonnets d'encens religieusement brûlés. Si modeste soit-il, il y a un autel avec des tablettes qui les rappellent au souvenir de la famille. Confucius n'a-t-il pas écrit : « Du vivant du père on doit observer ses intentions ; après sa mort, on doit regarder sa façon d'agir pendant sa vie, et, pendant trois ans, ne rien altérer à la voie suivie par lui : c'est là ce qu'on peut appeler avoir de la piété filiale ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Chez les gens riches, on a recours pour composer ces tablettes, au pinceau raffiné d'un lettré en renom ou d'un grand mandarin. Mais, dans les familles de condition moins élevée, les termes de l'inscription sont tracés à l'avance par les parents ou les amis du défunt, et le notable de l'endroit se contente d'y ajouter un simple trait. Les Annamites tiennent énormément à toutes ces formalités. Ils suivent les règles du deuil avec non moins d'attention. Un cérémonial compliqué guide les affligés dans l'observation des rites.

On compte cinq classes de deuil, selon le degré de parenté, et la durée comme le port des vêtements sont étroitement fixés depuis le XII^e siècle. C'est le prince Chu-Cong qui codifia les honneurs à rendre aux défunts. En réalité, le culte des morts est la véritable religion des Annamites. Si dans leurs autres croyances, ils apportent un esprit débonnaire et quelque peu sceptique même, ils redoutent la colère des disparus et font tout au monde pour apaiser leurs mânes. L'impiété anéantit le bonheur des morts et peut causer d'incalculables malheurs. Par conséquent, tout geste gracieux envers eux a pour résultat d'augmenter, en retour, la félicité de ceux qui sont demeurés sur terre.

Au surplus, l'idée de la mort n'effraie pas l'Annamite. L'âme, selon sa croyance, quand elle quitte le corps, change simplement d'état et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

poursuit sa route vers la sérénité suprême. Il faut l'aider en apaisant tous les génies du Ciel et en détruisant par des sacrifices tous les obstacles qui pourraient la gêner. De son vivant, l'Annamite se préoccupe donc et des honneurs posthumes que lui décerneront ses descendants et du cercueil dans lequel son corps sera placé. Il n'est pas rare qu'il ait là tout prêt chez lui ce cercueil de bois poli et robuste qu'il a choisi chez le marchand après de mûres réflexions. En Indochine, l'achat d'un cercueil n'a rien de macabre. Il est même élégant, parmi vos proches, quand un vieillard ne s'est pas encore décidé à en prendre un, de le lui offrir. Et ce cadeau est l'un des plus aimables qu'on puisse imaginer.

Les enterrements n'ont pas davantage un caractère attristant. C'est un cortège animé qui mène le défunt au lieu du repos. Le bonze ouvre la marche ayant en main le bâton avec lequel il montre au mort le chemin du royaume de Bouddha. Ensuite viennent les porteurs de banderoles couvertes de compliments affectueux et d'éloges variés : flûtes, cymbales, tam-tam, gongs résonnent éperdûment. Voici, sous un grand parasol, le char de l'âme où l'on transporte un morceau de soie dans lequel a été recueilli le dernier souffle du défunt. Après vient le corbillard soutenu par de nombreux porteurs et, derrière, la famille, les amis, les invités. Parfois le char funèbre est précédé par un mannequin paré des plus beaux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

habits du défunt et représentant ce dernier qui assiste ainsi à son propre enterrement !

Chose curieuse, les tombes annamites semblent éparpillées au petit bonheur. Quand on débarque en Cochinchine et que l'on se promène à travers la campagne, on s'étonne de rencontrer des tertres funéraires au beau milieu de la rizière, autour des paillottes indigènes, en plein village ou au coin d'une rue. Il semble qu'aucune règle ne retienne la fantaisie de ces sépultures, sauf les règles relatives à l'orientation de la bière dans le sol, dictées par les sorciers et les géomanciens. Dans la Plaine des Tombeaux, qui s'étend au nord-ouest de Saïgon-Cholon, on observe non seulement cette dissémination des tombes, mais encore la diversité de leurs formes. Tantôt ce sont de beaux mausolées de granit rectangulaires ou carrés, tantôt c'est le tombeau encadré de gros moellons roses, tantôt la simple stèle de pierre. Mais en majorité dominent des tumuli, des buttes de terre plus ou moins aplaties par les intempéries et le temps. Aucun ordre, aucune symétrie. Les Annamites enterrent leurs morts où bon leur semble.

Il est exact que les riches propriétaires et les mandarins réservent toujours sur leur domaine un coin pour leur repos éternel et qu'ils le désignent avec prévoyance à leur fils. Mais l'immense majorité des travailleurs, coolies et nhâ-qué, sont transportés après avoir rendu l'âme là où leur famille trouve une place qu'elle juge convenable, sans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

souci de l'hygiène publique et de la promiscuité des agglomérations humaines. Or, les communes possèdent plusieurs sortes de biens. Il semble qu'on devrait affecter l'un d'eux comme cimetière et habituer les autorités indigènes à grouper les tombeaux dans des espaces bien définis. Ce ne serait pas une mesure d'assainissement inutile, dans ce pays où les épidémies sont si fréquentes encore.

Il y a une fête annuelle de la Commémoration des morts qui s'appelle le Thanh-Minh, la fête de la Pure Clarté. Elle est d'origine chinoise. Il paraît qu'à l'époque féodale, le monarque céleste avait oublié de récompenser un lettré renommé pour ses vertus : Giai-tu-Suy. Celui-ci se réfugia dans un bois avec sa vieille mère et y vécut en ermite. Quand l'empereur, se ravisant, voulut reconnaître les services rendus par Giai-tu-Suy, le savant ne voulut point sortir de sa retraite. Pour le décider, l'empereur, ordonna alors qu'on mît le feu au bois. Mais Giai-tu-Suy préféra mourir dans les flammes plutôt que de revenir sur sa décision. Il périt ainsi avec sa mère, donnant l'exemple d'une volonté qui ne fléchissait pas après avoir connu l'injustice.

Les Annamites ont adopté ce saint légendaire qu'ils vénèrent chaque année et qui leur sert à commémorer tous les autres morts. A Hué, l'Empereur actuel ne manque pas de se rendre en robe noire au tombeau de ses ancêtres et de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

procéder aux trois libations rituelles. Les Cochinchinois de la province de Saïgon — comme ceux des autres provinces — nettoient les tombes essaimées dans la campagne. Ils apportent des mets, des gâteaux, des cierges. Les offrandes comportent de véritables festins où, dominent les viandes de porc et les canards rôtis. Quelquefois, c'est un cochon entier, tout luisant de graisse, qui est apporté devant les sépultures. A l'aube, des milliers de petites lumières flambent sur La Plaine des Tombeaux, au pied des modestes tumuli que l'on pouvait croire abandonnés et dont la terre a été soigneusement relevée. Des pétards sont allumés, des prières dites, des prosternations accomplies. Et tout ce qui reste du festin préparé pour les morts est ensuite mangé par les vivants qui ne sauraient laisser se gâter tant de bonnes choses !

S'ils aiment ces manifestations de plein air, ces processions, ces divertissements collectifs, les Annamites sont loin de ne pas goûter le charme de l'intimité. Leurs maisons sont toutes séparées et l'homme de la condition la plus humble ne connaît pas nos entassements européens. Les Annamites ne vivent pas empilés les uns sur les autres comme les Chinois de Cholon, dont nous avons décrit les habitudes. Chaque habitation a son enceinte particulière. Elle est souvent même dissimulée dans la verdure parmi les cocotiers ou les aréquiers et au besoin elle tourne

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le dos à la route. Bâtie en quinconce, elle n'a qu'un rez-de-chaussée et le toit descend presque jusqu'au sol, ce qui rend l'intérieur assez obscur, mais ce qui préserve des ardeurs du soleil. La maison du pauvre est recouverte de feuilles de palmier qui se tassent comme du chaume. Ce toit est supporté par des bambous. En deux ou trois jours, un Annamite s'est procuré un abri pour lui et sa famille avec l'aide de quelques amis. La maison du riche a un toit de tuiles et une charpente de bois de fer qui, avec les années, acquiert un beau poli. Sur le devant il y a une aire de terre battue « sân » et un petit jardinet où sont cultivés les légumes nécessaires au ménage et parfois une petite plantation de bétel. Près du seuil de la porte, des pots de fleurs. A l'intérieur un ou deux compartiments très sommairement meublés de quelques sièges, du lit de camp en bambou recouvert d'une natte, d'un guéridon sur lequel il y a la chaux et des noix d'arec pour confectionner des chiques, des ustensiles de cuisine et, à la place d'honneur, naturellement, le reposoir ancestral avec les cuivres et les tablettes. Ce n'est évidemment pas la maison aristocratique des Do Huu, mais cette demeure fruste et tranquille se répète à des milliers et des milliers d'exemplaires en Cochinchine et par tout le pays d'Annam. Quand on fait la cuisine, la fumée sort comme elle peut, par le toit, ou par les petites lucarnes pratiquées dans le mur et que l'on ferme avec des rideaux de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

paille tressée. Oh ! ces petites maisons annamites ne sont pas des palais, mais les indigènes s'y plaisent et la loi familiale qui règne là surtout satisfait leur conscience.

Je ne veux pas m'étendre sur l'autorité du père de famille qui a été étudiée dans maints ouvrages (1) ; cette autorité est à la base même de la société annamite et elle s'exerce avec une force, jusqu'à un certain point comparable à celle que détenait le chef de la famille antique : « Il y avait, dit Fustel de Coulanges, un échange perpétuel de bons offices entre les vivants et les morts de chaque famille. Les vivants ne pouvaient pas plus se passer des morts que ceux-ci des vivants. » Tel est, de nos jours encore, le principe généralement reconnu par les Annamites. La solidarité des disparus et des présents reste très étroite. Quand une famille est à la veille de s'éteindre, des règles d'adoption très souples permettent de la continuer. La maison annamite, si fragile en apparence et dont le toit peut être emporté par le moindre ouragan, est en réalité l'une des mieux constituées de notre temps. Son fondement moral est inébranlable.

(1) Voir notamment Luro : *Le Pays d'Annam*, 1878.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VIII

Une chasse a l'éléphant.

Il y a en Indochine des chasseurs d'éléphants renommés qui comptent cinquante ou soixante bêtes à leur tableau. On cite les exploits passés des Wetzel et les exploits actuels des Odera, des Barthélemy, des Millet, des Troy. Henry de Lachevrotière, le directeur de l'*Impartial*, en a tué aussi plus d'une quarantaine. Ce n'est pas seulement au Cambodge que l'on rencontre des hardes nombreuses, mais aussi dans le Sud Annam. En Cochinchine il n'en reste plus guère dans l'ouest, où le défrichement a été poussé si activement. On en voit du côté de Ong-Bô où de temps en temps une troupe s'aventure, cheminant à travers la forêt. J'avoue que je fus assez tenté de participer à une poursuite en règle, quand, un jour, Lachevrotière m'annonça qu'une vingtaine de pachydermes avaient été signalés dans la région du mont Takou. Admirable occasion de contempler de près :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'admirable éléphant dont le colosse énorme
Cache un esprit si fin dans sa masse difforme
Que pour son rare instinct, dans son corps si grossier,
Presque pour ses vertus, adore un peuple entier.

comme dit le bon poète Delille. Mais c'est une tout autre opération d'aller rendre visite dans la jungle à ce puissant et subtil animal, au lieu de l'admirer domestiqué défilant, par exemple, dans un glorieux cortège à la Cour du Siam. C'était avec des fusils de fort calibre et en manœuvrant convenablement qu'il importait de rechercher les grands rôdeurs du mont Takou. L'expédition fut donc préparée avec soin.

Nous descendîmes du train qui nous avait emportés de Saïgon 15 kilomètres avant Phantiet. Là, des petits chevaux nous avaient été amenés par un autre chasseur, avec une troupe de porteurs pour les vivres et aussi les pisteurs — dont un Cambodgien expert dans ce genre d'exercice. Nous avions 20 kilomètres environ à parcourir pour atteindre la région où évoluait la harde que nous voulions rejoindre. Et nous voilà partis à travers la forêt qui n'était pas très épaisse au début. Tandis que nous marchions franchissant avec notre troupe bien disciplinée les « suoï », les ruisseaux, les clairières, les endroits encombrés de hautes herbes, Lachevrotière faisait mon éducation cynégétique et me contait quelques-uns des épisodes où il avait joué un rôle passionnant pendant les chasses précédentes : « Il faut bien

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

connaître les mœurs des éléphants, m'expliquait-il, et dans ce cas on ne court pas trop de risques. Ils ne chargent pas l'homme, en général, à moins d'avoir été blessés, mais ils ont un flair étonnant et pour les approcher on doit, autant que possible, marcher contre le vent. A la première alerte, dès qu'ils ont reniflé une odeur étrangère, à peine ont-ils entendu un bruit, ils décampent. S'ils ne sont pas capables — contrairement à ce qu'a écrit l'excellent Pline — d'apprendre et d'écrire le grec, ils sont assez psychologues et doués d'une méfiance inouïe. Quand ils se sentent bien seuls, en revanche, et que rien ne les gêne dans leurs ébats, ils se montrent très joueurs. Vous les verrez s'amuser dans les espaces libres. D'ordinaire, le gros de la harde est composé par les jeunes femelles. Puis, se montrent les mères avec les petits. Très loin à l'arrière arrivent le ou les mâles qui sont, parfois, distants d'un kilomètre et qui ferment la marche. Quand on tient à rapporter de l'ivoire, il convient donc de ne pas se presser, de laisser passer les femelles et de ne tirer que les mâles. Il n'y a que deux ou trois chefs de troupe, souvent un seul. Il se peut même que l'on ait affaire à un unique individu. L'éléphant qui devient vieux prend un mauvais caractère. Il s'aigrit. Alors, les plus jeunes l'expulsent de la harde. C'est un monstre avec lequel on ne saurait plaisanter. J'en ai connu un lorsque j'avais des plantations dans l'ouest cochinchinois qui se montra vraiment terrible.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il avait été blessé plusieurs fois, soit par les indigènes, soit par des chasseurs français et, dès qu'il voyait un homme, il fonçait dessus à toute vitesse. Un jour, j'habitais alors du côté de Camau, l'on vint me prévenir qu'un Annamite avait été assommé dans la campagne par ce grand éléphant noir. L'animal, après l'avoir jeté à terre, lui avait posé un pied sur la poitrine et, d'un coup de trompe, lui avait fracassé le crâne. Le pauvre Annamite était en bouillie. Je partis à la recherche de l'éléphant coupable que je découvris assez vite. Je l'approchai de façon à pouvoir le tirer dans une position favorable et je lui envoyai une première balle. Trop bas ! Il était simplement touché au genou... Furieux, il s'élança de mon côté et je le visai une seconde fois à l'œil. Mais le coup ne partit pas. Je n'avais mis que deux cartouches dans mon magasin et je n'avais plus le temps de recharger mon arme. Mon dernier salut était dans la rapidité de mes jambes. Je décampai à toute allure. Hélas ! le terrain était glissant, mou, plein de trous et je perdis mon équilibre. Derrière moi, l'éléphant arrivait ; j'étais perdu ! Dans cette conjoncture, je crois bien que j'allais subir le sort de l'Annamite que j'avais voulu venger, et toutes sortes d'images affreuses traversèrent mon cerveau. Plaqué contre le sol, dans les herbes, j'attendais le coup de massue définitif... Quelques instants s'écoulèrent. Rien. L'éléphant m'avait dépassé sans m'apercevoir... Emporté par son poids et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

surpris sans doute par ma brusque disparition, il avait perdu ma trace. A quelques mètres de l'endroit où je m'étais aplati, d'énormes empreintes me prouvaient que la mort s'était heureusement écartée de moi. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'étais plus qu'ému et tout tremblant d'une telle alerte. Depuis, je vous jure, que je vérifie mieux mes fusils et par précaution, j'en emporte toujours deux. Vous voyez que cela peut n'être pas inutile... Quant à mon solitaire, je l'ai rattrapé un peu plus tard et je lui ai enfin réglé son compte. »

Ainsi devisait Henry de Lachevrotière et cependant nos montures nous emportaient vers le mont Takou. Nous fîmes une halte à une maison forestière, à quelques kilomètres des lieux où évoluaient les éléphants et nous passâmes la nuit dans cette cainha recouverte de chaume et perchée sur des échasses qu'entourait une clôture.

A deux pas de là, la forêt était emplie de murmures et de musiques étranges. Au concert des insectes nocturnes se mêlaient les appels des bêtes. On entendait aussi les singes courir au sommet des arbres et se livrer à une gymnastique folle à travers les lianes. A d'énormes bruissements succédaient de pathétiques silences. Je pouvais lire un peu dans ce livre de la jungle qui avait en Europe exalté mon imagination. Mais Kipling, lui-même et aucun homme ne dira jamais entièrement le pouvoir magique de la forêt et l'intensité des heures que l'on y peut vivre. Il y a

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des minutes où la jungle est plus recueillie qu'une cathédrale et d'autres où la capitale la plus frémissante ne donne qu'une faible idée de son animation. Je ne regrettais certes pas d'être venu dans cette solitude et n'aurai-je assisté à aucun autre spectacle qu'à la vision de cette forêt et ensuite à son réveil, que j'en garderai toute ma vie le souvenir.

Dès le matin, nos pisteurs s'étaient mis à la recherche des éléphants et ils avaient découvert le bon chemin. Mais comme la harde se promène en formant sur le terrain des séries de huit, il était possible de s'égarer. Il y avait des enchevêtrements de pistes et des piétinements du sol qu'il fallait savoir interpréter. Nos indigènes s'y appliquaient avec art. Ils reconnaissaient une branche coupée la veille ou l'avant-veille. Ils examinaient la plus ou moins grande fraîcheur des bouses d'éléphants. Certains talus étaient absolument effondrés. La harde, en passant, avait fait du toboggan, se laissant glisser sur les pattes et sur le derrière. Ailleurs, l'épaisse futaie était percée de grands trous. Nous devions opérer avec patience et sans bruit. Bien entendu, nous avions laissé les chevaux à l'abri forestier, et nous avions chaussé des espadrilles pour nous mouvoir plus légèrement et aussi plus silencieusement.

Comme nous étions sur le point de déboucher sur une clairière, après deux heures de reconnaissance, nous vîmes le chef pisteur revenir sur ses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pas et nous faire signe de nous arrêter : « Voï ! fit-il (les éléphants). » En effet, nous pouvions percevoir le sourd murmure de leur marche et le bruit de leurs trompes écartant et cassant les branches d'arbre. Soudain, un craquement se produisit suivi d'un long bruissement : c'était un arbre qui avait été bousculé et abattu par l'un des pachydermes. Nous nous rapprochâmes de la clairière avec d'infinies précautions, le fusil au poing. Nous étions à 60 mètres de trois femelles qui, placidement, se mirent à manger des jeunes pousses et à arracher des petites branches avec leur trompe. D'autres suivaient, et la harde se croyant en sécurité avançait sans se presser. Deux éléphants plus petits manifestaient leur joie de vivre en s'ébattant autour de leurs protectrices. Huit éléphants défilèrent ainsi et s'enfoncèrent dans le bois en faisant un demi-cercle sur notre droite, pour trouver de la fraîcheur, car il commençait à faire chaud. Tout à coup, un mâle parut, un jeune mâle qui avait plus de 2 mètres et demi de hauteur. Il progressa dans notre direction. Nous avions tous épaulé. Lachevrotière devait donner le signal du tir. Quand notre future victime ne fut plus qu'à une vingtaine de mètres, trois coups de feu retentirent. L'animal s'affaissa, puis se redressa et fit encore quelques pas. Une partie de la harde, au bruit de nos détonations, s'était engouffrée dans la forêt avec un vacarme d'ouragan, détruisant tout dans sa fuite. Mais, chose admirable, deux femelles,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

voyant le mâle fléchir, revinrent sur leurs pas et positivement essayèrent de le brancarder. Lui ayant passé l'une à droite, l'autre à gauche, la trompe sous la poitrine, elles cherchèrent à l'entraîner et à le sauver. Mais il était frappé à mort, et il s'affaissa définitivement sans pouvoir profiter de cette intelligente assistance. Et, à leur tour, les femelles furent fusillées près du cadavre de l'éléphant qu'elles avaient voulu emmener.

Cette scène avait naturellement duré moins de temps qu'il n'en faut pour la décrire. Nos indigènes étaient dans la joie. Aussitôt convaincus qu'il n'existait plus aucun danger, ils se précipitèrent vers les grosses bêtes qui avaient toutes été touchées à la tête par les balles Lebel et Mauser, (celles-ci de 11 mm.). Tandis qu'un coureur partait vers un chantier de la forêt, où se trouvaient des travailleurs occupés à tracer une route, à 6 kilomètres de là, les Annamites qui étaient restés avec nous commencèrent le dépeçage des éléphants. Ce ne fut pas la scène la moins pittoresque. A grands coups de coupe-coupe et de serpes, ils entamèrent la peau du premier éléphant et pratiquèrent une première ouverture carrée. Puis, ils continuèrent ainsi la curée méthodiquement. Aidés un peu plus tard d'un quarteron d'auxiliaires, ils prirent certains quartiers de viande, la graisse, une partie des entrailles pour en fabriquer des remèdes et surtout les trompes et les langues dont ils sont particulièrement friands.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Après une journée de travail, il n'y avait plus grand chose des éléphants. Le reste devait être abandonné aux vautours. Une heure à peine, après le carnage, l'un de ces nettoyeurs avait commencé à tourner assez haut dans le ciel autour des cadavres. Puis, un deuxième avait paru, et un autre et encore un autre. Toute une escadrille n'avait pas tardé à se concentrer pour fondre sur cette proie convoitée à la première occasion. Les sinistres oiseaux tournoyaient à la fin très bas au-dessus de nous, agitant le sommet des arbres environnants de remous causés par leurs battements d'ailes.

Quand nous quittâmes la place, ils s'abattirent avec voracité sur les déchets laissés par les Annamites. On peut être certain que dans la soirée, il ne restait plus de tout ce drame, comme pièces à conviction, que les os volumineux des trois éléphants qui avaient été ainsi déchiquetés par les indigènes et par les rapaces les plus gourmands de la jungle.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IX

Une station d'altitude : le Langbian (1).

Il y a beau temps que, dans l'Inde, les Anglais ont inauguré les Hills Stations — les stations d'altitude — qui leur permettent de se maintenir en bon état physique. Toute province a son sanatorium officiel où l'administration tout entière se transporte au début de la mauvaise saison, pour ne redescendre qu'en octobre ou novembre avec son personnel, ses archives, ses armes et ses bagages. Simla et Darjeeling, en bordure de l'Himalaya, sont des stations typiques, à des altitudes qui varient de 1 800 à 2 200 mètres. A dix-huit heures de Pondichéry, on trouve également la fraîcheur des Shevroy Hills qui font partie de la chaîne des Gâts orientales. Les autorités britanniques ont fondé là une ville, Yercand, qui s'est rapidement développée. La température ne dépasse jamais 25° à midi. On est à une altitude de 1 400 mètres. De nombreuses plantations de café ont fort bien réussi dans les environs. Le gouvernement de Madras a son refuge sanitaire sur les Nilgiri, mon-

(1) Voir carte à la fin du volume.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tagnes bien plus élevées que les Shevroy Hills et situées dans les Gâts occidentales.

Les Hollandais ont suivi cet exemple à Java, et ils ont aménagé Bandoung pour s'y reposer confortablement. De même aux Philippines, les Américains ont institué Baguio. Ne pouvait-on rien faire de semblable en Indochine afin d'échapper à l'action débilitante du climat des régions les moins saines? M. Doumer, dès 1897, à peine nommé gouverneur général de l'Indochine, se posa la question. Par une circulaire aux chefs de province il demanda qu'on lui signalât les plateaux paraissant le mieux convenir à la création d'une station d'altitude. C'est alors que le Dr Yersin proposa le Plateau du Langbian, dans le Sud Annam, à 250 kilomètres à vol d'oiseau au Nord-Est de Saïgon. C'est une grande masse onduleuse d'environ 300 kilomètres carrés, orientée de l'Est à l'Ouest, dont le pic le plus considérable — des cinq qui la dominent — se dresse à 2 400 mètres, mais dont la hauteur moyenne varie de 1 400 mètres à 1 550 mètres. Le Langbian s'incorpore au système général de la chaîne annamitique. C'est au cours d'une mission scientifique, en 1892 et 1893, que le Dr Yersin avait eu l'occasion d'en faire l'ascension. Un seul européen avant lui, le lieutenant de vaisseau Himann, s'était aventuré dans cette région où vivaient des tribus « moïs » indépendantes.

Escalader le plateau, c'était un succès pour un explorateur. Néanmoins, pour en tirer un parti

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pratique, il fallait en reconnaître les voies d'accès. Aussi bien, M. Doumer envoya dans ce dessein une mission de militaires topographes sous la conduite du capitaine Thouard, qui se mit en campagne en janvier 1898. Je ne relaterai point par le menu les peines des premiers pionniers du Langbian. A l'époque, Nhatrang était le seul port desservi par le service postal entre Saïgon et Quinhon. On s'imaginait qu'il serait possible d'établir une communication directe de Nhatrang au massif, mais on fut obligé d'abandonner cet espoir, et, après d'infructueux essais, la mission fut amenée à la rechercher par la vallée de Phanrang. C'était, en effet, la bonne route... Restait à la tracer et à la rendre carrossable. Il importait encore de choisir, sur le plateau, l'endroit le plus favorable à la fondation de la ville sanitaire.

M. Léon Garnier, qui est actuellement le commissaire général du Langbian, fut précisément l'un des chercheurs de 1898. Il m'a conté dans une lettre émouvante — et qui est un chapitre de l'histoire indochinoise — les difficultés qu'il éprouva : « Quand je débutai, m'écrit-il, il fallait cinq jours d'une route pénible pour aller de Phanrang à Dankia. Dalat n'existait pas. On ne trouvait pas plus âme qui vive sur le plateau que dans la région de Dankia. Je résolus de m'installer sur les bords du Camly. Comme il n'y a pas d'herbe à paillottes dans ces parages, sinon fort loin, je montai deux tentes : une pour moi, une pour mes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

coolies. Nous y étions fort mal à l'abri du froid, et, la nuit, des fauves qui venaient fréquemment rôder autour de nous.

« La raison qui m'incitait à choisir Dalat comme lieu propice à une station est que ce point est plus élevé que Dankia où, à cause du fond de la vallée et de la proximité des pics du Langbian, ainsi que je l'indiquai à M. Doumer, le brouillard matinal est plus fréquent et plus persistant. En outre, Dalat est plus rapproché de la côte de 13^{km},500 environ. C'était 25 kilomètres de parcours que j'économisais aux coolies — et sur mes crédits — pour leur voyage, aller et retour, de Phanrang au plateau.

« Toutefois, le gros obstacle au choix de Dalat venait de l'éloignement de tout centre habité et conséquemment, de l'absence de toute main-d'œuvre. Les « Moïs » étaient encore peu habitués à nous. Quelques-uns consentaient à travailler à la station agricole naissante de Dankia, parce qu'ils étaient sur leur territoire ; aucun ne voulait venir à Dalat.

« Je résolus de recruter cinquante gardes indigènes qui me serviraient d'ouvriers en attendant d'autres travailleurs. Le 1er novembre 1898, ils arrivaient conduits par le garde principal Canivey et je procédai de mon mieux à leur installation. Ce n'est qu'au bout de près de quatre mois de travail que nous parvînmes à réunir l'herbe à paillottes en quantité suffisante pour couvrir les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

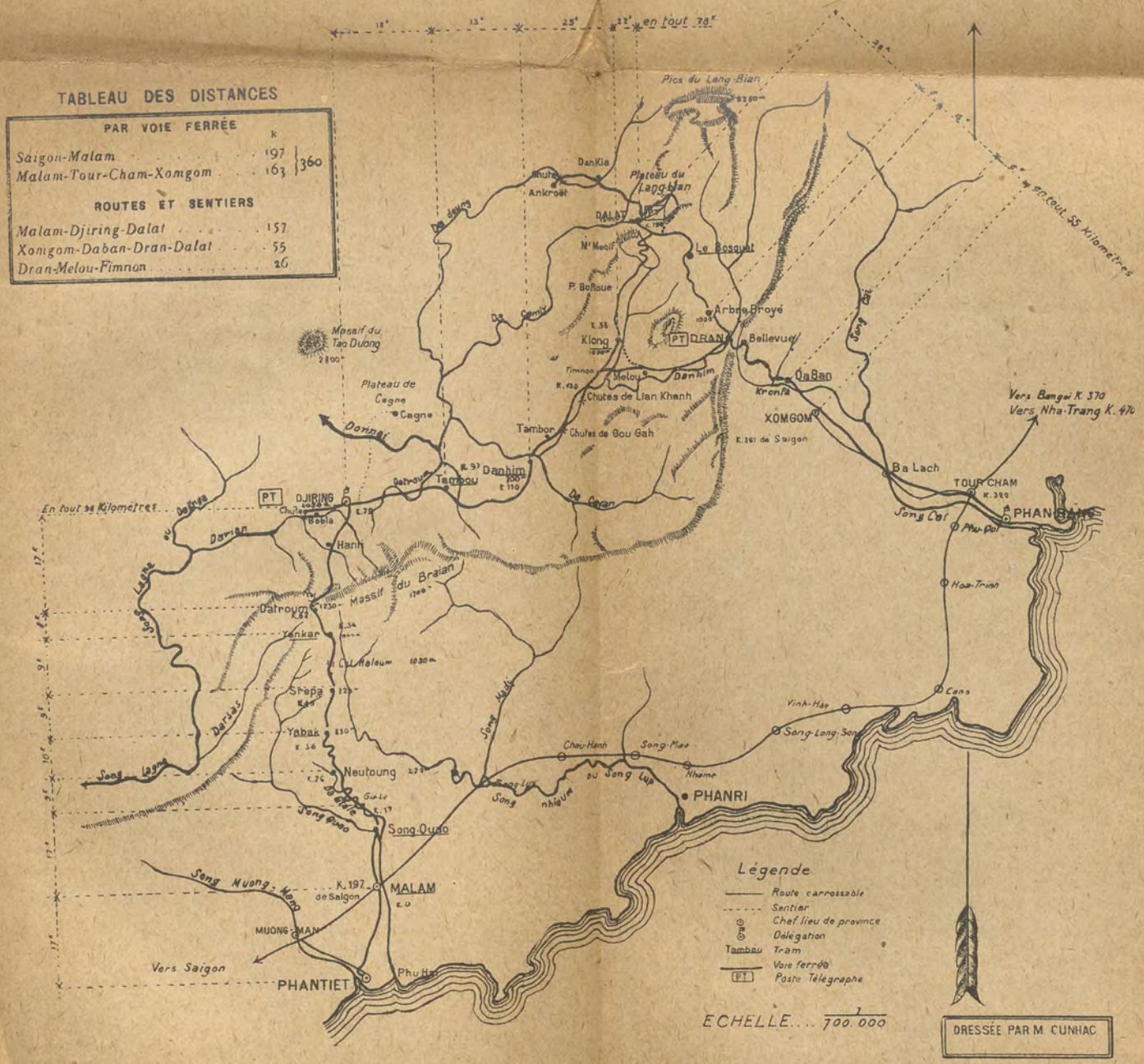
maisons provisoires que nous construisîmes à Dalat.

« Pour nourrir les quelques soixante individus : garde principal, gardes indigènes, soldat dirigeant la station de Dankia, personnel domestique, résidant à Dankia, je dus organiser, chaque semaine, des convois de 240 à 250 coolies, pour le transport des vivres et du petit matériel indispensable à ce premier établissement. Il fallait quatre coolies pour transporter un sac d'un picul de riz (60 kg.), sur lequel était prélevée leur nourriture. A raison, comme je l'ai dit, de sept jours de voyage, aller et autant pour le retour (et à supposer qu'ils ne fussent chargés que de riz), c'étaient 28 rations de $0^{kg},800$ chacune à retrancher du sac et, par suite, $37^{kg},600$ de riz seulement à distribuer aux rationnaires du plateau. En réalité, il ne restait pas plus de 10 kilogrammes pour eux, car plus de la moitié des coolies du convoi portaient d'autres fardeaux que du riz (sel pour les « Moïs », comme objet d'échange, vivres pour deux Européens, matériel divers). Naturellement, ces porteurs avaient droit à la même ration de $0^{kg},800$ quotidiennement et cela faisait encore un vide...

« De plus, on doit tenir compte que, pendant la saison des pluies, le transport du riz devenait plus aléatoire encore et que le déchet était considérable car, une fois mouillé, nous ne pouvions le conserver. Les portions des rationnaires du plateau étaient, de ce fait, encore réduites !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CARTE DES VOIES D'ACCÈS AU LANG-BIAN



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Enfin, au mois de décembre, les ouvriers commencèrent à se présenter au Langbian si bien que leur nombre atteignit bientôt 250. On put alors dédoubler les convois dont le service, du reste, s'améliorait à mesure que le sentier primitif s'élargissait et devenait plus praticable. »

Le récit de M. Léon Garnier nous permet d'apprécier la ténacité des premiers Français qui « villégiaturèrent » au Langbian au milieu de tant d'épreuves. Tous les matériaux envoyés de Saïgon à Phanrang étaient montés à dos d'homme jusque là-haut. L'administration supérieure, devant la lenteur des travaux, devenait sceptique. Sans la volonté des Léon Garnier, des Outrey, des Canivey, des Guynet, des Cunhac, jamais ils n'eussent été menés à bonne fin. Cependant, encouragés par MM. Roume et Albert Sarraut, les conceptions de nos administrateurs finissaient pas triompher. Dalat existait, Dalat était reconnue comme future grande ville de l'Indochine. Quelques-uns des aménagements essentiels du Langbian allaient être activement poussés. A partir de 1915, de sérieux progrès furent réalisés et aujourd'hui, nous sommes bien entrés dans la période d'organisation définitive. On ne peut plus visiter l'Indochine sans pousser jusqu'à Dalat. Deux itinéraires s'offrent au touriste pour l'atteindre. On peut passer, en partant de Saïgon soit, par Phantiet et Malam où nous conduit le chemin de fer et, de là, prendre la route Djiring, Klong, soit aller sur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rail jusqu'à Phanrang et Tourcham et ensuite monter par la route, Kronfa, Bellevue, Fimnon-Klong sur le plateau. Les deux routes sont également pittoresques. On peut aussi, de Saïgon, effectuer en automobile le parcours qui, par Phantiet et Djiring, est de 360 kilomètres. Quand on commence à gravir les contreforts du Langbian après avoir traversé les luxuriances de la Cochinchine, et bu l'air lourd de la vallée, on a la sensation de pénétrer dans un monde nouveau. Vous aviez pour décor les bouquets d'aréquiers et de cocotiers, les plantations d'hévéa, les frondaisons tropicales, les bambous géants et voici que vous grimpez progressivement en Europe !

Cette grimpée est terriblement rude puisqu'en 23 kilomètres, de Kronfa à Bellevue, on gagne 700 mètres d'altitude ! Mais les chauffeurs annamites ont du coup d'œil et de l'adresse. Dans ces régions ils pilotent même les lourds camions avec beaucoup de virtuosité. Quel panorama de Bellevue, d'où l'on embrasse toute la plaine de Phanrang ! Vous êtes quasiment suspendu au-dessus d'une mer de verdure et, si vous levez les yeux, c'est la chevelure sombre des pins que vous apercevez sur les sommets... Au paysage indochinois, se substitue un paysage des Alpes. Après de multiples crochets, des escalades en corniche, des passages de ponts sous lesquels bouillonnent les torrents, une randonnée à travers la vallée du Danhim qui s'épanouit largement, on suit le Datam et enfin par une dernière

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

série de montées ardues, on aboutit au Langbian. L'immense plateau, avec des creux remplis d'herbes et des collines boisées, ondule à perte de vue. Un air pur et vif pénètre vos poumons. Vraiment l'on respire bien. La température moyenne annuelle est de 18°33 (été 19°06, hiver 16°,04). Cependant il y a des écarts assez considérables dans une même journée, et les nuits qui sont toujours fraîches vous apportent leurs effluves embaumées par les pins. De tous côtés courent des ruisselets qui se réunissent pour former le Camly, dont les eaux sont suffisantes pour alimenter les besoins d'une grande cité. Les jardins qui ont été créés sur le plateau prouvent que la plupart des légumes et des fleurs d'Europe s'y acclimatent fort bien. L'œillet et la rose de France remplacent le lotus et l'ibiscus. Pareillement, nos arbres fruitiers se développent très bien et des pâturages abondants permettent l'élève du bétail.

La bonne saison, pour le touriste et le chasseur, c'est de décembre à avril. Quant aux gens déprimés, il est préférable pour eux d'aller au Langbian, d'avril à août, puisque cette saison correspond aux mois les plus pénibles des tropiques. En tout cas, une cure d'une vingtaine de jours produit déjà de bons effets.

Dalat, capitale du Langbian, n'est pas encore très animée. Mais elle n'est plus du tout isolée comme naguère, et son essor futur ne fait pas de doute. Déjà reliée par un service automobile régulier, à la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

station de Kronpha, elle attirera plus aisément les voyageurs quand sera installé un chemin de fer à crémaillère dont la construction est commencée depuis août 1922. En quittant Saïgon par un train de nuit à couchettes, sur le coup de 22 heures, on sera vers 10 heures du matin à Dahat, grâce à une correspondance rapide et à une montée accélérée.

Quand j'ai vu Dalat, avec ses villas parsemées sur les collines les plus agréables, son grand hôtel qui a été inauguré au printemps de 1922 par M. Maurice Long, quelques-unes de ses principales avenues déjà terminées, d'autres simplement esquissées, j'ai songé aux cités américaines qui sont ainsi créées dans le Far West. Je m'imaginais transporté dans une ville en construction au milieu de la Sierra Nevada. Ce n'est pas à dire que l'on se sente perdu, puisque le télégraphe et même la T. S. F. vous permettent de communiquer directement avec les autres continents. Il faut espérer que Dalat grandira avec la même rapidité que les villes des provinces américaines du Pacifique. Je ne parle pas, bien entendu, de la population — car le problème n'est pas le même — mais des installations matérielles. Les Américains ont fait d'énormes progrès en urbanisme. Rien ne nous empêche de les imiter, sans les copier, et de faire de Dalat, un centre urbain européen d'un cachet original. Les provinces de l'Union indochinoise ont déjà leurs pavillons. Les associations privées, comme les Missionnaires d'Extrême-Orient, la banque industrielle de Chine, se sont

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

construit des villas confortables. Mais il faut prévoir le jour où Dalat recevra les principaux organismes administratifs de l'Indochine. Une ville commerciale s'ajoutera à la ville officielle et à la ville de repos. Un lycée, des hôpitaux, des quartiers pour les troupes européennes, un casino sur les bords du lac, qui s'étalera au pied de la future ville, seront édifiés avant de longues années. Parcs, jardins publics, terrains de jeux, seront mis à la disposition du public. Le gouvernement général a un plan dont l'exécution a été confiée à M. Hebrard, urbaniste réputé. Il sera tenu compte de tous ces besoins que l'on s'efforcera de satisfaire d'une manière aussi pratique qu'esthétique. Au Langbian, il y a de la place. On peut tailler dans de la belle matière, et les conceptions hardies y sont favorisées par une nature clémente. Ce que j'ai aperçu dans la réalité était encourageant et ce que j'ai compris des projets à l'étude m'a confirmé dans l'idée que Dalat deviendrait bien, sur les deux bords de Camly, la station magnifique de l'Indochine.

On a toutes facilités pour se livrer à de nombreuses excursions dans les environs. Le service forestier a aménagé des sentiers et des pistes cavalières, des ronds-points, des kiosques de repos qui permettent de circuler et de s'arrêter aux bons endroits. Des cascades comme celles du Camly, de Prenn, d'Ankröet peuvent être atteintes au cours d'une marche ou en pousse-pousse. A Dankia, qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

n'est distante que de 12 kilomètres au nord-ouest du chef-lieu, paissent des troupeaux de vaches et de moutons. La station agricole réorganisée sera d'un précieux secours pour toutes les entreprises qui enrichiront la région. Plus au nord, encore, les amateurs d'alpinisme ont l'opportunité d'éprouver leurs jarrets dans l'ascension des pics du Langbian et ceux que tentent les explorations mouvementées n'ont qu'à pénétrer dans la région du Darlac qu'habitent des tribus indépendantes de Pih, de Muong et de Lat. Précipices, sentiers abrupts, sites grandioses leur fourniront des émotions touristiques de choix.

Mais le Lang-Bian est surtout la contrée rêvée pour les chasseurs. J'ai recueilli, à ce propos, l'avis de M. F. Millet, le garde général des forêts de Dalat, qui parle en toute connaissance de cause : Ce « premier fusil » a tué quarante éléphants, cinquante tigres et panthères, cent-cinquante bovidés de toutes espèces (buffles, gaures, bantengs) et cinq cents ou six cents porcins et cervidés. Il a guidé d'éminents sporsmen de toutes nationalités et il leur a fait tirer des centaines d'animaux. C'est l'as de la chasse aux fauves en Indochine : « Les deux espèces animales susceptibles d'attirer ici les grands chasseurs, me confiait-il, d'une part sont le gaur (en moï : k'bay) à garrot prononcé atteignant jusqu'à 2 mètres de haut chez le mâle et le bateng (que les indigènes appellent k'rou) jolie bête au pied fin, à la robe jaune ou rousse, et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'autre part le tigre. Je ne crois pas qu'ailleurs soit en Indochine même, soit dans les Indes anglaises, on ait la chance de rencontrer d'aussi superbes animaux et en aussi grande quantité qu'au Langbian. Depuis huit ans que j'ai repris du service par ici, je n'ai jamais emmené avec moi un sportsman qui n'ait inscrit à son carnet un gaur ou un tigre, et plusieurs tireurs ont marqué les deux. Cependant, il ne faudrait pas croire qu'il en sera toujours ainsi, si l'administration ne veille pas sérieusement à la conservation du capital-gibier et si elle ne met pas un frein aux déprédations indigènes.

« Dans les régions accidentées telles que le Langbian, les grands animaux ont des passages qui leur sont imposés par la configuration même du terrain et qu'ils empruntent régulièrement. Les villages qui connaissent la composition des troupeaux fréquentant les forêts avoisinantes tendent des pièges que les bêtes ne peuvent éviter. Le plus destructif de ces pièges, c'est la fosse. J'en décèle toujours de nouvelles à chaque tournée. Et ces fosses sont si adroitement dissimulées qu'à deux reprises je suis dégringolé dedans. Les gaurs y donnent par malheur; trop souvent, les éléphants aussi. En outre, les chasseurs indigènes sont, en certains cas, armés de vieux fusils ou de flèches. Ils tuent peu, mais ils blessent beaucoup de ces grands animaux qui sont ainsi perdus pour la colonie. Il existe bien au Langbian une réglemen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tation de la chasse. Comment serait-elle efficace, puisque nous ne disposons pas de moyens suffisants pour l'appliquer? Nos compatriotes ne s'intéressent pas assez à la chasse et tout le mal vient de là... Si un jour, nous désirions organiser le tourisme cynégétique, il serait trop tard. Nous manquerions du principal, c'est-à-dire, du gibier. Déjà, en Cochinchine, les provinces de Baria, de Tayninh, de Bienhoa même, qui étaient naguère des pays de chasse réputés comme riches en grosses bêtes, sont aujourd'hui bien épuisés. Il en sera de même ici, dans quelques décades, à moins que l'on ne réagisse... Dès mon arrivée, j'ai bataillé pour qu'on institue un régime protecteur et j'ai soumis à cet effet un programme aux autorités d'Hanoï. Le Langbian est encore fort riche. Ne gaspillons pas ses richesses, et essayons d'en préserver le plus possible, pour que, pendant de longues années, il reste un centre d'attraction unique au monde. Le gouverneur des Philippines, M. Harrisson, que j'ai eu l'occasion de piloter ici, ne cachait pas son émerveillement de tout ce qu'il a vu au Langbian. Il faut connaître et défendre nos ressources cynégétiques ».

M. F. Millet me fit les honneurs de son pavillon qui est un véritable musée où s'accumulent les trophées. Il me parla encore des différents cerfs et des cervules qui furent ses victimes, des sangliers à joues rayées de blanc dont certains pèsent plus de 150 kilos et de tout le gibier à poil et à plumes dont

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

il avait observé les mœurs. Il n'y a en effet, que l'embarras du choix, pour nos modernes Nemrods. Le Langbian est décidément un pays privilégié.

Les « Moïs » fournissent d'excellents porteurs, qui sont entraînés à parcourir une trentaine de kilomètres par jour et aussi quelques traqueurs aguerris. Mais ces derniers ne sont pas très nombreux. Les plus habiles chasseurs appartiennent aux tribus indépendantes et il est malaisé de les recruter. Musclés, bronzés, les cheveux crépus, de grands yeux noirs étonnés, les « Moïs » des environs de Dalat ou bien ceux que l'on trouve à Loukhel donnent l'idée de « bons sauvages ». Ils se promènent presque entièrement nus et vivent dans des cases haut perchées, sur de légers échafaudages de bambous. Ceux-là sont « apprivoisés ». Les Moïs des autres régions, notamment ceux du Darlac, témoignent d'une docilité bien moindre. La pacification des régions les plus reculées n'est point absolument accomplie. Avec le temps, notre pénétration s'accentuera et le Langbian sera, dans tous ses recoins, aussi sûr que le reste de l'Indochine. La province de Dalat n'offre pas l'ombre d'un danger. La période héroïque est bien close. Nous sommes enfin installés dans l'ère du progrès et nous verrons surgir la ville, d'où l'on narguera tous les maux qui ont si longtemps pesé sur les travailleurs — colons, commerçants, fonctionnaires — dont l'œuvre a déjà si radicalement transformé l'Indochine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

X

Les légendes du tigre.

Le tigre : les Annamites n'en parlent qu'avec une crainte déférente, même quand ils se sentent bien à l'abri... Ils l'appellent « Roi de la Montagne », « Seigneur de la Forêt », « Son Éminence ». Il n'est point de termes trop flatteurs pour se concilier le terrible félin. Les habitants des provinces du sud de l'Annam, surtout ceux de Thua-Thien qui se rendent dans la montagne, évitent de prononcer le mot tigre « Cop » pour ne pas éveiller la colère de l'animal. Ils le désignent avec précaution par des périphrases ou disent « Monseigneur » (Ngaï).

Mais le tigre, fort heureusement, n'inspire pas la crainte qu'aux humains. Il est également redouté des Ma-Qui, des mauvais esprits, des démons, des autres bêtes féroces. C'est pourquoi les indigènes dessinent des tigres sur les murs des temples, des pagodes, des maisons particulières, sur les écrans en maçonnerie, voire sur les berceaux des petits enfants.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le culte du tigre est encore répandu dans les écoles militaires, car il est considéré comme l'inventeur de la stratégie (le nghê-vô) et les officiers qui se distinguent par leur courage surnommés « officiers tigres » (Ho-tuong).

En général, le tigre ne s'attaque pas à l'homme à moins d'être attaqué par lui et blessé. Il y a, néanmoins, des tigres mangeurs d'hommes. Et il est assez facile d'expliquer pourquoi ils choisissent cette proie. C'est par nécessité. Quand ils sont devenus vieux ou à demi-impotents, et que la chasse dans la forêt ne les nourrit plus, ils se mettent en quête d'un autre butin. Ils s'approchent des villages, commencent par se saisir des cochons, des jeunes buffles et puis, un jour, ils se jettent sur le premier indigène qui tombe sous leur patte. Ayant constaté que l'homme qu'ils avaient jusque-là respecté pour sa force est, en définitive, très mal armé pour sa défense, ils continuent à rechercher de nouvelles victimes. L'effroi se répand dans les villages. Les tigres mangeurs d'hommes finissent par opérer avec tant d'audace que, parfois, les cainhas sont abandonnées par les habitants qui s'enfuient au loin, laissant là, leurs meubles et leurs hardes.

Quand un malheureux a été dévoré par le roi de la forêt, sa famille, en tout cas, s'empresse de changer de nom, pour éviter d'autres représailles et dépister le tigre. Les indigènes racontent que dès que le fauve a dévoré un homme, il se déchire un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

morceau de l'oreille. Autant de crans, autant de victimes. Quand on attrape le tigre, il suffit donc d'examiner le nombre des déchirures pour connaître exactement le nombre d'indigènes qu'il a tués. D'autres prétendent que, s'il se fait cette blessure à l'oreille, c'est pour se rappeler qu'il n'a pu manger sa victime en une seule fois, et qu'il doit revenir pour l'achever. Il paraît que le tigre peut entendre à mille lieues ce qui se dit de lui. Il se venge des insultes proférées à son égard, mais si quelque chose tombe près de lui, au moment où il écoute, il oublie tout ce qu'il vient d'entendre. Une superstition populaire veut aussi que le tigre ayant mangé cent personnes, soit capable de se transformer en homme ou en femme, et d'employer le langage humain !

Les habitants de quelques villages possèdent un pouvoir mystérieux pour faire cerner le tigre, tels les indigènes de Vong-Thanh qui emploient à cet usage certaines branches d'arbres, dont ils entourent l'endroit où il s'est réfugié. Le tigre n'ose plus bouger et se voit contraint de se rendre. Dans la province de Nghê-An, les chasseurs maintiennent l'animal sur place par des maléfices et débroussaillent jusqu'à ce qu'ils l'aient atteint, mort ou vivant, à leur volonté. Les sorciers annamites savent prononcer des paroles sacramentelles, pour éloigner le tigre ou calmer sa colère. Les bûcherons ont aussi des formules pour éviter d'être dévorés. En entrant dans la forêt, ils lancent des comman-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dements au « Seigneur » pour qu'ils puissent travailler en toute sécurité. Le mieux est, néanmoins, de porter des amulettes pour se préserver de tout danger. L'une consiste en un petit os à deux branches que l'on trouve dans l'épaule du tigre et que les habitants des hautes vallées se suspendent au cou au moyen d'un cordon.

Aux abords de la région montagneuse, avant de pénétrer dans la chaîne annamitique, on voit de nombreux petits autels, très simples, ainsi que des niches où brûlent des bâtonnets d'encens. Ils sont installés là pour rendre les génies de la forêt favorables et aussi pour s'attirer les bonnes grâces du tigre. Chaque voyageur qui passe ne manque pas d'y déposer quelque chose, ne serait-ce qu'une banane.

Quand les Européens chassent le tigre et l'abattent, il faut voir les scènes qui se déroulent et la joie des indigènes qui se disputent ses dépouilles. La moustache, les dents, les griffes sont fort recherchées. Hachée menue, en fine poussière et dissoute dans l'eau, la moustache constitue un poison violent que l'on fait absorber à ses ennemis. Ceux-ci doivent fatalement disparaître. Du moins, les Annamites croient que c'est un moyen absolu pour se débarrasser d'eux. Quant aux dents et aux griffes, on les utilise comme porte-bonheur, breloques pour chaînes de montres ou colliers. Les dents sont encore employées pour guérir les morsures de chien. On les lime et avec la poudre ainsi obte-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nue, délayée dans l'eau, on obtient un remède infaillible. Notons une autre particularité. Si le tigre a mangé un homme et que l'on fasse un porte-cigarette avec sa dent canine, le phénomène, suivant doit se produire : à mesure que le porte-cigarette sera culotté par la fumée, on verra se dessiner l'image de la victime !

Enfin, il y a les nerfs que les indigènes nettoient soigneusement et font macérer dans l'alcool. Ce breuvage est un élixir de longue vie et un aphrodisiaque sans pareil. Quelques gouttes suffisent à redonner de la vigueur aux tempéraments les plus assagis. Si vous mangez du foie ou du cœur de tigre, c'est votre vaillance dans les combats, qui ne connaît plus de bornes !

Chez les « Moïs », quand on a pris et grillé un tigre pour le manger, on brise son crâne et sa mâchoire et on enterre séparément les morceaux pour éviter que l'âme du seigneur de la jungle ne vienne inquiéter derechef, les habitants du village.

Multiples sont les locutions, les proverbes, les maximes où revient le tigre. Il obsède la pensée des Annamites suscitant tour à tour l'admiration, la crainte, la colère. On dit : « redouter quelqu'un comme un tigre », « élever un tigre, c'est préparer un malheur », « faire des sauts de tigre », ou bien « avoir des ailes de tigre » (car on lui prête des ailes imaginaires, pour expliquer ses foudroyantes attaques). « Le tigre laisse sa peau après sa mort, l'homme après son décès laisse sa réputation ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La curiosité soulevée par le tigre est indiquée dans ce dicton . « Il n'y a pas d'endroit où la foule afflue plus nombreuse, qu'autour d'un camp de concours triennal et aussi autour d'un tigre capturé ». Quand, d'un coin de la forêt s'élève en croassant une bande de corbeaux, cela prouve que le tigre a son repaire à cet endroit-là. En l'absence du fauve, les corbeaux viennent chercher les restes de son festin, d'où cet avertissement : « Le cri du hibou indique la présence du diable, celui du corbeau, le voisinage du tigre ! »

Les histoires dont le tigre est le héros ne sont pas moins abondantes. Il est associé à bien des faits d'importance nationale. On raconte qu'il y a 500 ans vivait dans le Hoan-Chau, aujourd'hui, Nghê-An (autrement dit Vinh), un pauvre nhâqué qui, ayant trouvé un jeune tigre dans un fourré, l'emporta chez lui et l'éleva avec sollicitude. Puis, il l'emmena à la pêche et habitua l'animal à surveiller les nasses qu'il plaçait aux bons endroits de la rivière. Mais, au bout d'un certain temps, comme le poisson devenait plus rare, le nhâ-qué pensa que son garde-pêche laissait les maraudeurs visiter ses nasses et ne faisait pas le guet avec toute la vigilance désirable pendant la nuit. Il vint donc un beau soir, à pas de loup, pour constater la mauvaise surveillance du tigre. Comme il se glissait du côté des nasses, il reçut un formidable coup de patte. Le tigre s'imaginant punir un malfaiteur, avait assommé son maître ! C'est en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vain, qu'il tenta de le rappeler à la vie... Alors, l'infortuné garde-pêche prit l'homme sur son dos, le transporta à la lisière d'un bois et l'ensevelit pieusement dans la terre.

Les gens de la maison ne voyant revenir ni le tigre, ni son patron, explorèrent les bords de la rivière et relevant les empreintes des pattes et les traces du sang comprirent le drame. Ils découvrirent aussi le cadavre du nhâ-qué qui fut exhumé avec les cérémonies habituelles. Mais, un jour après, quand on se rendit au lieu de la nouvelle sépulture, on ne trouva qu'une fosse vide. La dépouille du pêcheur avait disparu... De nouvelles recherches ne tardèrent pas à montrer que le corps avait été repris par le tigre et replacé à la lisière du bois. On comprit qu'il y avait là une raison mystérieuse et l'on s'inclina devant la volonté du fauve qui ne manqua jamais, par la suite, de rendre les honneurs à son ancien maître.

Or, les descendants de nhâ-qué se multiplièrent et connurent une prospérité insoupçonnée jusqu'alors. L'un des membres de cette famille fut le fameux Cang-Quoc-Cong qui seconda si glorieusement le grand Lê-Loi, fondateur de la dynastie des Lê, qui débarrassa le royaume des Chinois. Cang-Quoc-Cong eut, parmi sa propre descendance, dix-sept hommes illustres dont le dernier Nguyen-dinh-Dac, suivit Gia-Long à Bangkok et devint son lieutenant-général. Les géomanciens expliquent cette fortune de la famille de Cang-Quoc-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cong en disant que le tigre pour racheter le tort commis en tuant le pauvre nhà-qué, ancêtre de la race, avait enterré son bienfaiteur sur la veine même du Dragon, ce qui devait apporter une extraordinaire félicité à toute sa descendance. La tombe creusée et arrangée par le tigre existe toujours sur la route de Cua-Lo non loin de la gare de Quan-Hanh.

Une autre légende relative à la générosité du tigre provient de la région de Lang-son. Dans cette province vivait un tigre qui, ayant mangé beaucoup d'hommes, devint Fantôme (con tinh). A son gré, il se métamorphosait en homme ou reprenait sa nature première. Dans le pays, il y avait un nombre de victimes prédestinées, et parmi les personnes à dévorer, se trouvait un certain Diou-van-Khaï du village de Loc-Binh.

Le tigre se posta près de la maison de Khaï, attendant la sortie de celui-ci. Tandis qu'il montait ainsi la garde, une délicieuse odeur chatouilla ses narines. C'était le parfum de l'opium. « Monseigneur » le trouva même si bon, que chaque soir, il revint à la même place pour s'en délecter. Et à force de subir cette griserie, il s'intoxiqua. Khaï l'ayant aperçu et le voyant sous le charme de l'opium, l'invita très poliment un jour à fumer avec lui sur le lit de camp.

Le tigre et le fumeur se prirent ainsi d'amitié en tirant sur le bambou. Comme un plaisir pareil vaut d'être récompensé, l'animal partait en chasse

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans la forêt, et rapportait à son compagnon des pièces de gibier.

Cependant, au cours d'une visite, le tigre déclara brusquement à Khaï : « Certes, j'ai pour vous, une réelle amitié. Aussi, est-ce avec un extrême regret que je vois approcher le jour où je dois vous manger !... » Et il lut une liste sur laquelle figurait bel et bien le nom de Khaï pour une date fatale. Khaï, rempli de frayeur, lui demanda d'un ton angoissé : « Mais n'y a-t-il aucune chance de salut? » « Si, répliqua le tigre, peut-être pourrons-nous arranger cela. Voici comment : coupez les dix ongles de vos doigts et de vos orteils. Donnez-moi une mèche de vos cheveux ainsi qu'une goutte de votre sang. Au jour indiqué par le sort, je mangerai vos ongles et sur ma liste, j'indiquerai avec votre sang, que vous avez été dévoré comme il convient ».

Grâce à ce stratagème, Khaï échappa à la mort que l'Empereur Céleste voulait lui faire donner par le tigre. Et c'est ainsi que sauvé par l'amitié de ce dernier, il eut tout loisir pendant encore des années de savourer savamment de nombreuses pipes d'opium !

Il y a aussi l'histoire du tigre qui est sur le point de dévorer une vache. Mais la vache lui demande d'aller une dernière fois, faire têter son petit. Le veau, apprenant que sa mère va devenir la victime du tigre et qu'il la voit pour la dernière fois, accourt auprès du maître de la jungle : « Ma mère est déjà

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vieille, lui dit-il, sa viande est coriace, tandis que moi, je suis jeune, tendre, appétissant. Prenez-moi, monsieur Tigre, et laissez vivre ma mère ». Celle-ci, à son tour, réclame la mort. Et devant cet assaut de mutuelle tendresse, le tigre les renvoie tous deux sans leur faire aucun mal.

Le tigre n'est pas toujours présenté sous un aspect favorable dans ces fables. Quelquefois, les Annamites raillent sa sottise comme par exemple, quand le tigre fut pris par un paysan qui, pour lui donner une leçon, lui brûla de la paille sous le ventre. C'est, paraît-il, depuis ce temps-là, que les tigres sont rayés de noir. Pour terminer, voici le résumé d'un conte où l'on met aux prises la malignité du renard et la crédulité du tigre.

Un renard ayant rencontré un tigre, pensa que sa dernière heure était venue. Heureusement, pour lui il eut la présence d'esprit d'interpeller le seigneur en ces termes : « Je vous en prie, ne me mangez pas, car je suis envoyé par le ciel, afin d'administrer et de gouverner tous les animaux de la jungle. Si vous ne me croyez pas, je puis en faire la preuve. Laissez-moi monter à califourchon sur votre cou et vous verrez si je ne répands pas une frayeur salutaire dès qu'on m'aperçoit ! » Le tigre ne refusa point de tenter l'expérience. Le renard s'installa sur son cou et ils entrèrent ainsi dans la forêt. Bien entendu, ce fut une fuite éperdue de tous les habitants ailés ou pourvus de pattes, dès que le seigneur se montra

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Eh bien, dit le renard, ne vous avais-je pas annoncé qu'à ma vue, tout le monde aurait peur?

Le naïf seigneur dut en convenir et le renard s'esquiva après s'en être tiré à si bon compte !

Telles sont quelques-unes des anecdotes que j'ai recueillies des indigènes. Il y en a bien d'autres. Le sujet est inépuisable. Le tigre est l'animal qui se promène le plus dans l'imagination du peuple d'Annam

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XI

De nha-Trang a tourane.

Toute cette côte du sud Annam avec ses « songs », ses échancrures, ses lagunes, ses golfes est d'une poésie rare. Ce ne sont plus les jardins de Saïgon, les forêts denses, les arroyos et les rizières mélancoliques à perte de vue Nous ne sommes ni dans une région de grands deltas, ni dans une contrée de folle exubérance. Les paysages du Sud Annam ont leur délicatesse particulière et, parfois, leur majesté originale. Ils sont d'une composition fort différente de ceux de la Cochinchine ou du plateau du Langbian. Tantôt les sites aperçus permettent d'évoquer certaines marines méditerranéennes, tantôt, par leurs détails d'un fini vraiment exquis, ils rappellent la nature japonaise.

Voici la rade immense et bien abritée de la baie de Camranh dont l'animateur a été le marquis de Barthélémy. C'est là que se réfugia, en 1905, la fameuse flotte de Rodjesvenski avant d'aller périr sous les coups des Japonais à Tsoushima. Une seule passe communique avec la mer, mais elle est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

assez profonde. Camranh pourra devenir l'un des grands ports d'Extrême-Orient. En attendant, il n'y a guère mieux pour le yachting en Indochine méridionale.

A 30 kilomètres de là, c'est Nha-Trang qui s'étend paresseusement à l'embouchure du Song Caï, sur la rive droite du fleuve que des bancs de sables et des îlots divisent d'une manière pittoresque. Nha-Trang est une localité un peu endormie que traversent deux artères principales occupées par les propriétaires annamites de l'endroit et par les commerçants. Le seul quartier animé est celui où sont groupés, près de la plage, les pêcheurs indigènes. Mais si l'on monte sur la colline, à l'est de Nha-Trang, on jouit d'une vue pleine d'esthétiques révélations. Sur une proéminence rocheuse se dressent les ruines d'un vieux sanctuaire cham, entretenues par le service archéologique de l'école Française d'Extrême-Orient : c'est le temple de Po-Nagar. De la terrasse, on distingue dans toute son ampleur le Song Caï, large de 400 à 500 mètres au moment où il débouche dans la mer. Des jonques descendent le fleuve, de petites barques à voile croisent à travers les méandres, de lourds bateaux chinois sont amarrés dans le port. Au sud-est de Nha-Trang se campe l'île Tré, dont la masse brune contraste avec le bleu de la mer et la limpidité du ciel. C'est un tableau d'une grâce toute nipponne.

Nha-Trang est un centre scientifique renommé

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

par toute l'Indochine, car c'est là qu'à été installé l'institut Pasteur, où le Dr Yersin s'est livré à de multiples expériences. Cet institut a fourni plus de 13 000 sérums thérapeutiques humains, près de 40 000 sérums antiseptiques et 237 000 vaccins. Le sérum contre la peste bovine est très demandé depuis l'épizootie qui s'est déclarée au Tonkin en 1919 et où son efficacité s'est affirmée. De nombreux élèves aides-vétérinaires indigènes viennent écouter les leçons du Dr Yersin. Et les vétérinaires européens récemment nommés en Indochine y font un stage.

Outre le service des sérums et des vaccins, l'institut de Nha-Trang comprend une section de recherches scientifiques qui portent surtout sur la bactériologie. Ces recherches ont abouti en 1920 à un procédé de vaccination contre le « barbone » qui promet d'heureux résultats. Là encore on s'occupe de biologie végétale et de l'acclimatation des espèces exotiques. On y étudie les moyens d'obtenir une meilleure gomme et des qualités supérieures de caoutchouc. Des expériences sont en cours pour introduire en Indochine la culture du quinquina. Enfin, on collabore aux essais de culture des arbres fruitiers européens et l'on tente de classer les espèces florales d'Occident pouvant s'acclimater ou non dans la colonie.

De son côté, l'institut Pasteur de Saïgon travaille à perfectionner nos connaissances de microbiologie humaine, de chimie biologique, de micro-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

biologie animale. Les deux établissements se complètent. L'on n'en est plus à compter les services qu'ils ont rendus dans le domaine humain, animal et végétal.

En avançant dans la pleine campagne, aux environs de Nha-Trang, quel plaisir de constater que partout dans la plaine courent de bons chemins ! De jour en jour, le réseau Indochinois est étendu et perfectionné. De 1910 à 1920, on a empierré près de 6 000 kilomètres de routes. A l'heure actuelle, il n'existe pas moins de 12 000 kilomètres de voies carrossables. On a doublé les chiffres de 1910. A plusieurs reprises, je suis monté de Saïgon à Hanoï sans le moindre ennui. Ainsi, j'ai pu apprécier l'effort remarquable de nos ingénieurs, de nos agents voyers, de nos entrepreneurs. Pour les communications par terre, un travail de tout premier ordre fut celui qu'on exécuta dans la région du Varella entre Nha-Trang et Quinhon.

Dès les premiers mois de 1913, le gouvernement général de l'Indochine avait envisagé la mise en état de la route mandarine, pour la rendre carrossable sur les 600 kilomètres qui séparent Nha-Trang de Tourane. C'était le moyen de tirer de leur isolement les provinces de Quang-Ngaï, Binh-Dinh, et Phu-Yen. L'élargissement de cette artère devait faciliter les déplacements de la population indigène et rendre accessibles à l'initiative des Français des régions aux ressources presque intactes.

A ces considérations économiques s'ajouta un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dessein politique à partir de 1914. Un raccourci par le Varella s'imposait d'autant plus que les relations entre la Cochinchine et le sud Annam d'une part, l'Annam Central et le nord Annam d'autre part, n'étaient assurées — avec quelle irrégularité — que par un service de bateaux annexes des Messageries Maritimes. Un typhon, un simple accident de navigation et voilà ces diverses provinces coupées les unes des autres !

M. Albert Sarraut estima que la circulation à travers l'Union indochinoise ne pouvait pas, en temps de guerre surtout, demeurer incomplète. C'est pourquoi il ordonna le construction de la route qui devait permettre, le long de la côte, un trafic et des transports ininterrompus. Etudiez la carte, vous verrez que le sud Annam est composé de longues plaines comprises entre la chaîne annamitique et la mer. Les contreforts de la montagne décomposent la zone côtière en une série de compartiments plus ou moins séparés, selon la masse même des contreforts. Quelques-uns font à peine saillie sur le front de la chaîne principale qui est abrupte comme une muraille. D'autres forment de vraies chaînes secondaires, presque aussi importantes par le relief que le grand faîte lui-même et vont se terminer dans la mer par un promontoire. C'est le cas du Varella.

Avant qu'on ne commençât les travaux, la route mandarine était représentée par un sentier passant par le col de Deo-Ca situé à une altitude

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'environ 300 mètres. Ce passage était des plus difficiles. La montée sur chaque versant se faisait par des pentes entièrement raides, parsemées de gros blocs qui obligeaient à de pénibles escalades. En outre, depuis le Tram de Phuoa, qui est déjà situé à peu près au niveau du col proprement dit, le sentier courait sur une longueur de plus de 6 kilomètres dans une série de gorges et de ravins. Il fallait se livrer à des montées et à des descentes aussi ardues que celles de l'accès proprement dit du col. Un même chaos de blocs s'opposait à la marche du piéton. Toutefois, la réalisation du programme de liaison s'imposait impérieusement. Quels que fussent les obstacles, il fallait joindre la Cochinchine et le sud Annam à l'Annam central et au Tonkin. Et l'on y parvint !

Pour aboutir plus vite, les travaux furent attaqués simultanément sur les deux versants nord et sud. Mais, dès le début, on s'aperçut que la bataille serait encore plus âpre qu'on ne l'avait supposé. Le sous-sol récelait une énorme masse granitique qui ne céda que grâce aux explosifs, dont on consomma 4 000 kilogrammes ! Cela donne une idée de la résistance des roches...

L'insalubrité notoire de la région rendait fort malaisés le recrutement et le maintien sur les chantiers d'un nombre de travailleurs suffisant pour la besogne à effectuer. En outre, le ravitaillement n'était pas toujours assuré avec la célérité et l'exactitude souhaitées. Aussi bien, l'entrepreneur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui avait pris la régie des travaux abandonna la partie et demanda la résiliation de son contrat. L'administration prit la suite et, malgré toutes ces difficultés, mena l'affaire à bonne fin.

Le 15 avril 1918, la route de Varella était terminée. Deux mois plus tard, elle était ouverte au public. Pour mieux illustrer cet effort, je citerai les chiffres que m'a fournis M. Bonneau, — directeur des travaux publics en Indochine. La route de Varella a exigé la construction de 154 ouvrages d'art, parmi lesquels neuf ponts (3 ponts de pierre et 6 ponts de bois dont l'un de 86 mètres). Les terrassements ont fourni 120 700 mètres cubes de déblais ordinaires et 7 800 mètres cubes de déblais rocheux. On a compté 40 500 mètres cubes de remblais ordinaires et 10 626 mètres cubes de remblais rocheux. La dépense totale pour la route de Varella s'est chiffrée par 464 500 piastres, ce qui met le kilomètre à 40 046 piastres dans la partie la plus hostile du trajet.

C'est une joie maintenant de parcourir cette route en automobile ou à pied. Les sites les plus réputés de la Riviera italienne, de notre Côte d'Azur, de la Corse, ne prodiguent pas plus de beauté que la région du Varella. A chaque détour du chemin c'est une émotion nouvelle. La mer se joue dans des golfes dessinés avec un caprice adorable. Comment désirer une harmonie de couleurs plus complète ? Et quel enchantement quand on arrive à Song Cau enfouie dans les palmiers et les aré-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quiers, Song Cau qu'on croirait sortie de la fantaisie d'un peintre d'exotisme. Rien n'est joli comme cette cité si touffue, si verte, si paisible en face des tonalités profondes de la mer. Les coins de Ceylan les plus tendres — de Ceylan l'île que d'aucuns ont prise pour le paradis terrestre — n'ont pas plus de couleur que Song Cau. Le port de Quinhon plus au nord, se pare d'une flore semblable et tout l'arrière pays étale ses richesses : rizières innombrables, plantations de cannes à sucre, de maïs, de haricots, de patates. Montons toujours et engageons-nous dans la vallée de Song Binh-Dinh que barre à l'horizon la muraille du plateau d'Ankhé. Alors, de plus en plus nombreux apparaissent les champs de mûriers parsemés de magnaneries primitives. Au confluent du Song Binh Dinh et du Song Da-hang nous atteignons le centre industriel de Phu-Phong.

Parmi les manguiers et les hévéas, deux usines dressent leurs cheminées et retentissent du bruit des machines qui filent, moulinent et tissent la soie. Une demeure directoriale — type modèle d'habitation coloniale aux aspects de palais italien — des villas entourées de jardins pour les agents européens, des constructions diverses judicieusement réparties dans un site attrayant, composent un ensemble ordonné et gracieux à la fois. Nous entrons chez le grand industriel qui anima cette partie de l'Annam et nous écoutons ses propos.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— « Si l'on se reporte à vingt ans en arrière, nous dit M. Delignon, il n'y avait là qu'un terrain vague, inculte, et la population de Phu-Phong ne connaissait que les travaux des champs. Tout était à créer ; les installations matérielles comme la main-d'œuvre. Nous avons réuni trois industries habituellement séparées : la filature, le moulinage et le tissage de la soie. L'entreprise était d'autant plus malaisée que nous étions les premiers à la tenter. Mais ces efforts opiniâtres et coûteux, durant de longues années, ont été récompensés.

« Six cents ouvriers et ouvrières travaillent dans nos usines de Phu-Phong qui comprennent une filature de 100 bassines fileuses (48 à 4 bouts et 52 à 6 bouts) et 42 bassines batteuses, un moulinage de 4 000 broches et un tissage de 56 métiers. Notre outillage a suivi les tout derniers perfectionnements. La soie entre ici sous la forme de cocons achetés par nos comptoirs du Quangnam et du Binhdinh. Elle en sort manufacturée en crêpes de chine, crépons de soie, crêpes Georgine et autres expédiés à notre maison de Paris.

« En 1903, nos achats de cocons dépassaient à peine 16 000 kilos. En 1912, ils atteignirent 200 tonnes. Depuis, la consommation locale a pris une extension toujours plus grande et la concurrence, pour les achats, devient de plus en plus vive. Le kilo de cocons, qui coûtait 40 cents en 1903, a doublé de prix. Les exportations de soies grèges d'Indochine qui étaient en 1901, de 136 000 kilos,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sont tombés à 10 000 kilos en 1918. Ces chiffres témoignent du développement de l'industrie du tissage dans notre colonie. Le problème de la matière première se pose donc de la façon la plus pressante.

«La production totale de l'Indochine en soie grège doit être de l'ordre de 250 000 kilos. Il ne peut être question pour l'instant — étant donné surtout le débouché que trouve sur place cette soie — d'envisager une large exportation vers la Métropole. Néanmoins, les possibilités séricicoles sont considérables. Avec du temps, de la persévérance et de la méthode, l'Indochine se taillera une place honorable parmi les pays producteurs de soie. Mais rien ne s'improvise. Avant d'édifier des filatures, il convient d'assurer leur alimentation. Or, si l'extension des plantations de mûrier est d'une réalisation relativement aisée, il n'en est pas de même de l'élevage du ver à soie. Celui-ci est, par essence, une industrie familiale, c'est-à-dire une industrie à laquelle les méthodes modernes de production rapide à grand rendement ne sauraient s'appliquer sans une progression bien calculée. En nos pays indochinois le mûrier produit huit à dix récoltes par an. On le coupe au ras de la terre, il pousse des branches et un mois plus tard apparaissent les feuilles. On recoupe et tous les mois on obtient ainsi de nouvelles séries de feuilles. Les indigènes font filer le cocon à domicile et tissent chez eux. Ils n'ont rien à débourser. C'est pourquoi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

es vêtements de soie sont communs pour les vivants. Et c'est dans de la soie que sont ensevelis les morts, car la soie coûte encore moins cher pour les familles les plus modestes que le coton.

« A Phu-Phong et dans toute la province, nous cherchons par tous les moyens à développer la culture du mûrier et l'élevage du ver à soie. Au fur et à mesure que nous sommes assurés d'un approvisionnement suffisant, nous étendons notre fabrication. Ainsi, nous avons fondé une petite filature de 50 bassines à Bongson et nous étudions l'installation d'une filature plus importante au Quang-Nam ».

Je demandai à M. Delignon son avis sur la main-d'œuvre annamite : « Elle serait excellente pour nos industries, me répliqua-t-il, si elle présentait plus de stabilité. Malheureusement, trop d'occasions paraissent bonnes aux ouvriers, et surtout aux ouvrières, pour interrompre leur travail. De ce fait, nous devons avoir une équipe de remplaçants. »

« L'Annamite s'assimile promptement le fonctionnement des machines. Qu'on ne craigne point de lui confier les plus perfectionnées. A cette seule condition, d'ailleurs, le prix de revient de sa main-d'œuvre présente de l'intérêt. Si l'indigène est employé à des besognes purement manuelles, ou qu'on mette à sa disposition un matériel désuet, il est coûteux, malgré la modicité du salaire, en raison même de la médiocrité du rendement. »

« Quant à nos relations avec les autorités et la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

population annamite, elles sont des plus cordiales et témoignent de notre confiance mutuelle. Les villages, avec lesquels nous sommes en rapports constants, savent fort bien que nous travaillons à leur prospérité.

« Nous ne sommes plus ici des étrangers. L'Annam est pour nous une seconde patrie. Nous entendons y faire de la colonisation française, au sens le plus élevé du mot ».

Tous les Français que nous rencontrons répètent ce mot de M. Delignon. Le charme annamite a opéré dans leur âme et en dehors des intérêts qui les lient à ce pays, ils l'aiment pour lui-même.

Plus haut, dans la province de Quang Nam, que de sujets d'attachement encore et que de sources de méditation ! Nous sommes-là dans un pays riche en souvenirs de la domination cham, où les traces de la suzeraineté chinoise abondent aussi et qui même, comme dans le cas de Faifoo, conserve des traces d'influence japonaise. Il n'est guère de province plus curieuse dans tout l'Annam en raison de la variété des vestiges qui favorisent les recherches historiques.

C'est à Faifoo que relâchaient jadis les bateaux de la compagnie des Indes néerlandaises. Des navires français y touchèrent aussi aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. A courte distance de ce port s'élève une pagode célèbre dans toute la région annamique : celle de Phuoc Lam. Là ont lieu entre les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cl. Tzara.

HANOÏ. — LA PAGODE DE LA LITTÉRATURE SUR LE PETIT LAC.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cl. Tézard.

S.-M. KHAÏ DINH SORTANT DU PALAIS AVEC SON ESCORTE ORDINAIRE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bonzes des concours de sainteté. Pendant trois jours, à l'époque propice, les prêtres accourus de toutes les parties de l'Empire restent en prières sous la direction du Hoà-Trong (sorte de pape) et se livrent à de cruelles mortifications. Ainsi, ils laissent brûler sur leur crâne soigneusement rasé trois bougies jusqu'à l'extinction complète. Quelle que soit la douleur causée par les flammes, quand les bougies sont presque entièrement consumées, ils gardent une totale impassibilité et continuent à réciter des litanies dont le débit est de plus en plus précipité. Les blessures qu'ils reçoivent de la sorte soulèvent l'admiration des fidèles. Ce sont autant de marques de sainteté !

Dans cette province de Quang Nam, les archéologues se sont surtout occupés de dégager les ruines de My-Son — l'Angkor de l'Annam — à 15 kilomètres de Thu-Bon, où se succédèrent les dynasties Cham. Il y avait dans ce vaste cirque une agglomération importante, si l'on en juge par les groupes d'édifices qui furent construits du IVe au Xe siècle. Alors se produisit l'invasion annamite et la capitale déclina. Mais des restes grandioses de palais, de temples élevés à Civa, de monuments révélateurs subsistent.

De nombreux échantillons de l'art cham ont été réunis au Musée de Tourane par les soins de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Ceux qui préfèrent les problèmes du passé aux problèmes du présent ont, grâce à cette savante collection, de quoi mé-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

diter sur la grandeur et la décadence des Cham, dont les souverains se réclamaient du « clan des cocotiers » et sur les débris des statues de la cité sainte du Champa que fonda le roi Bhadravarman. Tourane est une cité bien tranquille et qui invite à ces paisibles incursions vers les siècles éloignés. Elle n'a plus le caractère hostile et ces quartiers sales que nous a décrits Loti dans les « Propos de l'exil ». Tourane avec sa jolie baie, ses rues neuves, ses maisons de commerce, ses entrepôts, a beaucoup gagné en propreté et beaucoup perdu en exotisme. Mais Tourane n'a pas atteint à la grandeur qu'elle ambitionnait et elle n'est point devenue le port affairé et encombré prévu par certains. Elle attend de sérieux dragages, elle attend de beaux navires, elle attend des jours meilleurs. Il en résulte qu'elle est mélancolique à la façon de ces veuves dignes et spleenetiques qui n'ont jamais eu, pendant leur mariage, que de médiocres satisfactions et qui se demandent si enfin elles seront consolées par un bel amour!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XII

S. M. l'empereur Khai Dinh

C'est à Hué, capitale de l'Empire du Sud Pacifié, qu'on peut avoir la chance d'apercevoir dans sa splendeur asiatique le souverain tout puissant vers lequel nul ne pouvait, naguère, lever les yeux, sous peine de mort. Il n'est pas de cité dans toute l'Indochine qui ait conservé un cachet plus particulariste et une physionomie plus méditative. Il se dégage de Hué un parfum de philosophie suprême. L'empereur Thieu-Tri, en des poésies fameuses, a chanté ses vingt sites principaux et il a exprimé avec délicatesse le charme visible et invisible de ces lieux prédestinés. A travers le temps, Hué est restée la ville jalouse de sa beauté, de ses traditions, de son originalité où le « Duc-hoang-dê », le Maître absolu, symbole des vertus divines et humaines, règne selon les principes de la dynastie des N'guyen.

Non loin de ce Fleuve des Parfums, qui promène paresseusement ses eaux entre les rangées de flamboyants et de lilas du Japon décorant ses rives,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans le recueillement des palais, des cours et des jardins dont l'ensemble forme une vaste forteresse, vit le Fils du Ciel chargé de veiller sur l'Annam. Il est ainsi doublement caché aux regards indiscrets car, en dehors de l'issue qu'offre le fleuve, Hué est enfermée comme dans un écrin par les hauteurs aux trois quarts circulaires de la chaine annamitique. Encore, ce Fleuve des Parfums ne permet-il pas de communiquer avec la mer. A son embouchure, une barre interdit la navigation et les lagunes dans lesquelles il se perd ne constituent pas des obstacles moins considérables.

Quand on parle de la « capitale », il ne faut donc pas prendre ce mot au sens strictement occidental, c'est-à-dire en imaginant une cité qui s'impose à toute une région par sa situation géographique, qui permet de rayonner aisément, qui facilite les mouvements commerciaux. Hué est avant tout un lieu de retraite magnifique qui vaut par la majesté de la nature environnante aux langueurs tout asiatiques, par l'ampleur de sa citadelle et le choix de ses monuments, par la paix de ses tombeaux, par son mystère même. C'est une capitale spirituelle et politique que ses fondateurs ont choisie pour des raisons d'ordre magique. Ils ont, en effet, constaté que là se concentraient toutes les influences surnaturelles. N'est-ce point en cet endroit qu'a été comblée la veine du Dragon coupée plusieurs siècles auparavant? A la dynastie des N'guyen revient l'honneur d'avoir

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

retabli la tradition nationale, d'avoir infusé une vie nouvelle à l'Annam, d'avoir redonné toute sa force au Dragon.

Le R. P. Cadière a écrit une bien jolie page sur cette intervention des Esprits en faveur de Hué. Les montagnes, les bois, les cours d'eau sont peuplés de Génies : « Partout, dit le savant missionnaire, des légendes consacrent la mainmise des esprits sur la capitale, et en même temps que leur bienfaisante influence, leur intervention constante. Ces dispositions bienveillantes des êtres surnaturels sont l'effet — et la cause en même temps — des sentiments dont sont animés les habitants de Hué envers leurs célestes protecteurs. Du haut en bas de l'échelle sociale, depuis l'Empereur qui sacrifie au Ciel sur le Tertre du Sud, jusqu'au dernier des tireurs de pousse qui, aux jours rituels, fleurit de deux fleurs d'œillet son véhicule crasseux en l'honneur de l'esprit qui attire les clients, partout, dans les silencieuses profondeurs du palais comme dans la dernière des cases et dans la plus misérable des barques, aux jours consacrés par la coutume ou voulus par les génies, l'encens fume, des guirlandes de fleurs sont suspendues, des mets sont offerts, le vin de riz et le thé sont versés, les corps se prosternent, les cœurs se figent dans la crainte et le respect, se tendent vers l'objet du désir ou s'épanouissent dans la reconnaissance. La piété et la religion des hommes sont égales à la bonté des Dieux ! » Hué est donc bien la retraite idéale où le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

souverain se trouve dans les meilleures dispositions pour réfléchir à ses devoirs et pour cultiver la science du gouvernement. Entouré d'aussi propices influences terrestres et célestes, il doit exercer sa mission de telle sorte qu'il devienne le guide éclairé des âmes et des choses « le père et la mère de ses sujets ». C'est parce que Hué réunit tant d'harmonieuses conditions pour la direction du peuple de l'Annam que Thieu-Tri a proclamé la supériorité de la « merveilleuse capitale » sur toutes les autres villes.

Quand on chemine le long du canal Phû-Cam, à 1 kilomètre au Sud de la Cité interdite on découvre à gauche, un peu avant d'arriver au pont d'An-Cuu, un grand portique de style indigène. Derrière cet écran d'une curieuse esthétique il y a un jardin dont l'exotisme est savamment discipliné et, au fond du jardin, une villa à étage. Ce mélange de coquetterie occidentale et d'art annamite ne laisse pas que de surprendre le visiteur. Il a devant lui la maison de plaisance de l'Empereur actuel, S. M. Khaï Dinh. C'est là que, fort souvent, le monarque vient se reposer de ses soucis gouvernementaux. Il aime à se retirer en cette villa, non seulement pour fuir l'étiquette du palais et les fatigues administratives, mais parce que le passé l'attire dans ce nid de verdure. Une partie de sa jeunesse s'y est écoulée. Mais la maison était alors plus modeste. Elle ne comprenait qu'un rez-de-chaussée et qu'un petit temple

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour le culte des ancêtres. Les serviteurs n'étaient pas nombreux. La vie qu'on y menait était simple et frugale. S. M. Khaï Dinh sans doute n'osait guère penser, en se prosternant devant les tablettes de ses ascendants, qu'un jour viendrait où son nom serait transcrit sur le Livre d'Or et affiché dans tous les temples des anciens rois et dans le *Nam Giao* — le temple du Ciel.

A la suite de quelles péripéties le jeune prince prit-il donc le pouvoir? C'est cette page de la plus récente histoire de l'Annam que je voudrais écrire aussi brièvement que possible.

L'empereur Dong-Khanh, qui était monté sur le trône en 1885 pour succéder à son frère Ham-Nghi, ne gouverna malheureusement que trois ans et demi. Grand ami de la France, alors que nous fondions les meilleures espérances sur sa collaboration, il fut emporté à l'âge de trente ans. Il laissait deux filles et un fils, Buu-Dao, de son titre de prince Phung Hoa — (Celui-qui-se-transforme-en-phénix), âgé de trois ans et que l'on trouva trop jeune pour régner. A la place de Phung Hoa, — qui, plus tard, devait devenir Khaï Dinh, — les deux gouvernements, l'annamite et le français, choisirent un prince d'une autre branche, Buu-Lan, qui prit le nom de Thanh Thai (Bonheur absolu et succès en tout.)

Les deux veuves de Dong Khanh — la première et la seconde reines — (celle-ci mère de Phung-Hoa) — se retirèrent avec leur fils au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tombeau de l'Empereur défunt dans les environs de Hué. Bien que menant une existence matériellement médiocre et des plus effacées, elles firent donner au jeune prince une solide éducation traditionnelle et les notions indispensables d'écriture, de lecture et de morale. Elles l'associaient à leur culte, suivant en cela les recommandations de Confucius : « Respecter ce qu'ont respecté les ancêtres ; chérir ce qu'ils ont aimé ; les servir morts comme s'ils étaient vivants ; les honorer ensevelis dans la tombe comme s'ils étaient encore présents. — N'est-ce pas là le comble de la piété filiale? » Elles lui inspiraient le sentiment de la dignité personnelle, car le *Livre des vers* dit : « Sois attentif sur toi-même jusque dans ta maison. C'est ainsi que le sage s'attire le respect, lors même qu'il ne se produit pas en public. »

Quand il eut atteint sa dix-huitième année, Phung Hoa vint s'installer dans la petite villa de Phu Cam dont nous parlions tout à l'heure. Il avait déjà acquis une bonne connaissance des classiques chinois et il continua à les travailler. Il se plaisait non moins à l'étude des questions rituelles et de l'histoire de son pays. Ceux qui l'approchaient ne pouvaient que louer la dignité de sa vie et reconnaître la noblesse de ses sentiments. « Ong-Hoang Ca » (Monsieur le prince aîné) — comme l'appelaient les indigènes, montrait envers tous une parfaite courtoisie. Sa distinction physique, sa voix très douce, sa physionomie agréable lui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

attiraient la sympathie des gens d'alentour. Il n'oubliait pas cet autre précepte de Confucius : « Celui qui aime ses semblables est vraiment homme. » Et, précisément, son attitude si humaine contrastait avec l'arrogance de certains membres de la branche régnante. Le philosophe a bien marqué le rayonnement sympathique de celui qui recherche ainsi le bien de ceux qui l'entourent : « Il brille comme le Soleil et la Lune. Sa régularité est comparable à celle des quatre saisons. Son influence rappelle celle des esprits. Si son action devance le Ciel, le Ciel ne le contrarie pas. S'il suit le Ciel, il se conforme aux saisons. Et si le Ciel ne lui résiste pas, bien moins encore les hommes et les Esprits lui résisteront-ils ! »

L'empereur Thanh Thai était, au fond, très hostile, à ce jeune prince qui, pourtant, ne lui portait pas ombrage. Il ne lui épargnait aucune brimade. Ainsi, l'accès du Palais était interdit à Phung Hoa lors des grandes fêtes rituelles. On le mettait à l'écart de tous les honneurs. Une pension dérisoire lui était allouée. Mais Phung Hoa supportait en sage toutes ces misères. Dans sa villa d'An Cuu qu'il décorait lui-même avec un goût exquis, il s'occupait de peinture et de musique. Artiste dans toute la profondeur du mot, d'une sensibilité raffinée, d'une adresse manuelle remarquable, il veillait à tout sur son petit domaine. Il excellait à varier le dessin de son jardin, à tailler les arbustes à la mode chinoise et japonaise, à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cultiver les arbres fruitiers. Il savait aussi dresser les chevaux soit pour les courses, soit pour l'attelage. Par conséquent, en dehors de la lecture des livres canoniques et des exercices de piété, il n'était point embarrassé pour occuper ses loisirs. Peut-être négligea-t-il un peu la connaissance du français. Mais s'il ne parlait pas correctemment notre langue à ce moment-là, du moins était-il déjà capable de l'entendre et de suivre utilement une conversation.

Phung Hoa ne faisait jamais aucune allusion au trône d'Annam. Tout en se souvenant qu'il était le Fils de l'Empereur et en conservant — malgré les difficultés matérielles de l'existence — une impeccable élégance, il ne lui arrivait point d'épiloguer sur l'avenir. Comme tout prudent Annamite, il attendait avec patience le déroulement de son destin.

Or, en 1907, l'empereur Thanh Thai, usé et à demi-fou, abdiqua en faveur de son fils « DuyTan » (L'ami des réformes) âgé de sept ans. Si Phung Hoa ressentit quelque amertume de ce choix, il la cacha soigneusement et il ne se départit point de sa discrétion coutumière. Il ne voulait en rien forcer les événements. Ce sont les événements qui, à quelques années de là, le tirèrent de l'obscurité. En 1916, une vague conjuration se forma à Hué et le faible Duy Tan y prêta l'oreille. Crut-il sincèrement qu'il pourrait échapper au protectorat français grâce à la guerre, ou bien n'osa-t-il plus reculer après avoir été entraîné dans le complot?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Toujours est-il que, dans la soirée du 3 mai, le jeune Empereur quittait son palais pour prendre la direction des insurgés. Il fut bientôt rejoint par nos agents, le service de la Sûreté n'ignorant rien de ses faits et gestes. Après une équipée qui dura trois jours, il était pris et ramené dans la capitale. Le 8 mai, M. le Gouverneur Général Roume arrivait de Hanoï. Au cours d'une réunion qu'il présida, assisté de M. Charles, résident supérieur en Annam et où siègeaient les membres du Grand Conseil Secret, la déposition de Duy Tan, qui avait été placé aux arrêts dans la Citadelle, fut décidée. C'est alors qu'à l'unanimité — tous les candidats appartenant à la branche Thanh Thai ayant été écartés — on convint d'appeler le prince Phung Hoa. Le 10 mai, M. Roume eut à la Résidence supérieure une première entrevue avec le futur empereur qui vint en simple pousse-pousse. Le prince était tellement ému qu'il eut beaucoup de peine à s'exprimer et à remercier les deux gouvernements d'avoir pensé à lui qui n'avait jamais intrigué pour obtenir le pouvoir. La tête haute, il allait bientôt franchir le seuil du Palais de ses ancêtres qu'il avait quitté vingt-sept années auparavant. Phung Hoa prit le chiffre de règne *Khaï-Dinh* — ce qui signifie « Ere de progrès ». Le 18 mai 1916 — jour reconnu favorable par les astrologues — il fut intronisé selon les rites et la pompe officielles et, sous ce nom inscrit sur le Livre d'Or qui n'est ouvert qu'au commencement

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ou à la fin de chaque règne. L'activité de l'empereur Khaï Dinh ne tarda pas à se manifester. D'abord les relations avec la France furent cordialement rétablies et tout un ensemble de réformes envisagées d'accord avec le gouvernement protecteur. M. Albert Sarraut, et ensuite M. Maurice Long, trouvèrent en lui un esprit éclairé et prêt à collaborer franchement à l'amélioration des institutions de l'Empire. Tout récemment, était créée, par exemple, une chambre consultative indigène pour l'Annam.

C'est que le jeune souverain est imbu d'une tout autre idée de sa fonction que ses prédécesseurs. Il prétend s'inspirer des principes qui guidèrent les grands monarques N'guyen. Le titre d'empereur du Sud Pacifié n'est pas un vain titre. Lourds sont les honneurs comme les devoirs qui s'y attachent. Il serait incorrect de juger le rôle d'un Empereur asiatique en le comparant au rôle d'un empereur occidental. Chez nous on parle volontiers du « despotisme » des monarques lointains et ils apparaissent à beaucoup comme des autocrates n'ayant d'autre frein que leur fantaisie.

En réalité, si cet absolutisme n'est en apparence tempéré par aucune règle écrite, il est, quand même, limité par les devoirs qu'inspire la doctrine confucéenne et par les droits de la commune et de la famille. Toute la société annamite est imprégnée de la morale utilitaire qui découle des textes sacrés et des préceptes des philosophes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'Empereur a la garde de cette morale et aucune classe aristocratique ne s'interpose entre lui et ses sujets. Le Duc Hoang dê, le juge suprême, incarnation de la loi, parle et agit au nom de la nation. Ses intermédiaires les mandarins, divisés en neuf classes, ne forment pas une caste héréditaire. Ils sont recrutés au concours. Le plus pauvre enfant de la rizière, s'il se distingue par ses mérites intellectuels, peut devenir l'une des quatre colonnes de l'Empire, c'est-à-dire l'un des quatre ministres. C'est du peuple que sortent tous les mandataires du maître tout-puissant. Par l'obtention des titres universitaires et par la démonstration publique de hautes qualités morales, ils arrivent au sommet de la hiérarchie administrative. Mais leurs descendants n'ont nullement droit, par leur naissance, à des places spéciales dans l'Etat et ils ne conservent aucun privilège. Ils ont simplement droit à des distinctions honorifiques qui diminuent de génération en génération. Et si, au bout d'un certain temps, les petits-fils de ceux qui occupèrent les plus hautes charges n'ont pas acquis une science personnelle et s'ils n'ont point passé les examens d'une manière satisfaisante, ils retombent perdus parmi les communs mortels.

L'Empereur lui-même, s'il manquait à sa mission, s'il n'observait pas les rites, et s'il se montrait indigne des honneurs qui lui sont conférés, pourrait être excommunié par le peuple. Dénoncé par ses sujets, — qui le considéreraient

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

comme ayant failli au mandat du Ciel — il serait chassé du palais. Cela s'est vu. Des révoltes sanglantes ont éclaté dans l'histoire. Des dynasties se sont ainsi écroulées.

Aussi bien, quand l'empereur gouverne avec prudence, tout attentat commis contre lui est réprimé avec férocité. Sa vie et son prestige sont sauvegardés par des lois implacables. Non seulement l'homme coupable d'un attentat contre le souverain, mais toute sa famille peuvent être anéantis après des supplices appropriés à la faute.

Au palais de Hué, l'étiquette reste extrêmement sévère. Le règlement pour les escortes, pour la garde, pour la police intérieure n'autorise point la moindre atteinte à la dignité impériale. Dans la capitale même, on sent une crainte respectueuse planer sur toute chose.

L'empereur Khaï Dinh n'a rien négligé pour renforcer l'éclat de ce protocole et pour revivifier les coutumes passées pouvant s'allier à un élégant modernisme. Ses goûts artistiques se sont imposés également depuis son accession au trône. A peine était-il installé que les appartements privés du palais, le palais des Reines mères, les dépendances et les cours, jardins et temples dont l'entretien laissait beaucoup à désirer depuis un certain temps furent remis en état. On assista à une complète transformation et à une véritable renaissance de l'esthétique annamite. Le tombeau de Dong Khanh fut particulièrement l'objet des attentions dévo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tieuses de Khaï Dinh, qui n'a jamais manqué à la règle confucéenne. La monarque a aussi fait choisir par ses géomanciens et ses astrologues l'emplacement de sa propre tombe et du tombeau des Reines mères — ce qui est en Annam une haute marque de sollicitude et d'amour. Sa générosité n'a pas été moins apparente à l'égard de Thanh Thai, des princes et des princesses de cette famille qui ne lui avaient cependant point épargné les déboires. L'empereur Khaï Dinh n'a pas voulu se rappeler les offenses naguère commises envers le prince Phung Hoa.

Un seul fils — le prince Vinh Thuy — est né du souverain de l'Annam. Ce prince, âgé de neuf ans, accompagna son père en France, en mai 1922. Il est resté à Paris pour parfaire son instruction et son éducation. C'est M. Charles, ancien résident supérieur à Hué, qui a été chargé de l'initier à la culture occidentale. Nulle preuve plus complète de l'attachement de S. M. Khaï Dinh à la France ne pouvait nous être fournie que son désir de voir son enfant profondément lié à nous par des liens spirituels.

Le fait même que l'Empereur en personne ait quitté ses Etats pour rendre visite à la nation protectrice apparaît non moins significatif. Il est unique dans l'histoire. A cette occasion, S. M. Khaï Dinh a dit, dans le langage des lettrés de son pays, les bienfaits de la politique d'association que poursuit la France en Extrême-Orient.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

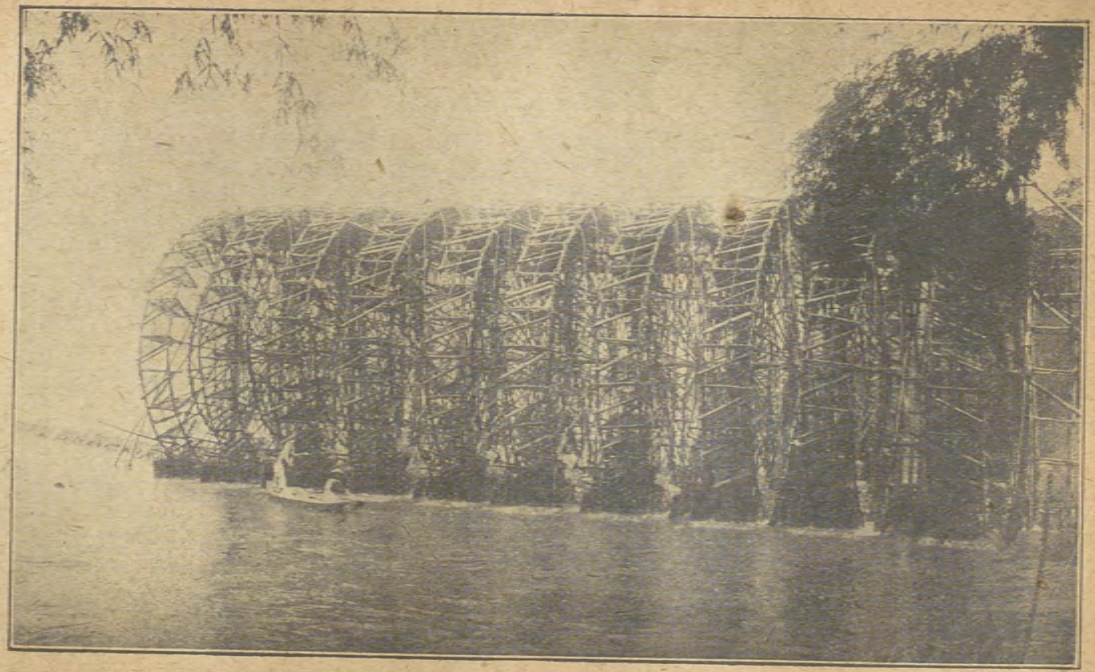
« Vous êtes, a-t-il déclaré, une grande pensée vivante, active, créatrice.

« Nous sommes une grande pensée méditative et calme qui se complaît dans le pieux recueillement des choses mortes.

« Pourtant, vous avez su, par le chemin de l'esprit et du cœur, respecter notre passé et le faire servir à la glorieuse édification de votre avenir. Par une suprême et subtile intelligence, chez nous vous n'avez rien renié, rien méprisé. C'est pourquoi je suis venu à travers les océans apprendre de vous, de votre clair génie, la grande leçon conciliatrice qui unira à jamais les destinées de mon peuple aux destinées de la France suzeraine. »

Quel commentaire ajouterait-on à un tel hommage?

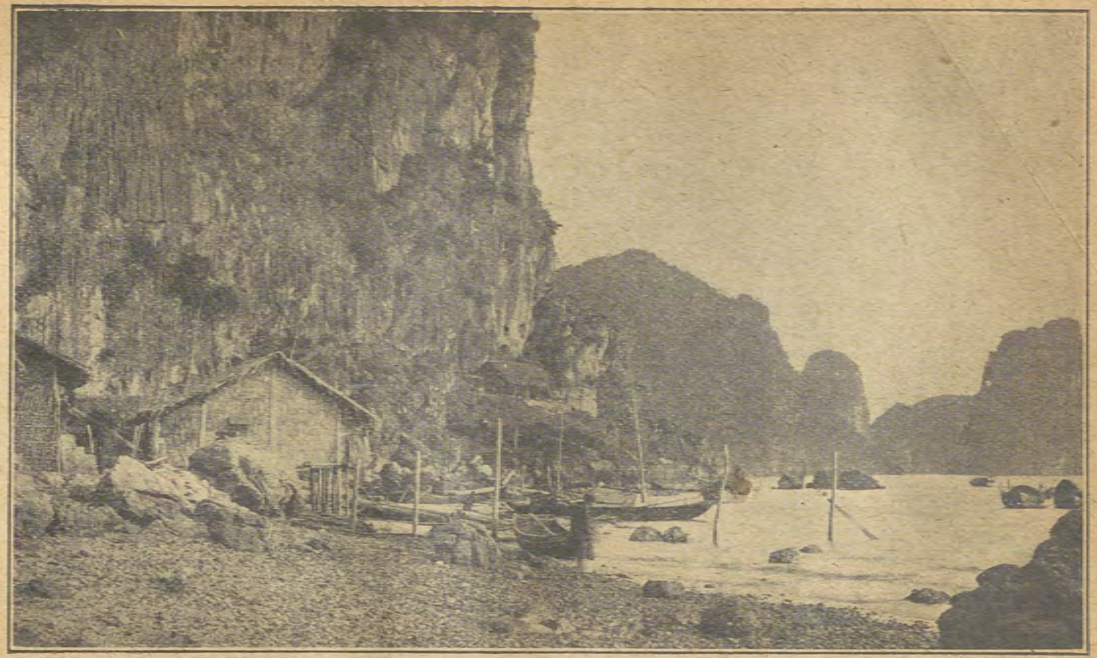
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Cl. Tavard.

DES NORIAS EN BAMBOU ÉLÈVENT A 18 MÈTRES DE HAUTEUR L'EAU DU SONG CA.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Cl. Tétard.

BARQUES DE PÊCHE A L'ENTRÉE DE LA BAIE D'ALONG.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XIII

L'anniversaire de l'empereur

Je vous ai dit quelle était la piété de l'Empereur d'Annam. D'un bout de l'année à l'autre, le ministère des Rites veille à ce que soient fêtés les anniversaires essentiels et à ce que les honneurs soient rendus à tous les êtres invisibles suspendus sur notre humanité.

Un jour de fête à Hué permet naturellement d'apprécier toutes les élégances traditionnelles et de goûter avec plénitude le charme de la cité souveraine. C'est le cas pour le Du Xuan — la Promenade du Printemps. — Escorté des princes, des mandarins civils et militaires, de sa garde d'honneur, l'Empereur, porté en chaise, parcourt sa capitale « pour plaire à ses sujets », indiquent les ordonnances. C'est une débauche de costumes magnifiques, de soies aux couleurs chatoyantes, d'ors, de parasols rouges, d'étendards symboliques, de dais laqués, d'oriflammes vifs, d'instruments archaïques. Les somptueux états-majors défilent tandis que résonnent les tambours et les gongs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Suivent les soldats en tunique rouge avec des sabres, des haches, des lances, des bâtons de « bon augure ».

Placide, impeccable, majestueux — comme une statue antique — l'Empereur est promené sur l'une et l'autre rive du « Fleuve des Parfums », au milieu de l'admiration craintive de ses sujets. Il communie avec le Ciel et la Terre. Il demande que tous les éléments soient favorables et que les futures récoltes soient belles. Il appelle toutes les bénédictions divines sur son peuple.

D'autres fêtes comme la fête du Têt — premier jour de l'an annamite — exigent des hommages au monarque dans l'intérieur du palais. Des offices sont aussi célébrés dans les pagodes et les temples impériaux. Les aliments et les substances consacrées sont présentés aux mânes des ancêtres. Puis, devant la salle du Trône, ont lieu les grandes prosternations des mandarins.

Une manifestation des plus remarquables au point de vue rituel n'a lieu que tous les trois ans sur la rive droite du Fleuve des Parfums, au sud de Hué. Là s'élève la Tertre du Ciel — le *Nam Giao* — qui comprend quatre enceintes en maçonnerie formant autant d'esplanades. L'Empereur s'y rend en grande pompe avec un cortège représentant les trois corps d'armée — ce qui fait environ deux mille hommes — et avec tout l'attirail de parade. Il est porté sur un char que traîne un éléphant flanqué de deux porteurs de flabelli et escorté de deux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rangées de cavaliers. Des actes de purification ont lieu, des danses rituelles sont exécutées, le vin est répandu en l'honneur du Ciel et de la Terre. Un jeune buffle est brûlé avec du bois de pin dans une grande cuve de maçonnerie, des mets agréables sont présentés à la divinité, des pièces de soie sont déposées sur les autels. Par des prières et des sacrifices on se concilie ainsi les Génies. L'empereur lui-même officie, fait des prosternations, tend le jade, l'encens, la nourriture, le vin au Ciel et à la Terre. Chacun de ses mouvements dans le temple du Nam Giao est déterminé par les rites et par un protocole religieux extrêmement compliqué. La marche à l'intérieur du temple vers les différents autels est réglée par les commandements des hérauts que surveille le ministre des rites. Si l'Empereur commettait des fautes, il s'aliénerait les grâces du Ciel et de la Terre et tout le peuple en souffrirait !

Pendant mon séjour dans la capitale, je fus convié aux fêtes régulièrement organisées pour l'anniversaire de S. M. Khaï Dinh qui est né le 12 octobre 1887. Laissez-moi vous conter par le menu comment se déroulèrent les diverses cérémonies. Cela vous donnera peut-être une idée plus vivante de ce qu'est cette Cour d'Annam si lointaine et si pittoresque.

Selon l'usage, l'Empereur avait, dès le matin, envoyé au Résident supérieur une escorte de cavaliers, armés de la lance portant oriflamme

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aux couleurs françaises. Montés sur des petits chevaux fringants, ces cavaliers étaient revêtus d'une tunique rouge et de culottes blanches, tandis que leurs mollets étaient enserrés dans des bandes également de couleur de vermillon. Nous voilà partis en landeau pour le palais impérial avec cette escorte caracolant devant nous... Nous pénétrons dans la citadelle. Puis, la première porte du palais franchie. Un mandarin est planté là pour recevoir le représentant de la nation protectrice. Tout le monde se range derrière lui et l'on se dirige vers la salle du trône. Les gardes de l'intérieur habillés comme nos cavaliers de la première escorte, précèdent le cortège français. Mais leur troupe est renforcée de flutistes qui ponctuent notre marche. La salle du trône, dite «Salle de la Grande Paix» (Thai Hoa Dien), rouge et or, est au fond de la cour dallée où sont rangés, à droite et à gauche selon les rites, tous les mandarins d'Annam. Nous passons entre cette double haie de personnages en costumes d'apparat, qui se tiennent — pour ainsi dire — au garde-à-vous, et nous gravissons posément les degrés qui mènent à cette salle fameuse. L'empereur Khaï Dinh est là, en retrait, sur son trône aux dragons d'or entre les colonnes de bois laqué, dans une demi clarté. Seul, impassible, figé, il attend. Il est enveloppé de la simarre de soie jaune où les broderies représentent encore le dragon et où les pierreries abondent. Ses pieds sont chaussés de bottes mandarinales

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chinoises. Dans ses mains jointes il tient un « maintien » d'ivoire, le « hot » qui décèle sa puissance et son rang. Sur sa tête repose une sorte de chapeau, tiare assez compliquée, qu'il a lui-même composé et où tremblent diamants et pierres précieuses.

La figure du monarque, ivoirine, se détache de cet ensemble comme une figure de cire d'une exquise aristocratie dans laquelle les deux yeux semblent seuls vivants et, par moments, luisent plus ardemment. Il est de règle, qu'en pareille occurrence, l'Empereur conserve une attitude absolument dégagée des liens de ce monde. Il importe que ses regards dépassent la foule des mortels et se perdent dans la contemplation de l'infini. Étant en communication avec le ciel il ne saurait adresser une œillade personnelle à qui que ce soit sans manquer gravement à l'étiquette. Parfois, même, il baisse les paupières et donne l'illusion qu'il est complètement figé dans son rêve sans plus d'attache avec la réalité extérieure.

A part les hauts fonctionnaires français, les Princes du Sang, le ministre des rites et le ministre de la guerre, personne n'a pénétré dans la salle du trône. Tout d'abord, le résident supérieur présente les vœux du gouvernement français à Sa Majesté et prononce une courte allocution de circonstance — aussitôt traduite par un interprète. — Impassible toujours, l'Empereur écoute. Le compliment terminé, il se lève et y répond en quelques phrases sur un ton chantant et selon

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une cadence précise. Ensuite, il se rassied et reprend sa pose. C'est que les grands *Laïs*, les grands saluts rituels, vont commencer... Nous, les Français, nous nous reculons jusqu'au mur, sur la gauche, pour ne pas intercepter une partie des prières qui vont monter vers le souverain, ce qui serait contraire aux rites !

Je regarde les mandarins assemblés — les neuf classes de mandarins — qui sont la parure intellectuelle et la force morale du pays d'Annam. A droite, face à l'Empereur, sont rangés les mandarins civils au premier rang desquels on distingue, portant la tunique jaune, la Troisième et la Quatrième Colonne de l'Empire (le ministre de la justice et le ministre de l'intérieur). Derrière eux se tiennent les sous-secrétaires d'Etat, les dignitaires ayant rang de Tong Doc et, à leur suite, les fonctionnaires de moindre importance. A gauche, voici les mandarins militaires et à leur tête,ayant droit encore à la tunique jaune, les deux plus hauts dignitaires, qui ont rang de maréchaux d'armées. Les généraux sont alignés selon leur grade et leurs états de service. Tout cela est réglé d'après le plus sévère protocole.

Le costume et les insignes de chacun indiquent le degré de noblesse et la valeur de la fonction. La coiffure, sorte de mitre d'or d'origine chinoise, est rituelle. C'est de la Chine qu'ont du reste été importés ces broderies, ces dessins symboliques, ces soies merveilleuses dont les tons, malgré leur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vivacité, ne sont jamais choquants. Les neuf classes de mandarins ainsi groupées forment des gammes inouïes de bleu, d'or, de vert, de jaune. C'est un papillonnement de couleurs, mais qui ne heurtent point la vue. Dans la lumière d'Extrême-Orient les reflets changeants de ces costumes étranges captivent les regards sans les éblouir. De chaque côté des mandarins sont groupés les hérauts de la cour, habillés de tuniques jonquille, qui prononcent les commandements rituels. Leurs cris ressemblent à de longs et mélancoliques appels. On dirait presque d'une lamentation s'élevant dans un silence impressionnant : « Agenouillez-vous ! Prosternez-vous ! et adorez ! Levez-vous ! » ordonnent-ils. Et l'on n'entend plus que le bruissement des soies. D'un même geste, sous les feux brûlants du soleil, les deux cents mandarins piquent du nez contre terre. Ils restent ainsi la face touchant le sol pendant le temps fixé par l'usage, dans l'attitude de l'adoration absolue. « L'esplanade, a remarqué un artiste, M. Gras, semble jonchée de pétales effeuillés de fleurs merveilleuses. »

Quelle que soit leur qualité, quel que soit leur âge et la blancheur de leurs cheveux, les mandarins demeurent anéantis devant l'Empereur attendant que les hérauts annoncent qu'ils peuvent se relever. Le ministre de la guerre et le ministre des rites désignés cette année pour assurer le service — on les change à chaque cérémonie —

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

surveillent et vérifient la discipline des « Laïs » du haut des degrés les plus élevés. Le prince Héritier, paré d'une tunique rouge cerise, ne s'agenouille pas en même temps que les mandarins. Il attend que ceux-ci aient rendu leur hommage et, à son tour, il vient se poster en face de son père pour se prosterner rituellement.

Pour compléter le décor il y a des mandarins en retraite de toutes les classes en tunique bleue et pantalon cramoisi qui ont le devoir d'assister aux « Laïs ». A moins d'être tout à fait impotents, ils n'y manquent pas. Pour la cérémonie on a aussi amené les chevaux d'honneur — blancs c'est la couleur obligatoire — sous les houssses de soie, et les éléphants au splendide caparaçon. On a sorti les bannières, les parasols, les armes sacrées. Tout ce qui symbolise l'antique civilisation d'Annam réapparaît en ce jour solennel. En plein XX^e siècle, le spectacle de telles scènes est vraiment prodigieux. Un coup de canon annonce que la série des « Laïs » est terminée, quand, par dix fois, les neuf classes de mandarins ont heurté la terre du front.

L'Empereur se lève. La cérémonie prend alors un tout autre caractère. S. M. Khai Dinh passe dans le salon situé derrière la Salle du Trône et, aux accents de la *Marseillaise* que joue la fanfare de la cour, il offre du champagne au représentant de la France et aux grands fonctionnaires français et indigènes. Cet intermède jure avec le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

programme précédent. Il semble paradoxal de revenir aussi subitement aux mœurs occidentales, dans ce palais où tous les personnages sont chargés d'ornements dessinés selon la mode séculaire. Tout à coup, éclate une pétarade formidable. Afin d'éloigner les mauvais esprits, les serviteurs de la cour font partir des pétards à qui mieux mieux. On croirait des feux combinés de mitrailleuses et de grenades, tant le bruit devient assourdissant. A la bonne heure ! Nous voilà derechef dans la coutume annamite. Et si les mauvais esprits ne s'éloignent pas à toute vitesse devant cette attaque brusquée, c'est qu'ils sont surnaturellement aguerris.

Le soir, du haut de la porte du Sud, porte principale du palais — (le Ngo Môn) — sur laquelle ont été installées des tribunes, l'Empereur assiste à une représentation théâtrale en plein air. Les acteurs les plus réputés de la ville jouent sur l'esplanade réservée qui s'étend devant cette entrée monumentale. Contenue par les gardes, la foule forme un immense carré et cherche à ne rien perdre du spectacle. D'abord, les artistes miment une scène pour présenter au monarque des vœux de longue vie et de prospérité. Ensuite, ils s'attaquent à la pièce principale, toujours empruntée au vieux répertoire chinois. En l'occurrence c'est une suite de scènes sur l'introduction du Bouddhisme en Chine qui composent le programme. La fantaisie religieuse et légendaire permet du reste d'intro-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

duire dans la pièce toutes sortes d'épisodes drôlatiques, de faire apparaître des monstres grimaçants, des personnages au masque fantastique. Et le bon public se délecte fort de ces farces supplémentaires qu'il semble beaucoup plus apprécier que les épisodes de l'histoire bouddhique.

Les heures passent et la nuit asiatique arrive brusquement. Aussitôt, mille et mille lampions s'allument. Tout le palais, toutes les portes, tous les murs sont décorés de petites flammes tremblotantes. La belle nuit ardente enveloppe les jardins et le chœur immense des insectes commence sa chanson qu'accompagnent les couplets des vieux acteurs annamites. Il est impossible de ne pas goûter le charme pénétrant de cette fête que tout concourt à rendre belle : la nature, le mystère des lieux, la voix du passé. Le temps coule dans l'enchantement. Maintenant, la pièce chinoise est terminée et les lumignons — faute d'huile — se sont éteints un à un, mais les cigales continuent leur musique et toute la jungle ailée les soutient. Elles prolongent la fête et, jusqu'au jour, elles répètent en leur langage la joie de vivre au pays de S. M. Khaï Dinh !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XIV

Une demeure princière a Hué

Les plus émouvantes demeures de Hué sont celles où reposent les anciens empereurs. Les morts sont mieux partagés que les vivants. Ceux-ci, en somme, ne doivent avoir des commodités que pour la période insignifiante de leur passage dans notre monde, les autres doivent être installés pour l'éternité. J'ai aperçu aux environs de la capitale un tertre ombragé où quelque haut personnage avait préparé son tombeau avec cette inscription en caractères chinois : « Après cette étape, le grand repos. On y est bien. » Mais, en face, dans un endroit supérieurement choisi, un autre lui avait répliqué : « On est mieux ici » !

Voilà qui est tout à fait typique et qui prouve avec quelle sérénité — parfois humouristique — les Annamites pensent à faire leurs ultimes préparatifs. Les Empereurs, plus que quiconque, ont des préférences à faire valoir et s'inquiètent toujours de découvrir l'endroit parfait pour recevoir leur dépouille. Le tombeau d'un souverain exige

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une superficie de plusieurs hectares. Les sites ont été choisis à quelque distance de la ville par les monarques eux-mêmes et avec un sens profond des harmonies de la nature. Chacun, suivant son tempérament, a cherché le cadre qui lui convenait le mieux et il a associé le décor environnant aux constructions destinées à perpétuer sa mémoire. Tout enclos mortuaire de ce genre en comprend plusieurs : le tombeau proprement dit, entourant le « mur précieux » et renfermant les restes du défunt, le pavillon recouvrant la stèle sur laquelle sont gravés les titres et les vertus du roi, un temple, contenant la tablette de l'esprit auquel on offre des sacrifices périodiques, une terrasse, élevée en gradins, pour l'accomplissement des cérémonies rituelles. On se croirait plutôt dans un parc traversé de larges avenues et s'élevant par degrés où les pins maritimes, les banians géants, les frangipaniers, les flamboyants offrent une ombre exquise. Les portiques, les tours à étages, les kiosques de plaisance, les demeures des épouses devenues gardiennes du culte, les urnes gigantesques et les animaux symboliques, les pièces d'eau où fleurissent lotus et nénuphars, tout cet ensemble forme avec le tertre final abritant le cercueil un lieu où le recueillement est conseillé tant par la beauté de la nature que par les emblèmes religieux, les inscriptions et les souvenirs des Gia-Long, des Minh-Mang, des Thieu-Tri, des Tu-Duc et des Dong-Khanh.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je voudrais cependant aussi vous faire goûter le charme d'une demeure plus animée et vous amener chez l'un de ces personnages aristocratiques de Hué, dont l'hospitalité est pleine d'agrément. Il m'a été permis de fréquenter quelque peu la maison du Marquis de Diên-Loc, de son nom propre Nguyen-Kê. Il est marié à la princesse Mâu-Lâm, sœur aînée de l'ex-empereur Thanh-Thaï. Sous-secrétaire d'État en retraite, le prince mène une existence philosophique qui convient à son caractère élevé et d'où ne sont bannis ni les plaisirs de la table, ni ceux du jeu, ni les bonnes fumeries. Agé de quarante-cinq ans, il est physiquement très délicat et d'une extrême pâleur. Mais cela ne l'empêche pas d'être un boute en train quand il se trouve au milieu d'amis et d'animer joyeusement toute sa compagnie. Il se lie sans difficultés avec les Français qui lui sont recommandés. Assez riche, il mène un train de maison où passent tous ses revenus.

Le prince Nguyen-Kê et la princesse sortent rarement. En revanche, ils reçoivent presque tous les soirs. Tout leur est une occasion de fête et, quand le calendrier ne leur indique pas un anniversaire à célébrer, ils découvrent un autre motif pour corser le programme quotidien. Ne participent à ces réjouissances que des parents ou des gens choisis. C'est dans un cercle assez restreint que se meuvent l'ancien tham-tri (1) et sa femme.

(1) Genre de sous-secrétaire d'État (2e degré, 2e classe).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Si, par hasard, ils vont en ville c'est pour une exceptionnelle visite. Point de lointaines pérégrinations. S'absenter de la capitale sans motif impérieux est formellement interdit aux princes et aux princesses. Le prince Nguyen-Kê ne quitte Hué que pour aller à Quang-Ngaï rendre hommage aux mânes de ses ancêtres, lors des anniversaires rituels. En cas d'empêchement, c'est dans sa demeure même en faisant, pour la circonstance, dresser un hôtel provisoire, qu'il procède aux cérémonies ordonnées par la religion.

Cette maison est située dans l'élégant et paisible quartier Gia-Hoi où sont installées des résidences de mandarins en retraite et des villas appartenant aux membres de la famille royale. Au-dessus de la porte d'entrée on lit sur un panneau cinq lettres chinoises indiquant : « Habitation de la princesse Mâu-Lam » — car les princesses d'Annam conservent une sorte de priorité pour leur titre. Sous l'ancien régime même, elles recevaient un sabre pour que leur noblesse fût bien marquée.

L'habitation ne comprend pas un seul corps de bâtiment avec des ailes. Elle ne correspond en rien à notre conception européenne de l'architecture. L'ensemble est formé de treize édifices. Le kiosque de forme octogonale que l'on aperçoit tout d'abord dans la cour est destiné pendant l'été, à recevoir les amis et les visiteurs du couple princier. Haut de 7 mètres, il est recouvert de tuiles émaillées en bleu. Son toit est chargé de fleurs, de dragons, de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

phénix aux couleurs claires. Il est dans le goût chinois comme la plupart des motifs qui ornent le toit des palais dans la cité impériale. La charpente est complètement laquée rouge et or. A l'intérieur, des pièces de bois sont gravées de caractères ou bien représentent des paysages classiques.

Par deux galeries couvertes, de 15 mètres de long environ, le kiosque d'été est relié au bâtiment principal et le long des deux corridors sont disposés des vases de fleurs. L'appartement du milieu, aux dalles de marbre et au plafond vermillonné, est presque vide. C'est une sorte de salon d'attente qui communique, sur la droite et sur la gauche, avec des pièces où, au contraire, ont été accumulés les objets précieux et les souvenirs. Le mobilier est à moitié annamite et à moitié occidental. Le lit de camp richement sculpté et incrusté voisine avec des fauteuils français. Les portières de soie, les panneaux offerts par l'Empereur, les urnes de cuivre, les satins brodés à la chinoise se reflètent dans des glaces importées de chez nous. Des vieux « bleus », des vases antiques, des coupes rares contenant des arbustes dont les fleurs sont en or et les feuilles en jade, des porcelaines magnifiques, des consoles et des buffets, remplis de vaisselles et de cristaux, sont éclairés par la lumière électrique. L'une des salles de ce logis central, qui est divisé au total en cinq compartiments, est réservée à la princesse. On y admire un lit de camp en bois de teck minutieuse-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment ouvragé et égayé de nacre, dont les angles sont garnis de sculptures représentant les quatre animaux sacrés, des sièges aux pieds d'ivoire, des vitrines chargées de mille riens artistiques, deux malles en bois laqué noir dont les charnières, les garnitures, les cadenas sont en argent. Comment dresser l'inventaire de tous les bijoux et de toutes les pierres précieuses de la princesse exposés dans ce musée intime? Comment décrire aussi le bureau du prince rempli de bibelots inestimables et que protège un paravent monté en argent?

A côté de ces appartements personnels qui font partie du bâtiment dénommé « Trung-Thiem », voici un autre bâtiment dit « Nhâ-Khach », maison de réception de style annamite où se trouvent des chambres à coucher pour les étrangers et deux salles à manger — le tout meublé à la française. C'est là qu'ont lieu ces festins splendides où le talent des cuisiniers indigènes s'exerce dans toute sa virtuosité. Les innombrables pâtés de porc et les multiples préparations de poissons défilent sur la table. La peau de rhinocéros à la cantonaise et la salade de crabes, les pattes d'ours à la tonkinoise, les nageoires de poissons et les nids d'hirondelles, les canards au bain-marie et le veau à la saumure, les épinards aux écrevisses et les viandes à l'ananas, les salades et les condiments font les délices des gourmets. Quant aux desserts, il n'y a aussi que l'embarras du choix ! Gâteaux aux graines de lotus, à la poudre de riz,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à la pousse de bambou, au coco, à la cannelle, à la banane... les menus comportent tous ces gâteaux à la fois dans les grandes occasions et toujours au moins une bonne part d'entre eux.

Dans la demeure du prince Nguyen-Kê on ne se livre pas qu'aux joies de l'estomac. Une construction spéciale est destinée au théâtre. Elle a 20 mètres de hauteur sur 16 de large et 22 de profondeur. Des représentations fréquentes y ont lieu. Les pièces qu'on joue devant le prince et ses invités appartiennent au répertoire classique et ne diffèrent en rien de celles qui sont données dans les autres théâtres de la capitale. Cependant, la troupe se recrute uniquement parmi les membres de la famille, frères, sœurs, fils, filles et ex-concubines de Thanh-Thaï.

La princesse Mâu-Lam adore les chansons et elle ne peut se passer de musique. Ses goûts vestimentaires ne sont pas moins raffinés. En cela aussi, elle reste fidèle à la mode annamite. A la maison, elle porte des soutanelles de différentes couleurs toujours vives, aux boutons de jade. Quand elle se rend aux grandes cérémonies, elle revêt alors la tenue de satin brodé de sept phénix, or, argent, et couleurs. Elle se coiffe d'un bonnet où reparaissent des phénix et des fleurs avec des franges de perles et de diamants derrière la nuque. Un ceinturon en or garni de diamants enserre sa taille, et ses pieds sont chaussés de sandales brodées de phénix en argent.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Beaucoup de gens sont forcément attachés au service de la princesse et du prince. Ils logent dans les dépendances en arrière du théâtre où sont aussi installées les cuisines, les salles de bain, les remises pour autos, voitures et pousse-pousse. Ne parlons pas des demoiselles de compagnie chargées de distraire la princesse. Elles sont d'un rang plus élevé. On compte surtout nombre de cochers et palefreniers, de tireurs de pousse, de garçons de pipe et d'éventail, de domestiques, cuisiniers et gardes « linh ». Sauf les « linh » veillant à la sûreté du prince et qui reçoivent lner solde du gouvernement annamite, tous les autres vivent aux frais de leur noble patron.

Ils habitent avec leur famille dans les murs de la demeure seigneuriale. Ils font partie de la « maison ». Ils prennent à l'égard des domestiques de moins bonne qualité des attitudes insolentes. Dans l'art de la flatterie à l'égard de leur maître ils ne craignent personne. Il leur arrive souvent au dehors de se croire tout permis, de chercher noise aux gens, de penser qu'ils sont au-dessus des règles ordinaires.

Une domesticité, comme celle qui gravite autour du prince Nguyen-Nê, en notre siècle, ressemble fort à celle d'un grand seigneur à l'époque de Louis XIV. Que la peau des gens soit blanche ou jaune, les mêmes causes produisent les mêmes effets sociaux.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XV

Haiphong et la baie d'Along.

On ne pourra pas dire qu'Haïphong — si ce port réalise pleinement son ambition — se sera développé sans une lutte constante soit avec la nature, soit avec les hommes. Haïphong a vu son existence plusieurs fois compromise, et les critiques qui s'opposent à ses progrès sont loin d'avoir désarmé. Il en est qui préconisent Port Courbet comme tête de ligne du Tonkin. D'autres préfèrent la rade de Van Chau. Certaines compagnies de navigation, considérant qu'Haïphong offre de trop grandes difficultés d'accès et qu'elles perdent trop de temps pour l'atteindre, se refusent à y envoyer leurs bateaux.

Pourtant, Haïphong n'est pas inférieur à Tien-Tsin et à Shanghaï, par exemple, et si l'on consentait aux efforts nécessaires, pourquoi n'arriverait-on pas à augmenter les facilités de mouillage, à draguer les chenaux, à permettre l'évolution plus rapide des grands courriers? A Tien-Tsin, les vapeurs de 1 500 tonnes seulement sont en mesure

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'aborder. Très au large de Takou, on doit alléger les navires de tonnage supérieur. Le Peiho offre des obstacles sérieux à la navigation. Et, néanmoins, Tien-Tsin ne cesse de prendre de l'importance. Le Wampoo, pendant longtemps, ne fut pas mieux aménagé non plus que le bras du Fleuve Rouge qui dessert Haïphong. Les gros bateaux étaient obligés de s'arrêter à Oussong au confluent du Wampoo et du Yang-Tsé. Est-ce que cela a empêché Shanghaï de prospérer et d'être constamment considéré comme un centre maritime de premier ordre?

Quand les Haïphonnais mettent en avant ces arguments-là ils n'ont pas tort. Ils ajoutent que les conditions géographiques et économiques sont en faveur de leur ville. La voie la plus courte, qui relie à la mer tout un arrière-pays où vivent plus de cent millions d'habitants, passe par Haïphong. Une seule province de cet arrière-pays est plus peuplée que l'Allemagne. Par conséquent, les Haïphonnais ne doutent pas de l'avenir de leur port qui finira par s'imposer en dépit de tout.

Qu'était Haïphong en 1875? Un misérable village de pêcheurs. A la place des marais infects et des terrains vagues se dresse aujourd'hui une cité moderne. Grâce aux travaux exécutés par M. Raoul Bonnal — l'administrateur qui fit surgir Haïphong de cette désolation — on a vu peu à peu le port devenir une puissante réalité dans l'économie tonkinoise. Le canal de ceinture a été

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

creusé, les marais ont été comblés, le pays assaini. Une ville neuve, avec de solides maisons, des monuments publics imposants, des firmes nombreuses, des banques, a affirmé sa vitalité. Bien qu'à 20 milles de la mer, Haïphong s'est constitué en entrepôt commercial de toute l'Indochine du nord.

Tout près de la ville française où s'allongent de spacieux boulevards, se presse la ville annamite et chinoise fourmillant d'indigènes ; tandis qu'à 20 kilomètres de là, l'élégante plage de Do-Son sert de station balnéaire et de lieu de récréation aux Tonkinois. Partout l'eau potable, l'électricité, des hôtels confortables. Haïphong n'est pas si mal partagé que d'aucuns le voudraient faire croire. Desservie par la grande ligne du Yunnan, elle est en communication rapide avec les contrées qui s'étagent jusqu'à Laokay et la Chine. Son champ d'action reste donc immense (1).

Haïphong ne compte pas moins de vingt-cinq usines. La plus importante est l'usine pour la fabrication du ciment et de la chaux hydraulique, fondée en décembre 1899. Sa production est passée en dix ans de 30 000 à 150 000 tonnes. Après avoir alimenté le marché intérieur, elle exporte environ 75 000 tonnes. A proximité de la ville, elle

(1) D'après le dernier recensement, la population d'Haïphong se décompose de la manière suivante : Français : 1 760 ; Étrangers : 59 ; Annamites : 60 015 ; Hindous sujets français : 78 ; Japonais : 60 ; Chinois : 12 858 ; Hindous : 34 ; Métis : 30. Total *74 917 âmes*. On peut ajouter à ces chiffres, 277 militaires européens et 510 militaires indigènes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dispose de plusieurs concessions de bancs calcaires d'une remarquable pureté et elle augmente sans cesse sa production. Avec ses installations très modernes, ses fours perfectionnés, un personnel bien entraîné de 4 000 ouvriers, elle a pris en Extrême-Orient une place prépondérante.

A l'est de la ville, près de l'ancien fort annamite, s'est installée, en cette même année 1899, la filature de coton qui débuta alors avec quelques milliers de broches. On en compte 30 000 à l'heure actuelle et le nombre des ouvriers dont le premier noyau était de 200 à 300, atteint 1 000 individus. On trouve encore à Haïphong six rizeries d'une capacité variant de 40 à 400 tonnes par jour, six ateliers de constructions mécaniques (dont l'un construit des navires en bois de 1 000 tonnes et des machines à vapeur), une verrerie d'où il sort quotidiennement 10 000 bouteilles, une fabrique de parfums, une fabrique de glaces, un haut fourneau, etc. La Société industrielle de chimie d'Extrême-Orient vient, d'autre part, de fonder un nouvel établissement.

L'électricité travaille sans repos à décomposer la saumure en soude, chlore et hydrogène. La production de la soude, avec la moitié seulement des appareils en marche, est de 3 tonnes et demie par jour. Bientôt elle s'élèvera à 7 tonnes et plus. La fabrication des produits chimiques s'étendra progressivement et rares seront ceux que les indus-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Centre de Documentation
Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
E.F.E.O. Section

tries du Tonkin ne trouveront pas à Haïphong dans un bref délai.

J'ai aussi visité une école technique où l'on forme des dessinateurs industriels, des mécaniciens, de futurs contremaîtres indigènes. C'est une réplique de l'école professionnelle de Saïgon, réplique excellente et dont le but correspond aux besoins du Tonkin en ouvriers experts qui sont ensuite des leaders pour les travailleurs des usines.

Il est aussi question d'instituer à Haïphong une école de pêche, et cette initiative donnera certainement les résultats attendus. A Tokio, il en existe une sur les bords de la Sumida, qui comprend une section de pêche proprement dite, une section des industries maritimes et une troisième de pisciculture. Elle possède un laboratoire industriel, un laboratoire de pisciculture et un shooner de 400 tonnes de déplacement pour l'instruction pratique des 195 étudiants qu'elle peut recevoir. L'exemple est à suivre en l'adaptant aux nécessités de l'Indochine. La pêche, comme la navigation indigène, suivent de vieilles traditions désuètes qu'il convient de moderniser et de rendre encore plus fructueuses. Le golfe du Tonkin et la baie d'Along sont une des régions les plus poissonneuses du monde. Les barques annamites et les nombreuses jonques chinoises venues de Pakhoi ou de Hoi-Hao avec un matériel de pêche très rudimentaire capturent le poisson en grandes quanti-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tés. Que n'arriverait-on pas à tirer de ces mers asiatiques si l'on était mieux outillé !

Dans l'état actuel des choses, l'exportation des poissons secs, salés, fumés, des crevettes sèches, des saumures représente de 250 à 300 000 quintaux par an, soit une valeur de 22 à 25 millions ! Hong-Kong en achète à l'Indochine pour plus de 9 millions et Singapour près de 15 millions. Quant au marché intérieur, il est insatiable. Le poisson est pour les Annamites de même que pour les Japonais la nourriture principale après le riz. M. Maurice Long, désireux d'exploiter à fond les ressources de la mer, prescrivit une enquête scientifique à cette fin. On a déterminé les endroits les plus favorables à la pêche le long des 1 100 kilomètres de côtes de l'Indochine. De mai à octobre, la mousson du suroît remonte le long des côtes et, sans issue dans le golfe de Siam, elle y provoque de violentes houles qui s'opposent à la pêche. Sur le rivage d'Annam, au contraire, la mer est belle à cette époque-là — sauf cyclones — et propice à la pêche. Entre novembre et mai, la mousson du noroit grossit la mer de Chine, le vent froid chasse le poisson vers le sud ; le golfe de Siam, abrité contre les vents du nord, devient à son tour pour les pêcheurs un refuge paisible. D'un bout de l'année à l'autre, des entreprises de chalutage pourraient donc fonctionner régulièrement.

Mais il faut réaliser d'autres conditions dont se préoccupe le gouvernement général de l'Indochine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Si l'on ne reconnaît pas les fonds dans les parages où s'aventureront les pêcheurs, on risque le récif sur lequel échouera le chalutier. C'est une carte sous-marine bien établie des superficies de pêche les plus prometteuses qu'il convient de tracer. Enfin, les pêcheurs devront être éduqués à conserver et à préparer le poisson pour que, durant le transport, il ne s'avarie pas. C'est là l'opération la plus délicate peut-être en raison des effets putréfactifs si rapides du climat.

Dans le golfe du Tonkin vivent des espèces infiniment diverses : le maquereau, le thon, la sardine, le rouget, la raie, la sole, le gros hareng, le mulet, la dorade, la langouste, la grosse crevette, le turbot, le grondin, ainsi que certains poissons particuliers aux mers de Chine. Mais il y a toujours d'énormes déchets dans la pêche en raison précisément du manque de précautions des indigènes pour le poisson capturé. L'école de pêche d'Haïphong apprendra aux plus doués d'entre eux, non seulement à mieux préserver les richesses ichtyologiques, mais encore à traiter les déchets de poisson pour en obtenir l'huile et l'engrais et en retirer tous les bénéfices possibles. Si les pêcheries se développent comme on est en droit de l'espérer, d'autres industries locales seront naturellement favorisées comme celle de la construction des bateaux de 150 à 200 tonneaux et celle de la fabrication des filets, la haute région tonkinoise fournissant toute la « ramie » nécessaire à leur confection.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'organisation de la pêche maritime provoquera ainsi un nouvel essor d'Haïphong dont on ne saurait encore passer sous silence l'intérêt du point de vue touristique. C'est d'Haïphong que l'on rayonne vers la baie d'Along, l'une des merveilles du monde. C'est là que s'organisent les excursions dans une région où l'on va d'émerveillements en émerveillements. Les plus sceptiques sont vite conquis. Mais pour décrire ces sites d'une beauté unique, la plume d'un Châteaubriand serait à peine suffisante. A bord du *Querné* j'ai parcouru cette baie aux décors multiples et changeants selon la lumière qui les baigne. On se croirait en voyage dans une autre planète surtout par les ciels lunaires où toutes les formes paraissent plus fantastiques. Ceux qui ont vu les menhirs de Bretagne peuvent se faire une idée de ces rochers surgis des eaux calmes et profondes qui essaiment la baie d'Along et qui parfois affectent des attitudes surprenantes. C'est une sorte de musée de tous les monstres de la création. Il semble que soient figés dans la pierre les animaux préhistoriques que nous enseignaient naguère nos manuels de paléontologie. Il y a là, se mirant dans la moire des eaux, des têtes volumineuses de chiens ou de lions, des dos d'ânes, des croupes d'éléphants, de tortueux dragons, des singes géants accroupis. D'autres fois ce sont des monuments comme de vieux burgs en ruines, des tours massives, des pierres colossales en forme de mitres, des cathédrales écroulées que représentent les îlots de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cette contrée singulière. On passe le long de montagnes calcaires aux flancs abrupts dans lesquelles se sont creusées des grottes énormes qui furent jadis le refuge des pirates maîtres de ces lieux. La baie d'Along est peuplée de souvenirs terribles. Il est impossible d'ailleurs que l'imagination ne s'y exalte pas et que l'émotion ne se glisse pas dans les cœurs, quand on pénètre dans les cirques mystérieux où nous mènent des tunnels tout d'abord insoupçonnés. Le lent travail de la nature a préparé des labyrinthes plus compliqués que celui où se perdit Thésée. D'autres fois après qu'on a franchi une passe étroite, un lac immobile et rêveur s'étend devant vous dans l'encadrement magnifique des montagnes. Puis, c'est une série de nouveaux couloirs dominés par des sommets mouvementés et le spectacle se renouvelle sans se répéter avec des traits apocalyptiques ou des images symboliques. Des sites célèbres défilent sous nos yeux. Port Bayard, la baie de Parceval, l'île de la Surprise avec ses trois cirques, le mélancolique cimetière où reposent les marins de Courbet, avec sa petite plage de sable et ses croix blanches, la grotte des Merveilles, le tunnel de la Douane, la baie de Fai-Tsi-Loung... Impossible de se lasser de ces vues qui vous portent dans l'irréel, tant est puissante, à certaines heures, surtout dans le jeu des lumières extrême-orientales, leur majesté.

Pendant plusieurs journées à bord du *Querné*, j'ai erré ainsi à l'aventure dans la baie d'Along, sans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

un instant de fatigue, admirant l'infinie variété de la mer, des rochers et des eaux. Je ne crois pas qu'il y ait, en d'autres points du globe, des combinaisons de couleurs plus audacieuses et des richesses de formes plus émouvantes. Au cours de mes randonnées, je n'ai rien aperçu qui me suggérât pareillement l'idée du grandiose.

Je suis revenu à la réalité et j'ai repris contact avec la vie active dans cette même baie d'Along en accostant au domaine de la Société française des charbonnages à Hongay. Dès 1865, les Chinois avaient exploité sans méthode, d'ailleurs, les gîtes de charbons qui sont situés en bordure immédiate de la mer. Mais c'est en 1890 qu'après des péripéties qu'il serait trop long de conter, les ingénieurs français purent se mettre au travail. Hongay, qui se trouve à 33 milles à l'est d'Haïphong, n'était à l'origine fréquenté que par quelques barques de pêcheurs indigènes. De nos jours, c'est une véritable cité pourvue de l'éclairage électrique, d'une glacière, d'un marché abondamment approvisionné avec un port aisément accessible qui a remplacé les cabanes primitives.

La Société française des charbonnages du Tonkin possède un territoire de près de 22 000 hectares entre la rivière de Campha, à l'est, et la passe du Cua-Luc, à l'ouest. C'est à Hongay qu'ont été réunies toutes les installations mécaniques pour la concentration et l'expédition des charbons, les ateliers de criblage, les forges, les fours à coke,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les chantiers de réparations. La ville industrielle s'est groupée autour des bureaux directoriaux et des institutions (école, ambulance, pavillons pour les Européens) qui s'agrandissent incessamment.

La curiosité du touriste est éveillée avant tout par l'aspect général de la mine qui est à ciel découvert. C'est une colline de charbon que l'on découpe par tranches symétriques. Dans tous ces « découverts » les chantiers sont disposés en gradins droits de 5 à 6 mètres de hauteur, formant un talus en escaliers, dont la pente doit être constamment maintenue à 45 degrés pour prévenir les éboulements. On a, de la sorte, une série de vastes degrés allant jusqu'au sommet de la colline. Des voies de roulage Decauville, établies sur chacun des degrés, permettent d'évacuer le charbon jusqu'à l'endroit où il est pris sur des plans inclinés auto-moteurs. Puis, le combustible est dirigé sur une voie d'évacuation, arrive à des trémies. Celles-ci le déversent dans des wagons qui sont enfin, expédiés sur Hongay. Quand la mine est en pleine activité, c'est un va-et-vient constant de wagonnets sur les flancs de la colline, d'ascensions et de descentes des wagons qui récoltent ce qui a été extrait à chaque étage. Les mouvements s'opèrent horizontalement et verticalement et se complètent avec une exacte discipline. A leur arrivée à Hongay, les charbons des différents chantiers sont déversés dans des trémies métalliques d'où ils tombent sur des cribles à secousses qui, automatiquement, les divisent en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plusieurs catégories. Les charbons ainsi différenciés sont amenés par trains spéciaux à leurs stocks respectifs.

Mon intention n'est pas de vous entraîner dans le détail technique de la fabrication du coke, des briquettes, des agglomérés et de vous décrire en grand la manière dont fonctionnent une grande mine et les industries auxiliaires. Je tiens simplement à noter que la Société française des charbonnages de Hongay dispose de presses lui permettant de fabriquer annuellement de 160 à 180 000 tonnes de briquettes dites « de Hongay » qui, dans tout l'Extrême-Orient, sont réputées pour leur pouvoir calorique élevé et leur faible teneur en cendres. Les neufs fours Coppet donnent aisément par jour 25 à 30 tonnes de coke. Les ateliers non seulement assurent l'entretien du matériel, mais encore en fabriquent une grande part, notamment les chaudières à vapeur. Deux cent cinquante ouvriers spécialisés, tant Annamites que Chinois, sont répartis dans les ateliers de forge, d'ajustage, de fonderies de bronze et de fer. Les administrateurs de Hongay ont, du reste, ouvert une école d'apprentissage pour dresser des contremaîtres, et aussi une école de chauffeurs où les indigènes reçoivent une éducation professionnelle adéquate.

Une soixantaine d'Européens assurent la direction et la marche des services (ingénieurs, maîtres mineurs, contremaîtres, surveillants, employés, etc).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quant au personnel jaune, il comprend 10 000 hommes (dans la proportion de 1 Chinois pour 6 Annamites). En totalisant les indigènes résidant à Hongay, les commerçants de la ville, les sampaniers du port, les maraîchers cultivant la banlieue, on arrive à un ensemble de près de 40 000 âmes.

Pour la circulation des ouvriers et du combustible, la société dispose de 7 locomotives, 270 wagons à charbon, 3 wagons de voyageurs, trois wagons-citernes. En outre, elle possède 10 chaloupes à vapeur et 40 jonques ou chalands, chacun d'une contenance moyenne de 100 tonnes servant au transport du charbon, soit à Haïphong, soit à bord des navires mouillés en rade de Hongay ou en baie d'Along.

On aura une idée des progrès réalisés par les charbonnages du Tonkin en rappelant que la production fut en 1890 de 2 122 tonnes. En 1900, elle atteignait 194 441 tonnes ; en 1910, les chiffres montaient à 347 747 tonnes et l'année 1920 a battu les records avec 700 000 tonnes. La progression s'accentue toujours et il n'est pas douteux que de prochains bilans nous annonceront le million de tonnes.

Tout cela est admirable, dira-t-on, et, certes, il serait injuste de ne pas rendre hommage aux promoteurs de Hongay, aux premiers pionniers de la mine, à tous ceux qui ont donné la vie à cette contrée charbonnière. Nous avons enregistré les chiffres officiels fournis par la société. Mais ils

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pourraient être infiniment supérieurs et le groupe de Hongay, à l'heure actuelle avec les bénéfices qu'il a réalisés et les moyens dont il dispose pourrait aisément sortir non pas un million mais plusieurs millions de tonnes. Pour cela, il serait indispensable de doter les mines d'un matériel plus moderne et plus puissant, ainsi que de multiplier les opérations mécaniques. Surtout, il serait bon de ménager la main-d'œuvre pour que son recrutement ne baisse pas et pour qu'au contraire il soit accentué. Or, les coolies employés à Hongay sont pauvrement payés, les quartiers où ils vivent sont bien misérables. C'est ce qui a gâté pour mes compagnons et pour moi le plaisir de cette visite. La Société s'est fort peu préoccupée du confort et de l'hygiène des serviteurs jaunes qu'elle emploie. Leurs cases sont même sordides et malsaines. Pas un bout de terrain aux alentours pour y faire pousser quelques légumes. Pour attirer le coolie, la bonne méthode serait de lui offrir un gain supérieur et des conditions de vie meilleures que celles de son village près de la rizière. Il n'en est rien et beaucoup de coolies, une fois arrivés à Hongay, regrettent la besogne qui consistait à labourer et à repiquer les plants de paddy. La Société de Hongay se doit de réformer cela et de relever les salaires des travailleurs qui méritent plus de sollicitude qu'on ne leur en a témoignée jusqu'ici.

Ce sont les Chinois et les Japonais qui composent la clientèle presque exclusive des mines de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Hongay. Pas une tonne de ce charbon ne va vers la France: Il est cependant possible de l'utiliser pour nos paquebots. Sans doute, ce charbon est anthraciteux et ne saurait être employé tel quel, mais mélangé à du charbon gras, japonais ou tonkinois, il est excellent. Le *Paul Lecat* en a fait l'expérience voici un an. Un mélange de 800 tonnes d'anthracite Hongay et de houille grasse Phan-Mê (Tonkin) a donné les résultats les plus satisfaisants. On a constaté que la pression du navire se maintenait bien et que la consommation était inférieure à celle du charbon japonais, indien ou sud-africain.

Il est à peine utile d'insister sur les perspectives qu'ouvre pour notre marine une telle constatation. Quand la flotte indochinoise sera constituée, Hongay et les autres charbonnages du Tonkin seront là pour fournir tout le combustible nécessaire. Peut-être même qu'un jour viendra où les changes s'étant améliorés et le fret étant plus abondant, c'est en Europe même que nous consommerons le charbon tonkinois !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XVI

Hanoi.

Il y eut naguère chez les Saïgonnais une certaine déception de ne pas voir leur ville rester le siège du gouvernement général de l'Indochine. Ils s'en sont consolés et si — de temps à autre — une polémique se réveille entre les journalistes de la Cochinchine et ceux du Tonkin, les arguments échangés ne sont plus aussi acérés. Saïgon a eu tant d'autres satisfactions qu'elle oublie cette blessure d'amour-propre. D'ailleurs, si les grands services administratifs sont fixés à Hanoï, le gouvernement général revient chaque année s'installer pendant plusieurs mois à Saïgon dans le palais qu'illustrèrent les amiraux.

Hanoï ne ressemble pas plus à la capitale cochinchinoise qu'à la capitale impériale. Elle a son cachet original. Elle est bien « capitale » aussi. N'est-ce point la ville que les rois nationaux placèrent, voici huit cents ans, sous la protection du génie Trân-Vu? Peut-être avec tous les remaniements modernes a-t-elle aujourd'hui l'air d'une grande

Université Côte d'Azur - Bibliothèques

dame qui porte des habits trop larges. Elle s'étend sur près de 1 000 hectares, ayant englobé dans sa réorganisation cent-six hameaux indigènes. Hanoï est la ville qui paraît la plus neuve et la plus européanisée de l'Indochine. Dans les nouveaux quartiers on se croirait presque transporté en Occident. Son université, son théâtre, son lycée, sa résidence-mairie, son hôtel des postes et télégraphes, ses casernes, tous les édifices officiels — et le plus imposant de tous, le palais du gouvernement — lui donnent l'allure d'une très importante ville provinciale, un peu endormie, où les maisons sont parfois trop espacées, les avenues trop vastes pour les passants clairsemés, où il y a des vides qui baîllent d'ennui. En vérité, Hanoï est une ville assez cérémonieuse, une ville de hauts fonctionnaires, une ville qui n'oublie jamais qu'elle est le centre du gouvernement.

Mais il y a des choses charmantes dans cette cité habitée par tant d'éminents personnages, civils et militaires. Ne viendrait-on là que pour se reposer au bord du Petit Lac, que le voyage par terre ou par mer de Saïgon au Tonkin en vaudrait la peine ! Ce Petit Lac d'un ovale presque régulier, avec sa bordure de feuillages et de fleurs, n'a guère que 500 mètres de long et 300 mètres de large. Quelle placidité et quelle poésie dans ces eaux d'où semblent émerger deux pagodes, l'une toute menue, délicate et rose, et l'autre ceinturée de bambous, plus importante avec ses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

toîts ornés de chimères et sa passerelle aux tons si tendres également ! C'est dans ce Lac, prétend la légende tonkinoise, que Lê Loi, le fondateur de la dynastie des Lê, découvrit un jour, en pêchant, l'épée avec laquelle il devait, pendant dix ans, batailler avec les Chinois (de 1418 à 1428). Le vainqueur ayant voulu, par la suite, remercier le génie du Lac, s'y rendit en pèlerinage. Alors, un coup de tonnerre éclata. L'épée qu'il avait au côté sortit seule du fourreau et se métamorphosa en dragon couleur de jade qui plongea dans les eaux du Lac et disparut. Il parut donc évident à tous que Lê Loi avait naguère été armé contre les Chinois par la volonté céleste...

Tout à côté de ce Petit Lac, s'allonge la rue Paul-Bert, principale artère du commerce occidental et boulevard de l'élégance européenne, avec ses grands cafés, ses magasins de nouveautés et de modes, ses hôtels, ses librairies. Ce n'est pas seulement cette rue, c'est tout le quartier français qui s'embellit et s'accroît de jour en jour. La partie de Hanoï que l'on appelle la « Concession » — attribuée à la France par la Convention de 1874 — longe la rive gauche du Fleuve Rouge à la hauteur de l'ancien Camp des Lettrés. Elle fut entourée de murs crénelés, à l'époque héroïque, afin d'être défendue contre les attaques des Pavillons Noirs. Mais, en 1886, Paul Bert jugea que ces précautions étaient désormais insuffisantes et inutiles. Les défenses furent rasées. Maintenant,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la « Concession » est coupée en deux par un magnifique boulevard qui aboutit à l'hôpital Lanessan. De même, l'ancienne citadelle, dont la superficie était de 6 kilomètres, a été démolie et remplacée par des casernements ou des logements d'officiers. Il ne reste plus que le mirador et quelques pans de murailles.

Mais il faut toujours lutter contre les crues du fleuve. Aussi a-t-on dressé une digue formidable que l'on a progressivement transformée en quai. Hanoï affecte la forme d'un vaste triangle dont la base principale est la ligne même du majestueux cours d'eau. Elle renferme dans ses limites plus de 150 000 habitants.

La coquetterie de la capitale c'est, plus encore que le Petit Lac, son jardin zoologique dessiné avec beaucoup de goût. Il constitue un modèle de grâce française s'alliant à la fougue exotique de la flore tonkinoise. Ce bois de Boulogne hanoïen est, à certains jours, un très fashionable rendez-vous. Quel attrait aussi a cette promenade du Grand Lac que, le soir, en quête de fraîcheur l'on parcourt en automobile ! Que de temples à visiter dans les environs d'Hanoï — à commencer par ce temple du Grand Bouddha — qui est en réalité dédié à Tran-Vu, Dieu chargé de garder la partie septentrionale du Ciel ! Impossible en l'espace d'un récit de vous mener à chacune des pagodes ; — Pagode des Corbeaux, Pagode de Quan-Su, Pagode de Chien-thuyen et tant d'autres — ayant

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une originalité propre et une signification particulière. Que dire encore de ces gracieux villages des environs de la capitale, tel ce village du Papier qu'ombragent des flamboyants, somptueux bouquets géants auxquels le printemps attache d'énormes fleurs rouges comme des œillets? Et comment, enfin, consacrer le temps nécessaire à chacun des souvenirs historiques qui ont marqué la conquête du Tonkin?

Sur le chemin de Hadong, on rencontre, à Nam-Dông, un monticule dit « Colline des Chinois », où a été construit le temple de Ceux-qui-ont-brûlé-de-Fidélité. Il s'agit là de quatre mandarins qui se donnèrent volontairement la mort pour n'avoir pas su résister, les uns aux attaques des Chinois, les autres aux opérations militaires menées par les Français. Les temps sont bien changés ! Les grands mandarins du Tonkin sont devenus des collaborateurs loyaux, qui ne songent nullement au suicide, parce que nous sommes là. Ils recherchent, au contraire, notre protection et réclament notre amicale intervention quand pour eux se pose un problème difficile. Et celui qui donne l'exemple est précisément le Tong Doc de Hadong, dont la villa est toute proche... Le temple de Ceux-qui-ont-brûlé-de-Fidélité ne date pourtant que de 1890 !

Ce qui fait d'Hanoï la cité première de l'Indochine, c'est dominant toutes ces beautés naturelles, ces temples, ces parures de toutes sortes,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

son rôle intellectuel. Capitale de l'esprit, Hanoï réunit les éducateurs politiques, les hommes de sciences, les professeurs, les publicistes (1) qui forment la jeunesse annamite. Hanoï est peut-être plus fière de ses facultés et de ses laboratoires que des sites qu'arrose le Fleuve Rouge ou que de tel vestige légendaire. Sa bibliothèque et ses archives entièrement réorganisées par un chartiste de grand mérite, M. Boudet, ses musées, ses collections, ajoutent à son intérêt pour tous ceux qui éprouvent le besoin de s'instruire. De son côté, toute une équipe de savants groupés à l'École Française d'Extrême-Orient, se livre à des recherches sur la vie des peuples anciens et dresse le catalogue des monuments qu'ils nous ont laissés. Sous la direction de M. Louis Finot, ces hommes patients s'acharnent aux découvertes archéologiques depuis la Chine jusqu'au Siam, réunissant une documentation qui fait honneur à l'érudition française.

Les quartiers indigènes de la capitale tonkinoise ont conservé toute leur couleur, comme ces histoires merveilleuses qui continuent à courir chez le bon peuple annamite. Par rues sont installés les artisans d'une même corporation. L'on flâne ainsi par la rue des Cuivres, où les boutiques sont chargées de brûle-parfums, de chandeliers,

(1) Parmi les principaux journaux publiés à Hanoï citons l'*Avenir du Tonkin*, *France-Indochine*, l'*Indépendance Tonkinoise*, et une revue hebdomadaire l'*Eveil Economique*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'animaux sacrés, de plateaux ; par la rue des Voiles, où les patrons des jonques et des sampans, s'approvisionnent de tout ce qui est utile à la navigation fluviale ; par la rue de la Saumure, où l'on vend du poisson et des sauces odorantes. Dans la rue de la Soie on se procure les étoffes nécessaires à la confection des jolis *kê-haos* et des *kê-quans*. Il y a la rue des Brodeurs, qui composent des vœux de bonheur et des inscriptions flatteuses pour les clients. Et l'on trouve aussi les rues du Riz et du Chanvre, du Sucre, du Papier, des Cuirs, des Pipes, de la Poterie, des Stores, des Peignes, des Balances, des Nattes, de la Chaux. Les travailleurs du bronze et du bois, les laqueurs, les fabricants de vermicelles, les ajusteurs de bambous sont pareillement assemblés.

L'une des plus pittoresques industries — celle des objets votifs en papier — occupe un vieux quartier de la cité indigène. Elle est exercée par une corporation de petits artisans originaires des provinces avoisinantes et qui sont venus, il y a longtemps de cela, s'établir dans cette partie de la ville proche de l'ancienne rivière de Tô-lich (aujourd'hui comblée).

Cette industrie, fort prospère, voici une dizaine d'années, a beaucoup perdu de son importance. Elle reste néanmoins assez lucrative, les Annamites continuant encore à faire grand usage des objets votifs dans les multiples cérémonies qu'exigent les différentes pratiques religieuses du pays.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Trois sortes de cultes sont, comme on sait, en honneur dans le pays d'Annam : le culte confucianiste, le culte bouddhiste et les cultes taoïstes. Le culte confucianiste ou le culte des ancêtres qui était naguère, en quelque sorte, la religion officielle de l'Annam et qui reste la religion de l'élite, fait moins usage d'objets votifs que les autres. Généralement, en effet, dans les cérémonies confucianistes on ne brûle que des barres d'or et d'argent — et cela encore n'a lieu que dans les familles peu lettrées! En revanche, les autres cultes consomment chaque année une quantité considérable de ces objets en papier qui dénotent parfois un art ingénieux.

Ce sont, en général, des imitations d'objets familiers, chapeaux, savates, coffrets renfermant des pièces d'or et d'argent, ustensiles de ménage, etc., soit des représentations d'animaux réels ou symboliques, chevaux, éléphants, licornes, etc., soit des objets particuliers au culte, bonnets de génies, vases de fleurs et fleurs plus ou moins stylisées, encensoirs, etc...

Les objets d'usage le plus courant sont les barres d'or et d'argent qui constituent la monnaie adoptée dans le royaume des morts. D'après les croyances religieuses des Annamites, les morts ont besoin d'argent autant que les vivants. Aussi les familles, pour l'anniversaire de leurs morts, ont-elles coutume d'offrir à leurs mânes des piles de ces barres d'or et d'argent en papier qui sont brûlées après la céré-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

monie et sont censées ainsi passer dans l'autre monde, transformées en lingots véritables. Les morts n'ont pas besoin seulement d'argent, mais aussi de tout ce qui est utile dans la vie.

Et d'abord, ils doivent avoir une maison pour se loger dans l'Au-Delà. Cette maison, de dimensions importantes, est construite en papier multicolore et en bambou. Elle sert à recouvrir le cercueil au moment des funérailles. On la brûle aussitôt après l'enterrement et, autant que possible, tout près de la tombe. Parfois — surtout dans les familles riches — elle est d'un style somptueux. Elle constitue une véritable œuvre d'art coûtant plusieurs centaines, parfois même un millier de piastres. Elle n'est édifiée qu'une seule fois, au moment des funérailles.

Il n'en va pas de même de certains objets qu'on peut appeler le mobilier funéraire. Celui-ci doit être renouvelé tous les ans, à l'époque de l'anniversaire de la mort ou des grandes cérémonies bouddhiques, surtout le 15 du septième mois (15-20 août), pendant les trois années de deuil. Après cette étape, l'âme de l'ancêtre est supposée monter dans un monde plus éthéré où elle a moins besoin d'objets terrestres. Tout ce matériel pour l'Au-Delà relève du culte bouddhique. C'est surtout au septième mois de l'année annamite que le commerce en est le plus actif. Le travail des artisans devient naturellement plus intense et leur gain plus considérable. Le reste de l'année, ils n'ont

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

guère pour s'occuper que les commandes des maisons funéraires et la vente des menues fournitures, chapeaux, savates pour les génies, et surtout les indispensables barres d'argent et d'or.

Le commerce des objets votifs redevient très prospère pendant les mois les plus torrides de l'été, alors que les épidémies sévissent dans le delta tonkinois et que la sécheresse persistante désole les campagnes. Tous les temples et toutes les pagodes regorgent d'objets votifs en papier que les particuliers, les communes ou les corporations offrent aux génies des épidémies et au génie de la pluie, pour demander à ce dernier de répandre sur les rizières son eau bienfaisante et aux autres, de faire moins de victimes dans les familles. De là l'origine du dicton annamite : « Quand, dans le monde des esprits, on n'est pas content des humains, chacun en souffre, sauf le fabricant d'objets votifs en papier qui s'enrichit et montre une mine heureuse. Honni soit-il! »

D'une manière générale, on peut noter que l'esprit commercial des Tonkinois est plus développé que celui des indigènes de Cochinchine. Tandis que ces derniers ont échoué dans leurs tentatives pour secouer l'emprise des Chinois, les négociants d'Hanoï se sont montrés à la fois moins ambitieux et plus opportunistes. Ils ont organisé une lutte économique lente, mais sûre. En procédant de façon méthodique, ils sont arrivés à des résultats surprenants. Dans le quartier le plus commerçant

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de Hanoï, qui, naguère, donnait l'impression par ses enseignes, d'une ville du Sud de la Chine, il y a aujourd'hui de nombreuses boutiques qu'on croirait tenues par des Européens et qui le sont par des Annamites.

Cependant, il manque encore une vertu aux Annamites : c'est l'esprit de solidarité et d'entente. Pour les mêmes articles, on trouve des prix différents dans les différentes boutiques, ce qui déconcerte quelque peu les acheteurs. Il faudrait qu'il y ait à Hanoï, à côté de la Chambre de Commerce, une Bourse du Commerce réunissant les plus gros commerçants indigènes, de façon qu'ils puissent avoir un programme commun. Ce n'est pas à dire que les Tonkinois soient livrés à eux-mêmes et que la France ne cherche point à les aider. Le développement du travail manuel a été l'objet des soins tout particuliers du Musée Agricole et Commercia d'Hanoï dont je dois indiquer le rôle.

M. Crévost, le directeur de cette institution, a commencé par recueillir les divers produits de la colonie pour les cataloguer. Puis, il s'est demandé comment les diverses matières pouvaient être exploitées par les indigènes. Un double dessein le guidait : assurer un travail remunérateur aux Tonkinois et des éléments d'affaires aux maisons d'exportation. C'est pourquoi le Musée n'est pas qu'un ensemble d'expositions comportant des leçons de choses. On y trouve également des ateliers d'apprentissage de courte durée où de nombreux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

apprentis (hommes, femmes et enfants) sont appelés, tour à tour, pour y recevoir une instruction professionnelle suffisante, afin d'élargir la production aussi promptement que possible. D'autre part, les négociants qui commercent avec l'extérieur trouvent là un précieux organe de liaison.

Ayant demandé à M. Crévost de m'esquisser à grands traits les résultats obtenus par le Musée et les ateliers annexes, il me répondit : « Nous avons favorisé les travaux de la population tonkinoise pour les fabrications suivantes : chapeaux de paille en bambou et en feuilles de palmiers, vanneries de rotins et de bambou, tissages de coton et de soie. Nous avons appris à nos indigènes le dévidage des cocons sur un appareil amélioré, et la filature du kapok des soies de Wrightia et d'Asclopias. Ils ont été encouragés à la fabrication des tapis de cocos, des peignes en corne, des brosses et des balais de voirie, des casques en sola, des cabas de joncs, des nattes et tapis en jonc plats et retors, des carpettes et des chemins de jonc à la Jacquard. On leur a enseigné une meilleure utilisation des écailles. Pendant la guerre ils ont été poussés à fabriquer du manioc à l'aide de la fécule d'arrow root indemne d'acides. L'industrie des objets en carton, des éventails de bambous avec monture en os, de même que la confection des poupées en bois articulées, ont beaucoup progressé.

« Les arts de la dentelle, de la broderie sur linge

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et celui des filets en cheveux occupent une grande partie de l'élément féminin. D'autres besognes délicates telles que la broderie sur satins de couleur et sur tussor, les fonderies de cuivres crus et patinés, les incrustations métalliques sur bois, les sculptures sur bois, la menuiserie de style ont également évolué dans un sens favorable. Nous avons été soutenus dans ces innovations ou ces rénovations par les initiatives du Tong Doc de Hadong, S. E. Hoang Trong Phu, par l'École franco-annamite de Sontay, par la Société artistique franco-annamite qui ne nous ont pas ménagé leur concours.

« Néanmoins, ni la bienveillance des autorités, ni même les subventions officielles, efficaces certes pour provoquer un mouvement nouveau, ne peuvent être décisives si les efforts particuliers des exportateurs ne s'exercent pas en faveur de ces industries.

« Sans leur initiative pour développer la vente des objets tonkinois, nos encouragements resteraient vains. Or, à l'heure actuelle, on peut évaluer ainsi le nombre des travailleurs et des ouvrières avec lesquels nous sommes en rapports.

Dentellières et brodeuses sur linge.....	5 000
Tresseurs de joncs	4 000
Nattiers (nouveaux)	200
Filets de cheveux	1 300
Vanniers.....	600
Fabricants de casques en sola.....	150
Tisseurs (nouveaux).....	140

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Casquiers	180
Chapeliers	60
Autres petites industries diverses	400

« C'est un total plutôt inférieur à la réalité. En le portant entre 13 à 14 000 on serait plus près de la réalité.

« Ces diverses industries verraient vite leur rendement décupler, si les maisons d'exportation mettaient aux mains des indigènes par vente-location, toute une série de petits instruments mécaniques tels que: machines à tricoter, machines à filer, tours à bois, moules pour cartonnages, métier à tisser, scies montées, machines à tresser, etc. Ces instruments soit munis de moteurs, soit mus à la main ou au pied, donneraient avec une économie de temps une puissance de fabrication beaucoup plus intense.

« En somme, dans nos ateliers d'apprentissage, nous avons surtout perfectionné la technique indigène et nous l'avons dirigée vers des besognes spéciales en nous servant du matériel du pays. Qu'on outille les Tonkinois d'une manière moderne et vous verrez à quoi l'on arrivera ! »

L'Avenir du Tonkin s'est livré à une enquête pour savoir si le paupérisme sévissait au Tonkin. Il y a paupérisme lorsqu'il y a insuffisance de salaire, et lorsque la main-d'œuvre se trouve avilie par le trop grand nombre de salariés. Tel n'est pas le cas dans cette contrée où le travail abonde, où les industries se multiplient, où les terres à défricher

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sont encore immenses. Est-ce à dire qu'on ne rencontre pas de pauvres au Tonkin? Si, mais cette pauvreté est moins due à l'injustice sociale qu'à des mœurs qu'il est possible de réformer par l'instruction et l'éducation, Un colon français en a énuméré les causes : « Paresse et imprévoyance natives de l'indigène ; dépenses funéraires exagérées, esprit procédurier volontiers attisé et savamment exploité par la cupidité des notabilités indigènes ; charges communales souvent injustifiées, absence de moralité chez trop de notables, augmentation et répartition souvent arbitraire des impôts par les autorités communales. »

On lutte déjà vigoureusement contre ces vices. En plus des principes de morale politique qu'il faut inculquer au Tonkinois et aux autres Annamites, tout ce qui sera tenté en faveur de l'enseignement professionnel et des industries familiales aidera à résoudre le problème. Ce n'est pas seulement à Hanoï et dans la banlieue, c'est un peu partout qu'il convient de réveiller l'esprit de curiosité des indigènes et d'exercer leur dextérité. Il n'y a pas de province qui n'ait quelque spécialité, quelque industrie originale à développer. L'exemple de la capitale doit se propager. Alors on ne parlera ni de paupérisme, ni même de pauvreté, car le Tonkin pourrait rendre riches tous ses enfants !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XVII

La politique d'association.

Au cours de la guerre, le loyalisme indigène s'est, dans l'ensemble, exprimé d'une manière parfaite. Bien rares ont été ceux des Annamites qui ont cru possible un mouvement contre nous et encore plus rares les exaltés disposés à tenter le coup de force. Alors que toute l'Asie a ressenti de longs et parfois tragiques frémissements, que les factions se sont heurtées en Chine, que l'agitation a derechef secoué l'Inde, que des grèves ont ensanglanté Singapour, l'Indochine est demeurée paisible.

Bien plus, elle a envoyé en France 140.000 hommes qui ont été en majeure partie utilisés, pour les services automobiles et les usines, tandis que plusieurs bataillons de soldats se portaient sur la ligne de feu.

Si un tel résultat a été obtenu, il faut bien dire que M. Albert Sarraut l'avait hardiment préparé. La discipline de l'Indochine à l'intérieur et sa généreuse collaboration sur la terre française sont dues à sa prévoyante politique car il n'hésita pas à déve-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lopper l'esprit de responsabilité de nos protégés et à les éduquer selon les plus libérales méthodes. M. Albert Sarraut ne fut pas toujours compris, alors qu'il s'engageait sur cette route. A l'époque, les critiques ne lui furent point ménagées. Mais les résultats de son œuvre sont là. Force est aux aveugles de naguère de s'incliner devant le succès de son œuvre.

Elle a décidément ouvert l'ère de la coopération franco-annamite. Il s'est formé dans les pays de l'Union indochinoise une élite, aux tendances réalistes, formée de tous ceux qui se sont enrichis dans l'agriculture, le commerce et l'industrie, élite qui tend à supplanter l'ancienne aristocratie purement lettrée. Il y a aussi un noyau important d'intellectuels, de jeunes médecins, de fonctionnaires indigènes, de journalistes qui ont un esprit critique de plus en plus acéré. Enfin, tous les « retour de France », tous ces indigènes rapatriés après plusieurs années de séjour chez nous, ont rapporté des idées, des goûts, des habitudes nouvelles. On comprend donc que de vagues promesses ne sauraient contenter ces Annamites plus ou moins touchés par l'esprit occidental et plus ou moins éveillés aux nouveautés politiques. Une poignée d'extrémistes s'intitulant *constitutionnalistes* ont même réclamé l'autonomie pure et simple. Ils ne représentent qu'une infime avant-garde, sans troupes derrière elle et encore cette avant-garde n'a-t-elle jamais très clairement formulé

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ses desseins. En tout cas, il n'a jamais été question de bolchevisme en Indochine. Comme un journal de la métropole avait avancé que Lénine comptait des disciples en Cochinchine ou au Tonkin l'*Echo Annamite* s'insurgea immédiatement contre cette assertion : « Les Annamites, riposta ce journal, ont trop le sens de la hiérarchie sociale, ils sont trop imbus des « préjugés bourgeois », pour se laisser séduire par des théories qui révoltent au premier abord leur raison. Ceux d'entre eux qui se réclament volontiers des principes démocratiques et des droits de l'homme, trouveraient fort mauvais qu'on parlât de les traiter sur le même pied que leurs domestiques ou leurs fermiers.

« La preuve, la voici. La société annamite a toujours passé pour être démocratique. Les plus hautes charges publiques étaient, en théorie, accessibles à tous les citoyens. Dans les œuvres littéraires, on voit des lettrés faméliques devenir grands mandarins, à la suite de succès éclatants, remportés de haute lutte au concours. La réalité ajoute à l'épilogue une rallonge bien moins poétique. Du jour au lendemain, le mandarin devenu étranger au peuple d'où il est issu le traite avec dédain, sinon avec mépris.

« Allons, qu'on se rassure ! Les Annamites ne sont pas mûrs pour le bolchevisme. Ils n'en sont pas moins pour cela amis du progrès »...

A la vérité, les leaders les plus évolués revendiquent une participation plus directe à la gestion des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

affaires du pays, des droits plus étendus, un plus grand nombre d'écoles, mais, à aucun moment, ils n'ont pris une attitude révolutionnaire. Leurs impatiences n'ont jamais revêtu le caractère soviétique. Qu'on lise ces lignes de M. Bach-van-Tham, et l'on constatera que le programme préconisé par l'un des écrivains de la jeune génération, n'a rien de menaçant : « Notre peuple, dit-il, possède toutes les qualités nécessaires à une puissante vitalité. Tant dans l'ordre politique que dans l'ordre intellectuel et social, il se développe et s'adapte sans effort à toutes les situations. Par son incontestable attachement à la cause française, il ne paraît pas qu'il y ait aucun danger à favoriser son expansion intégrale dans tous les domaines. Mais nous reconnaissons que tout cela est purement théorique. Nous posons la question sur le terrain des principes en laissant à la sagesse, à la générosité des représentants de la France de graduer les réalisations suivant le temps, les circonstances, les ressources financières. Aussi bien, nous attendons sans impatience l'élaboration d'une politique de large envergure et, pour le moment, nous nous contenterions de la mise en application des réformes ou des innovations compatibles avec l'état des choses existant. »

N'est-ce point là, proprement, de l'opportunisme? Je sais bien que, parfois, d'imprudentes paroles ont été lâchées par d'autres indigènes plus avancés que M. Bach-van-Tham. Les événements

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

n'en ont pas moins prouvé que nous étions en droit de nous appuyer franchement sur le plus grand nombre des Annamites de l'élite. Et l'erreur serait, pour toute réponse, de jeter la désillusion dans leur âme.

M. Maurice Long le sentit, dès son arrivée en Indochine. Il marqua hautement sa volonté de pratiquer une politique d'association de plus en plus étroite. L'expérience fortifia chez lui cette conviction que l'avenir de l'Indochine est étayé sur le sentiment de la responsabilité normalement accrue chez nos protégés jaunes. C'est en développant les élites, en multipliant les institutions d'éducation, en liant la fortune annamite à la nôtre, que nous maintiendrons notre influence en Indochine, et que nous conserverons sur le Pacifique une magnifique base française.

Et cette base sera même indestructible, à condition de la perfectionner sans cesse, et de l'adapter aux besoins profonds de la masse indigène. Mais alors, que notre doctrine soit ferme et que notre administration concorde avec cette doctrine française : « Si la pensée gouvernementale s'est souvent exprimée sans détours, a remarqué M. Maurice Long, l'acte administratif l'a parfois trahie. Ce désaccord que certains ont relevé entre nos principes et leur traduction dans la vie administrative, provient d'une hésitation souvent inconsciente chez nombre d'hommes qui, approuvant les théories selon lesquelles doit s'exercer l'action de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

France, cherchent cependant à en reculer la mise en application, par une sorte de crainte, une peur irraisonnée de leurs futures conséquences.

« Nous sommes arrivés à un stade où ces hésitations, ces craintes ne doivent plus se produire. Elles avaient pour principal fondement la méconnaissance que nous pouvions encore avoir des véritables sentiments des indigènes. Nous nous connaissons aujourd'hui les uns les autres. Nous nous sommes jugés et l'heure est venue des paroles claires et de l'exercice sincère, sans détours, de la belle et noble politique que la France a tracée à ses représentants en Indochine ».

Une première décision a été prise pour augmenter les organismes représentatifs existants. Une chambre consultative a été créée en Annam.

Les Tonkinois et les Cambodgiens avaient déjà des mandataires de leurs intérêts auprès de notre administration. Ils nomment, en effet, des délégués avec mission d'exprimer leur avis sur les dépenses d'intérêt économique et d'intérêt social, à effectuer pour leur pays. En outre, des conseils provinciaux de notables sont appelés à se prononcer sur les changements proposés au territoire des circonscriptions et sur les travaux de construction et d'entretien de routes, digues, canaux.

De leur côté, les Cochinchinois par leurs conseils d'arrondissement, sont en mesure de préciser leurs vœux.

En Annam, jusqu'en 1920, rien de semblable,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

n'existait, sauf les conseils de résidence ayant un champ très limité, M. Maurice Long voulut que le premier cycle de la représentation indigène fût aussi complet que possible dans les pays de l'Union, et c'est pourquoi la Chambre consultative indigène de l'Annam a été instituée. Il ne reste plus que le Laos à organiser semblablement. De ce côté, nous avons, toutefois, beaucoup de progrès à réaliser, avant de pouvoir étendre à nos protégés le bénéfice de ce régime.

Quoi qu'il en soit, voici quatre pays de l'Union sur cinq pourvus des moyens légaux de faire entendre leur voix. D'autres réformes ont été poursuivies en ces temps derniers — comme le renforcement de la représentation indigène au conseil colonial de la Cochinchine et d'autres se préparent — telle la constitution d'une Chambre supérieure, placée à côté du gouverneur général et représentant les intérêts français et indigènes de la Colonie tout entière. Ce serait là un moyen de préparer les Annamites à la gestion des affaires publiques et de renforcer, du même coup, la solidarité indochinoise. Ce vaste projet doit être mûri et parfaitement mis au point pour porter plus tard tous ses fruits. Le jour où il sera possible de l'appliquer, une date décisive marquera l'évolution de notre politique en Extrême-Orient.

Les Annamites qui pensent n'aspirent pas tant à obtenir des *droits politiques français* que *des droits plus étendus de cité indigène*. J'écoutais, un soir,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une conférence de M. Pham Quynh. Il fallait entendre ce lettré exposer la situation de l'Annam antique, gémissant sous le joug de la Chine. Sous cette influence, l'Annam faillit perdre son individualité, sa langue, ses coutumes nationales et c'est avec soulagement que l'orateur s'écriait : « Enfin, la France vint ».

Dès lors, c'était la possibilité pour l'Annam de se ressaisir et de reprendre sa forte personnalité, en s'initiant en même temps à la civilisation occidentale, sous la tutelle de la première nation de l'Occident.

« Quelle est notre ambition? poursuivait M. Pham Quynh. C'est de vivre pleinement notre vie nationale dans ce vaste concert des peuples qui constituent le monde moderne. Nous demandons à la France de nous y aider.. Nous le lui demandons, parce que les hasards de l'histoire nous ont fait vivre sous sa protection, mais aussi, mais surtout parce que, de toutes les nations de la terre, elle est la plus riche intellectuellement et moralement et qu'à travers cette longue et glorieuse histoire, elle a toujours travaillé à l'émancipation des peuples ».

Par conséquent, c'est dans le cadre de leur civilisation particulière que les Annamites entendent progresser en étant de plus en plus soustraits à l'arbitraire administratif comme aux erreurs du pouvoir métropolitain. Accordons-leur des institutions où leur voix soit encore mieux entendue, des institutions locales adaptées aux nécessités de leur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

évolution, des institutions qui harmoniseront davantage leurs relations avec la France.

En prévision de ces transformations, M. Maurice Long a écrit dans son éloquent rapport au Conseil de gouvernement de novembre 1921, ces lignes significatives : « L'Indochine, la fédération des pays indochinois tend de toutes parts à conquérir les attributs d'un véritable État. C'est là le principe auquel il faut toujours revenir pour comprendre et juger les mouvements d'opinion, comme les nécessités économiques financières, administratives que pose chaque jour à nos réflexions, l'évolution de ce grand pays. L'indigène y doit avoir sa place. Or, c'est un fait certain que le régime actuel ne constitue qu'une transition ne répondant plus aux besoins des grandes collectivités et des grands groupements d'intérêts français et indigènes, ni au rôle que l'Union indochinoise est capable de jouer parmi les États de l'Extrême-Orient. Mais pour assurer le fonctionnement régulier de nouvelles institutions politiques, il faut former des citoyens, développer l'instruction, préparer, organiser. C'est là, notre tâche journalière »...

Depuis une dizaine d'années, le mouvement qui tend à utiliser les indigènes dans les services administratifs s'est accéléré. Alors qu'au début, ils étaient confinés dans des besognes subalternes de copistes et de plantons, on les voit, aujourd'hui, aborder des emplois plus relevés et qui exigent plus de jugement et d'initiative personnelle. Dans toutes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les administrations, les fonctionnaires européens sont assistés chacun d'un ou plusieurs indigènes, secrétaires, dactylographes, dessinateurs, comptables, bien entraînés et s'acquittant le plus souvent de leurs attributions respectives, avec une tenue matérielle et une conscience parfaites.

La majeure partie des jeunes gens munis d'une instruction moyenne, qui sortent chaque année des écoles françaises, sont ainsi utilisés. Ils deviennent vite fort habiles à tenir des registres, à établir une comptabilité, à dresser des états clairs et ordonnés, à lever des plans et à prendre des calques.

Après des essais satisfaisants, pour la gérance des bureaux de postes et télégraphes, on a fait aussi largement appel au concours des Annamites. Aujourd'hui, sur 345 bureaux de poste ou de télégraphe, on compte 314 receveurs ou gérants annamites contre 31 receveurs français. Il ne faut pas en conclure que l'on a ainsi économisé 314 receveurs français — ceux-ci n'ont jamais été plus d'une centaine — mais, la compétence acquise par nos protégés a permis d'ouvrir de nouveaux bureaux, et de multiplier les communications par fil. Si l'on consulte les statistiques relatives au personnel des P. T. T. d'Indochine, on constate que le service est fait avec 1 653 indigènes et seulement avec 531 européens parmi lesquels, bon nombre de spécialistes, de surveillants, de mécaniciens qui assurent l'entretien et la réfection des lignes ou des appareils.

La collaboration indigène s'est non moins déve-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

loppée dans le service des chemins de fer. Là, sont employés 3 325 indigènes, en face de 65 Européens. Ces cheminots sont fort ponctuels et zélés. Exceptionnels, sont les accidents sur les lignes indochinoises. Si nous laissons de côté les travailleurs manuels des ateliers, de la voie ou de la traction, il reste près de 400 Annamites commissionnés et employés comme facteurs, distributeurs de billets, chefs de station et sous-chefs de gare, ceux-ci ayant, dans certains postes, une responsabilité financière importante.

Dans la plupart des autres départements administratifs, on rencontre encore nombre de fonctionnaires annamites. Il y en a près de 2 000 dans les douanes, tandis que les services civils, la trésorerie, la justice, les travaux publics leur offrent encore des situations. M. Maurice Long a élaboré un système nouveau pour qu'une place plus considérable soit faite aux indigènes et pour qu'ils acquièrent une connaissance plus profonde du mécanisme administratif, ce qui leur permettra d'atteindre à de plus hautes fonctions.

Ce n'est pas seulement, dans l'ordre politique et administratif, que M. Maurice Long a recherché une coopération plus intime des Annamites. Dans l'ordre économique et financier, c'est tout un effort original qu'il a entrepris. Mais ceci est un autre chapitre de l'histoire de l'Indochine nouvelle et de l'éducation d'un peuple visant à un état plus parfait d'organisation dans le monde moderne.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XVIII

L'éducation financière et commerciale des Annamites.

Tous ceux qui connaissent l'Annamite savent combien il est imprévoyant. Il vit au jour le jour. Il s'en remet à la générosité de la nature et son charme réside, à un certain degré, dans cette fataliste insouciance. Riche, il achète des bijoux, des objets précieux, des robes de soie. Il pare sa femme de colliers de grains d'or. Sans compter, il se livre aux dépenses somptuaires. Volontiers, également, il s'adonne aux jeux du hasard et entreprend de fortes parties de *baquan*. Il aime toutes les émotions de la spéculation. Souvent encore, la vanité le pousse à une générosité hors de proportion avec ses besoins. L'Annamite se ruine sans apparence de regret... Mais tout le monde souffre de cette imprévoyance qui règne dans toutes les classes. Aussi bien, dans les années de mauvaises récoltes, la police constate l'afflux des mendiants vers les villes, les vols et les pillages se font plus nombreux et les fonctionnaires signalent des retards et des difficultés dans la rentrée des impôts.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et puis, cette situation favorise le développement de l'usure. On ne peut imaginer toutes les combinaisons auxquelles se livrent les joueurs endettés ou les débiteurs aux abois. Il n'est pas rare que des prêts soient seulement consentis à 10, 15, 20 p. 100 par mois ! Une fois pris dans l'engrenage, les malheureux emprunteurs se voient poursuivis pendant un temps indéfini par ceux qui les exploitent ainsi. Certains riches Annamites du Tonkin augmentent leurs revenus d'une manière scandaleuse aux dépens de leurs compatriotes. En Cochinchine, c'est contre la rapacité des Chettys — ces prêteurs venus de l'Inde — que les indigènes ont plutôt à se défendre. Le paysan qui tombe entre leurs mains, ne peut plus améliorer sa terre, acheter des instruments modernes, réaliser un bénéfice quelconque. Tout s'en va chez les Chettys. L'administration s'est bien préoccupée de lutter contre le mal. Malheureusement, les usuriers trouvent toujours le moyen de tourner les règlements limitant le taux des prêts d'une manière raisonnable et les victimes sont les premières à revenir se faire tondre la laine un peu plus ras !

Pour combattre ce fléau, La *Tribune indigène* proposait naguère d'inculquer aux Annamites le sentiment de l'avenir en instituant une caisse nationale d'épargne qui servirait un intérêt de 2 à 3 p. 100 aux déposants. Afin d'éviter de grosses dépenses, les bureaux de poste se constitueraient, dans les provinces, en succursales de la caisse cen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trale. « Une banque de Crédit agricole, disait-elle, jouerait un rôle non seulement économique, mais encore politique. En effet, beaucoup d'Européens de la Colonie, désirent faire fructifier leurs capitaux sur place et aider, en même temps, au développement économique du pays. Ils accorderaient avec empressement leur concours à l'administration et les Annamites se rendraient compte de l'effort sincère fourni par les Français pour collaborer avec eux à la mise en valeur de la Colonie. En vue du crédit agricole, déjà un premier progrès a été accompli, puisque des prêts sur récoltes sont consentis par la Banque de l'Indochine. Toutefois, le *nhâ-qué* dans le besoin ne peut demander à emprunter que si les notables et le maire veulent bien contre-signer sa requête. Il serait donc intéressant de trouver un système plus souple, et par exemple, de généraliser les prêts en délivrant à la suite d'expertise, des lettres de gages, véritables obligations foncières négociables comme les effets commerciaux. »

Mais, comme l'a noté la *Tribune indigène*, il convient d'envisager le problème dans son ensemble. La besogne primordiale, c'est d'apprendre aux Annamites à consacrer une partie de leurs ressources à la mise en valeur des richesses latentes de leur pays. Il faut que les capitalistes indigènes, au lieu de thésauriser, de jouer ou d'agrandir simplement leur propriété, comprennent qu'ils doivent participer aux opérations financières ayant pour but, le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

développement des voies de communications, la constitution des voies ferrées, l'équipement des ports, le creusement des canaux d'irrigation. Leur argent doit rester dans la colonie et travailler à la prospérité générale. Remarquons, en passant, que la France n'a jamais fait appel, en vain, à leur générosité. Les Annamites ont souscrit pour 250 millions de francs aux emprunts de guerre. Ils ont surtout considéré, en agissant ainsi, qu'ils donnaient une preuve de leur loyalisme. Ils n'ont pas pensé, en bien des cas, qu'ils acquéraient des titres de rente. Le papier qu'on leur remettait en échange des piastres, retirées des jarres, représentait plutôt à leurs yeux, un certificat de contribution exceptionnelle.

L'expérience tentée par M. Maurice Long, en mars 1922, est bien plus concluante. Elle démontre qu'il est désormais possible d'organiser la collaboration financière franco-annamite sur les bases les plus solides. Pour la première fois, nos sujets et protégés furent sollicités de participer à une opération de crédit destinée à favoriser les progrès matériels de leur pays d'origine. Ce premier essai ne porta que sur 6.180.000 piastres (soit au cours du change de l'époque environ 40 millions de francs). Le produit devait servir à la construction d'un important tronçon du chemin de fer transindochinois dans le nord Annam. Donc, du 12 au 20 mars, furent émis des bons de 50 piastres ne portant pas intérêts et remboursables en trente ans—

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à 100 piastres au moins et à 10.000 au plus — à raison de quatre tirages par an. Autrement dit, chaque année 4 120 bons devront être remboursés par 471 200 piastres. Ainsi, on instituait une loterie vraiment séduisante où tous les souscripteurs étaient certains d'avance de gagner ! M. Maurice Long tablait sur le goût de ses administrés pour les désignations du hasard, et, de plus, afin d'éviter dans l'avenir toute perte à des porteurs n'ayant encore aucune idée des opérations financières, il s'entendait avec la banque de l'Indochine, pour que celle-ci consentît sur les titres, qui lui seraient confiés, un prêt de 6 p. 100 s'élevant à 80 p. 100 du montant des titres.

Pour que les Annamites ne soient pas non plus tentés de vendre leurs bons au rabais, à des aventuriers sans scrupules, un marché des titres devait être organisé dans chacune des succursales et des agences de la banque. C'était l'amorce d'un marché des valeurs indochinoises.

La réponse du public indochinois à cet emprunt local dépassa toutes les prévisions. On avait pensé que vingt jours seraient nécessaires pour la réussite de l'émission. Il fallut la clore cinq jours plus tôt. En une quinzaine, les souscriptions atteignaient 10 500 000 piastres. Au bout de onze jours, la somme demandée était couverte et voici de quelle manière :

Cochinchine.....	5 343 250	piastres.
Tonkin	2 509 900	—

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cl. Tetard.

UNE DISSECTION A L'ÉCOLE DE MÉDECINE D'HANOÏ.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cl. Tétard.

UN COURS DE BRODERIE DANS UNE ÉCOLE PRIMAIRE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Annam	1 268 000 piastres.
Cambodge	918 350 —
Laos	9 450 —
Kouang-Tchéou-Wan	42 800 —

Le dernier jour de l'émission, les souscriptions dépassèrent un million de piastres, ce qui prouve que la faveur de la population indigène ne faisait que croître. Les grosses souscriptions au-dessus de 50 000 piastres ne furent pas très rares, surtout en Cochinchine. Mais le fait particulièrement remarquable fut le grand nombre de souscripteurs : 72 117 indigènes indochinois, 6 834 Chinois, 241 étrangers avaient prouvé leur confiance dans le crédit de l'Union. Au milieu de l'enthousiasme général, le *Courrier d'Haïphong* tirait ainsi la morale de l'événement :

« La réussite de l'emprunt a créé entre tous les habitants de l'Indochine une communauté d'intérêts matériels qui pourra prendre progressivement plus d'ampleur. Elle a noué entre les populations des différentes parties de l'Union un lien solide, car les intérêts locaux sont devenus des intérêts indochinois.

« L'emprunt est un véritable succès qui revêt à nos yeux une importance capitale. Pour la Métropole, une réalité insoupçonnée lui sera révélée, car, en France, on savait que la colonie était riche de promesses, mais on ignorait qu'elle fût capable de trouver chez elle les capitaux nécessaires à sa mise en valeur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Les indigènes ont contribué librement et spontanément au développement économique de l'Indochine en accordant leur collaboration aux opérations financières du gouvernement protecteur.

« Cette fusion d'intérêts communs ayant détruit la suspicion, à l'heure actuelle, le contribuable est intéressé pécuniairement au développement économique et politique de la colonie. Grâce à l'union des capitaux et aux efforts financiers des populations, le crédit de la colonie est réellement créé. »

Il est à présumer que, dorénavant, au fur et à mesure de ses besoins, des opérations plus vastes et plus décisives seront tentées. Evidemment, l'Indochine serait capable de vivre et de prospérer doucement sans contracter de dettes. Le rendement de ses impôts est tel qu'elle pourrait se contenter d'une existence exempte d'embarras. Comme l'a démontré M. Maurice Long, « en ne comptant que sur ses ressources ordinaires, elle se développerait suivant un rythme singulièrement lent par rapport à ses possibilités réelles d'avenir et par rapport à l'effort des pays voisins. »

Ce n'est pas l'heure de pratiquer une politique de stagnation, mais une politique à puissant rendement qui permettra à l'Indochine de se lancer dans le programme des grands travaux dessiné par M. Albert Sarraut.

Or, il faut d'abord trouver les moyens de financer ce programme. L'Indochine a résolu cette

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

difficulté en s'aidant elle-même et en apprenant à ses fils la coopération financière. Elle confond leur intérêt particulier avec l'intérêt général. Elle habitue les populations à un mode d'épargne qui leur était inconnu. Un peu plus tard, par la création d'une bourse locale et d'un hôtel de Monnaies, seront complétées les institutions propres à élargir le crédit de « l'Empire naissant » ainsi que M. Paul Claudel a appelé l'Indochine.

En liant de la sorte la fortune annamite à la fortune de la France d'Asie, M. Maurice Long a fortifié cette politique d'association sur laquelle repose notre direction si libérale.

Il a pensé que, dans le domaine économique, il fallait parallèlement songer à l'éducation des Annamites. Les jeunes gens des diverses classes qui peuvent pousser leurs études assez loin ont une tendance marquée à embrasser les carrières administratives. On a dit que le fonctionnarisme était en Annam « une idole millénaire ». A la vérité, dès qu'un élève des grandes écoles a son diplôme en poche, il considère que pour lui l'honneur essentiel est d'entrer dans un bureau gouvernemental ou d'être placé dans un cadre officiel.

C'est contre ce penchant qu'il est bon de réagir en incitant les Annamites à se diriger vers les situations libérales et, surtout vers le commerce et l'industrie. Déjà, le succès des écoles techniques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

créées par ses prédécesseurs indiquait que l'on devait favoriser cette évolution. L'Indochine a besoin d'hommes d'affaires armés pour la lutte. Les Annamites ont l'ambition de concurrencer les Chinois et de reprendre des positions avantageuses. Il ne suffit pas de se mettre en campagne sans un bagage sérieux. L'échec qu'ils ont éprouvé en Cochinchine, quand ils ont voulu boycotter les « Oncles » le prouve. Seuls des hommes instruits, rompus aux pratiques du négoce, connaissant la finance, sont capables de gagner une pareille partie et de participer avec bonheur au mouvement économique du pays. C'est pourquoi M. Maurice Long a fondé à Hanoï une Ecole supérieure de Commerce et à Saïgon une Ecole d'application où les jeunes Annamites reçoivent une éducation générale et des conseils précieux avant d'entrer dans les maisons d'exportation, les grands magasins, ou les firmes qui ont besoin de sujets déjà dégrossis. Les nombreuses demandes d'admission à cette Ecole de Commerce témoignent de l'élan nouveau de la jeunesse annamite et de sa volonté de ne point se cantonner dans le fonctionnarisme. Voilà qui est de bon augure. Pour que l'Union indochinoise atteigne son plein épanouissement, des hommes compétents sont indispensables dans toutes les branches de l'activité économique et financière. La France suit avec sollicitude et sait — comme on le voit — provoquer les progrès de ces futurs « associés ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XIX

Les étudiants et l'école de médecine.

L'Annamite aime et honore l'enseignement. De tout temps, ceux qui détiennent le savoir lui en ont imposé. Le monde officiel est issu du monde littéraire et le parti des « lettrés » — les *van thân* — a toujours joué un rôle considérable.

C'est souvent contre ce parti bourré de vieux mandarins, hostiles aux méthodes nouvelles et à l'influence occidentale, que nous avons dû lutter. A l'éducation chinoise, à la pédagogie formaliste et cultivant par-dessus tout le procédé mnémotechnique, à la doctrine de Confucius partout en honneur dans les pays indochinois, nous nous sommes efforcés de substituer une instruction souple, variée, conforme à nos principes de liberté. Nous avons travaillé à gagner une élite capable de hâter l'évolution intellectuelle de la masse et nous avons fondé des établissements propres à confirmer notre direction morale.

Peu à peu, a été groupée dans nos écoles une jeunesse infiniment curieuse d'apprendre et qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

exerce ses vertus ancestrales d'application à des études qui renouvellent peu à peu sa mentalité. Au cours des nombreuses visites que je lui ai rendues soit au Tonkin, soit en Annam ou en Cochinchine — j'ai été frappé par cette discipline régénératrice. Et les maîtres chargés de façonner l'âme annamite ont tous porté le même jugement : « Nous ne pourrions, m'ont-ils dit, souhaiter des élèves plus zélés. Ils apportent une patience remarquable dans leurs travaux. Ils aiment les examens et les concours. Un diplôme est pour eux un titre de noblesse et aussi un moyen de prendre de l'autorité. Car à leur façon les Annamites sont utilitaires. Ils conçoivent que plus ils sont instruits, plus forts ils deviennent dans la lutte pour l'existence. Un lettré doit être « l'avocat de sa cause, le clerc de ses écritures, le notaire de ses actes civils ». Nos élèves sont, au fond, toujours guidés par cette idée traditionnelle « que la science est la seule source du pouvoir. Et c'est pourquoi ils cherchent à en arracher un à un les secrets. »

Ouvrez n'importe quelle gazette indigène et vous y trouverez infailliblement des articles réclamant l'extension de l'instruction publique. On pourrait paraphraser la maxime célèbre de Danton et dire: « Après le riz, l'éducation est le premier besoin du peuple annamite. » Tous ses jeunes leaders ne cessent d'affirmer que le pays est prêt à tous les sacrifices pécuniaires pour qu'on multiplie les écoles et que l'Indochine soit

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aussi bien partagée sous ce rapport que le Japon. Voici, entre mille, le passage principal d'une chronique de la *Tribune indigène* : « Après avoir démontré à la France notre profond attachement, après lui avoir apporté des témoignages irrécusables de notre loyalisme, nous venons, respectueusement, mais fermement, dire à la nation protectrice : « Instruisez-nous comme vous le faites pour vos propres enfants. Nous avons vos promesses solennelles. Pour la dignité de la France victorieuse, pour le bien de son œuvre civilisatrice en Indochine, dans l'intérêt supérieur de la collectivité franco-annamite, donnez-nous l'instruction intégrale, seul moyen de nous sortir de l'état d'infériorité où nous tient notre grasse ignorance. Dites-nous ce qu'il faut payer pour que le peuple annamite ne reste pas le moins instruit en Extrême-Orient, malgré la protection française. Nos rizières sont riches, nos plaines fertiles, nous voulons avoir des écoles dignes de vous et de nous, et notre bonheur sera parfait. »

Constamment revient ce leit motiv : « Des Ecoles ! Encore des Ecoles ! Toujours des Écoles ! »

L'effort réalisé par la France en ces dix dernières années a pourtant été considérable. Qu'on me permette de le résumer. A l'heure actuelle, nos écoles d'Indochine dispensent l'enseignement général aux trois degrés et l'enseignement professionnel dans beaucoup de branches.

Au premier degré de l'enseignement général

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fonctionnent des écoles françaises analogues à celles de la Métropole, conduisant au certificat d'études primaires et des écoles franco-indigènes de filles et de garçons — ou mixtes — avec cours enfantin, préparatoire, élémentaire, moyen, supérieur. Avec cinq cours, elles sont dites *de plein exercice*. Si la série n'est pas complète, elles sont dénommées *élémentaires*. Celles-ci desservent les villages avec des moniteurs et des monitrices indigènes. Quant aux écoles de plein exercice, elles sont situées, naturellement, dans les centres importants de chaque province avec des instituteurs ou des institutrices indigènes, parfois avec un personnel français. Comme sanction des études, on y délivre un certificat d'études primaires franco-indigènes.

C'est la substitution de ces écoles franco-annamites aux écoles traditionnelles de caractères chinois qui est la besogne la plus dure. Il y faut de la patience et elle est loin d'être terminée. On a commencé en 1906. Que nous indiquent les statistiques de 1921? C'est que les écoles primaires de plein exercice aboutissant au certificat d'études franco-indigènes comptent plus de 33 000 élèves et les écoles élémentaires 111 300 élèves, répartis en 2 924 écoles dont 143 de plein exercice. Pour un pays de 20 millions d'habitants, c'est évidemment peu. Cette situation explique les doléances des journaux annamites que nous avons reproduites.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La grande difficulté, c'est de former un personnel enseignant assez nombreux et suffisamment compétent. L'argent pour les écoles, et les futurs élèves pour les remplir, ne font certes par défaut. Comment en revanche fournir assez de maîtres ayant toutes les aptitudes pédagogiques requises? La création d'un grand nombre d'écoles normales d'instituteurs, s'impose. Il en existe plusieurs, mais qui ne suffisent pas à la tâche. Trois de ces établissements ont été ouverts en 1918 en Cochinchine et au Tonkin. Une école normale de filles et une de garçons ont été installées à Hué en 1921. Une école d'institutrices à Saïgon et une école d'instituteurs à Phnom Penh sont projetées. Voilà un programme qu'il est indispensable d'amplifier pour que l'enseignement primaire satisfasse les Annamites, dont les fils recherchent de plus en plus la culture française.

En sortant du cycle primaire, les sujets les mieux doués et aussi les jeunes filles les plus distinguées passent alors par des écoles complémentaires. Il y a pour les recevoir le Collège du Protectorat à Hanoï, le collège Quoc-hoc à Hué, le collège Chasseloup-Laubat à Saïgon, le collège de Mytho, le collège de jeunes filles de Saïgon, le collège de Sisowath à Phnom Penh, les écoles normales dont je viens de parler. Ces institutions préparent en quatre années d'études, sous la direction de professeurs français, au diplôme d'études complémentaires franco-indigènes (corres-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pondant à peu près à notre brevet élémentaire.)

D'autre part, au lycée d'Hanoï et au collège de Saïgon, on pousse les élèves jusqu'au baccalauréat ou au brevet de l'enseignement primaire supérieur, qui permet aux indigènes d'atteindre l'enseignement supérieur.

Là, ils ont le choix. Sept écoles supérieures, constituant l'Université indochinoise, s'offrent à leur activité : l'Ecole de Médecine et de Pharmacie, l'Ecole Vétérinaire, l'Ecole des Travaux publics, l'Ecole de Droit et d'Administration, l'Ecole de Pédagogie (qui forme les professeurs indigènes), l'Ecole d'Agriculture et de Sylviculture, l'Ecole de Commerce. A ces sept écoles s'ajouteront sans doute avant peu une Ecole Forestière — sollicitée par la Chambre consultative du Tonkin — et une Ecole d'Hydrographie.

Tel est, rapidement esquissé, le tableau de l'enseignement général en Indochine, ainsi qu'il a été défini en 1917 par la charte de M. Albert Sarraut, et réalisé par le Docteur Cognacq, aujourd'hui gouverneur de la Cochinchine qui fut, avec M. Henri Gourdon, l'artisan de la réforme universitaire à tous les degrés.

A cet ensemble déjà imposant d'institutions, s'ajoutent les écoles professionnelles dont certaines ont été mentionnées au cours de cet ouvrage: l'Ecole d'apprentissage de Nam Dinh, l'Ecole d'Agriculture de Tuyen-quang au Tonkin, de Bencat en Cochinchine, les écoles d'art décoratif industriel

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de Giadinh, de Bienhoa, de Thudaumot de Sadec. Enfin, il y a les écoles professionnelles du deuxième degré, où un complément d'instruction générale s'impose à côté des travaux d'ateliers — telle est l'école des mécaniciens asiatiques de Saïgon — et les divers établissements techniques répondant aux besoins provinciaux ou locaux de Hanoï, Haïphong, Hué, Phnom Penh.

Qu'il reste de vastes lacunes à combler et que le rendement de certaines de ces écoles ne donne point encore complète satisfaction, c'est possible. Qu'en beaucoup d'endroits, il ait fallu improviser avec des moyens de fortune, c'est exact. Que le personnel enseignant ait besoin d'être renforcé, complété, amélioré, c'est certain. L'œuvre, n'est, en bien des cas, qu'une ébauche. Qui nierait, toutefois, qu'elle honore grandement ceux qui l'ont accomplie? Partis de rien, — ou presque rien — (jusqu'au gouvernement de M. Beau l'enseignement avait été bien négligé !) les novateurs ont bâti un édifice imposant et qui nous a permis d'introduire notre domination spirituelle en des milieux qui n'avaient jamais été touchés jusqu'ici.

Il est instructif de suivre les modifications apportées à la société annamite par tous ces jeunes gens qui viennent prendre dans nos écoles un « bain d'occidentalisme ». Leur action s'étend de jour en jour. Pour le moment, les néophytes de la science française sont encore un peu dispersés

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en francs-tireurs, bataillant dans les pays de l'Union contre les préjugés et la routine. Mais de nouvelles promotions arrivent pour les aider et pour propager avec eux les méthodes modernes.

L'on a plaisir et l'on éprouve un vrai réconfort moral à vivre parmi les étudiants de l'université indochinoise. Inaugurée le 28 avril 1918 (1), cette université a vu continuellement s'élever le niveau intellectuel des élèves des différentes sections. Beaucoup de grandes écoles françaises sont loin, matériellement, d'offrir autant d'élégance et d'être aussi bien aménagées. Je connais chez nous telle faculté de province qui s'estimerait très pauvre en comparaison d'Hanoï ! Et, de fait, tout est si lumineux, si net dans les temples de la science érigés au Tonkin que les étudiants ne ressentent jamais cette impression maussade qui se dégage trop souvent des maisons hantées par la pédagogie. Non seulement les futurs médecins, pharmaciens, professeurs, ingénieurs, administrateurs sont enclins de par leurs tendances naturelles à se montrer studieux, mais la manière très pratique dont sont conçus les programmes, comme celle dont sont établis les collections, les laboratoires, les bibliothèques favorise et excite ce zèle initial.

J'ai lu des mémoires composés par des Annamites de la section Pédagogie. Ils révèlent chez certains des qualités exquises de finesse et d'observation.

(1) Par M. Albert Sarraut qui avait à ses côtés l'Empereur d'Annam.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En général, tous les étudiants ont une mémoire fort développée et une habileté à dessiner remarquable. Ce qui leur est en bien des cas refusé, c'est le sens critique, l'aptitude à la généralisation rapide, l'esprit de synthèse. Il serait injuste, néanmoins, de nier leur perfectibilité à cet égard. Quelques-uns des travaux que j'ai lus m'ont prouvé que les sujets d'élite s'élevaient parfois à d'originales conceptions.

A cette Ecole Supérieure de Pédagogie, le cycle des études est de trois ans. Là se préparent les futurs maîtres de l'enseignement franco-annamite, à la fois par la connaissance de nos classiques et par l'étude des procédés pédagogiques qui doivent remplacer la vieille culture chinoise. Pendant l'année scolaire 1920-1921, 53 élèves ont suivi les cours de l'Ecole : 36 à la section des lettres, 17 à celle des sciences. Quelques cours sont communs aux deux sections pour éviter une trop étroite spécialisation et pour donner plus de souplesse aux esprits.

Plus nombreux sont les disciples de l'Ecole de Droit et d'Administration. On en a compté 107 pour le même exercice (78 dans la section d'administration générale et 29 dans la section financière). A l'Ecole des Travaux publics — où la durée des études ne dépasse pas deux ans — nous trouvons 103 élèves. L'Ecole supérieure d'Agriculture et de Sylviculture éduque 29 élèves, presque tous tonkinois. La jeune Ecole de Com-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

merce, pourvue d'une installation dactylographique, d'une bibliothèque d'études commerciales et de tout ce qu'il faut pour l'apprentissage de la comptabilité, a déjà accueilli une quarantaine de jeunes gens. Quant à l'école vétérinaire — où le cycle scolaire est de 4 années — elle apprend à 50 étudiants comment se défendre contre les épizooties et comment procéder à l'élevage des animaux.

Dans cette énumération, j'ai gardé pour la fin d'Ecole de Médecine et de Pharmacie, parce qu'il importe de s'y arrêter plus longuement. Là ont été admis 134 élèves, dont 104 répartis dans les 4 années de la section de médecine, 14 dans les 3 années de la section de pharmacie et 16 dans les 2 années de la section des élèves sages-femmes. L'école comprend en outre une section chinoise et une section militaire.

Pas besoin de longues dissertations pour démontrer l'importance capitale de cette Ecole. Il n'existe pas d'agent mieux placé, pour propager l'influence de la France, que le médecin indigène. Soit qu'il seconde directement le docteur venu de la métropole, soit qu'il occupe un poste placé sous sa surveillance, mais assez éloigné, où il agit avec une large responsabilité, l'auxiliaire annamite exerce sur les populations environnantes une action où son prestige personnel s'affirme par la science occidentale. Dans la lutte contre la peste, le choléra, la variole, le paludisme, la cachexie pa-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lustre et contre toutes les formes de la mortalité infantile, il apparaît comme l'apôtre des idées nouvelles, de même que le pharmacien diplômé d'Hanoï se dresse contre l'empirisme des marchands de drogues chinois.

L'identité de race, de langue, la connaissance parfaite des mœurs et de la mentalité indigènes permettent aux médecins d'entrer plus intimement en contact avec les populations, de faire apprécier dans les parties les plus reculées des provinces, les avantages de nos méthodes de traitement et surtout de répandre, par des causeries dans les écoles et les villages, les principales notions d'hygiène, de les faire appliquer par les autorités cantonales ou communales, et de prendre, dès le début, les premières dispositions pour combattre les épidémies.

Cette lutte contre les fléaux asiatiques et contre l'ignorance des hommes, nous devons la poursuivre de plus en plus ardemment et cela nécessite un personnel aussi abondant que choisi. Le rôle de l'Ecole d'Hanoï est, précisément, de nous le fournir et d'entraîner une élite de plus en plus instruite dans cette croisade en faveur de l'hygiène et de l'assistance médicale.

Le cadre du personnel européen n'est point au complet et l'Indochine n'est pas pourvue d'effectifs suffisants pour diriger dans chaque province tous les établissements médicaux existants ou envisagés, pour exercer le contrôle technique

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sur les médecins auxiliaires et sages-femmes placés dans les centres secondaires.

De même, que de postes à remplir ou à créer pour les médecins auxiliaires indigènes ! Ceux-ci étaient 116 au début de 1921 et les pharmaciens 19 au total. L'affluence des malades indigènes est telle que ces chiffres pourraient être doublés. L'on attend avec impatience les diplômés de l'Ecole d'Hanoï dans les localités où nos docteurs n'ont pas toujours le temps et les moyens de rayonner.

Veut-on savoir comment s'exerce encore l'activité de la France pour combattre la mortalité et pour propager les idées scientifiques dans les pays de l'Union indochinoise? Le nombre des sages-femmes indigènes en service — qui ont été préalablement éduquées par l'Ecole d'Hanoï ou par celle de Cholon — s'élève à 278. Les documents officiels nous apprennent que les formations sanitaires deviennent chaque année plus nombreuses. En 1920, on a construit un pavillon pour contagieux à l'Institut ophtalmologique de Hué, de nouveaux pavillons dans le groupe hospitalier de Saïgon-Cholon, une ambulance à Luang Prabang. En Cochinchine, on a constitué six maternités et un hospice de vieillards. Au Tonkin, 3 maternités et 7 postes médicaux. Au Cambodge, un dispensaire municipal et un poste médical. Au Laos 2 dispensaires.

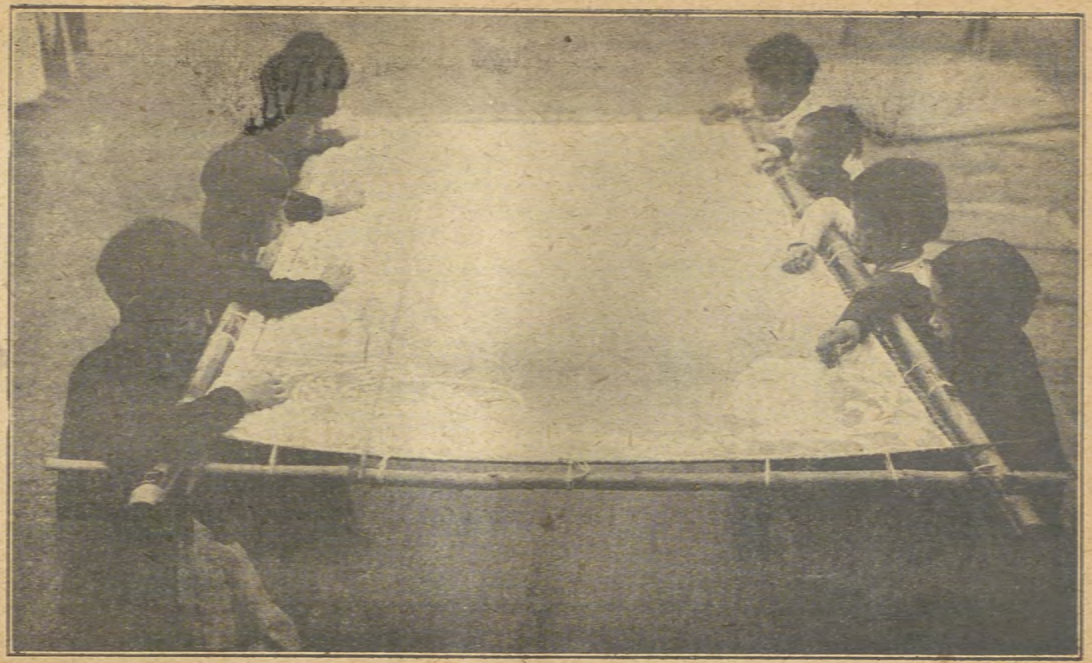
Le nombre des hospitalisés a atteint en 1920 :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cl. Tetard.

UNE CLASSE DANS UNE ÉCOLE DE FILLES (ÉCOLE BRIEUX).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Cl. Tétard.

TAY-MO (PROVINCE DE HADONG). — DENTELLIERS AU TRAVAIL.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

129 402 personnes et celui des consultants près de 1 300 000 individus.

On a noté 2 740 000 journées de traitement et 2 964 000 consultations.

Ces quelques chiffres indiquent quelle confiance les Annamites accordent à notre science médicale et l'empressement avec lequel ils se confient à nos soins.

La réputation de l'Université indochinoise dépasse, du reste, les limites de l'Indochine. Elle se répand dans la Chine méridionale et au Siam. Des étudiants venus de ces pays travaillent à l'Ecole de Médecine d'Hanoï. A leur retour sur la terre natale, ils n'oublieront certainement pas les liens intellectuels les rattachant à la France. Il est permis d'espérer de bons résultats en faveur de notre influence, grâce à l'action bienfaisante qu'ils exercent chez eux.

L'Université d'Hanoï est donc plus qu'un établissement scientifique. Elle sert, en somme, notre politique générale de la manière la plus généreuse et la plus efficace. Qu'on ne lui marchande ni les crédits, ni les encouragements de toutes sortes. Plus elle grandira, plus notre rôle moral en Asie gagnera de l'ampleur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XX

L'A. F. I. M. A. et le triomphe de Molière.

Un publiciste annamite, M. Bach-Van-Tham, écrivait naguère ces lignes : « La protection française sur notre pays est une source profonde de vie. Isolées dans nos traditions, vivant uniquement des principes d'un mysticisme ésotérique légué par la domination chinoise, notre mentalité, notre vie politique, nos mœurs familiales seraient restées en dehors du mouvement universel de progrès et de civilisation sans l'action éducatrice de la France. Il est évident que, dans l'hypothèse de la conservation de notre indépendance, nous ne nous serions pas confinés dans les limites de notre territoire. L'esprit d'expansion nous aurait conduits à nous instruire à l'étranger comme font les Chinois, les Siamois, les Japonais. Mais il nous aurait toujours manqué les ferments actifs d'une intellectualité supérieure, les principes politiques déjà vérifiés par le contrôle d'une longue et coûteuse expérience et surtout la vie morale, littéraire et artistique que nous apporte la France avec son

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

esprit de prosélytisme. Cette absence aurait été une cause de faiblesse. Tandis que « le joug doux et léger » du protectorat français efface peu à peu les regrets et comble toutes les lacunes. »

Cet hommage d'un leader de l'élite indigène au génie français traduit bien le sentiment de ces jeunes Annamites, dont la curiosité cherche dans nos livres, dans nos œuvres d'art, dans notre théâtre, des directions spirituelles. Un tel mouvement, favorisant le rapprochement intellectuel des indigènes indochinois et des Français, ne s'est cependant pas dessiné sans un effort méritoire de la part des gouvernements et des esprits les plus éclairés parmi les « évolués » de la jeune école. L'un des groupements caractéristiques de l'époque est à cet égard l'A. F. I. M. A. (*Association pour la formation intellectuelle et morale des Annamites*), l'« Afima » comme on dit par abréviation.

En avril 1919, quelques personnalités indigènes, MM. Than Trong Hué, oncle du roi, conseiller à la Chambre d'Appel des causes indigènes; Hoang Trong Phû, Tông-Doc de Hadông, Sen, président de la Chambre consultative du Tonkin, eurent l'idée de fonder cette société, dont le titre est déjà fort suggestif. Bientôt, elle groupait plusieurs centaines de membres, recrutés parmi les mandarins du Tonkin, les fonctionnaires français et indigènes, les étudiants et les Français sympathiques aux réformes libérales. M. Albert Sarraut, en un discours retentissant, préconisait alors

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'alliance intellectuelle franco-annamite et jetait les bases de la grande entente morale qui doit nous permettre de jouer en Asie un rôle prépondérant.

Le président actuel de l'A. F. I. M. A. est M. Hoang Trong Phû, le Tong Doc de Hadong, tandis que l'un des plus actifs vice-présidents est M. Nguyen Van Vinh, directeur du Journal *Trung-bac-Tan-Van* (La *Gazette de l'Annam-Tonkin*), organe quotidien qui tire à 6 000 exemplaires. Comme secrétaire général, a été choisi M. Pham Quynh, directeur de la revue *Nam Phong* (le vent du Sud), qui représente lui aussi un champion typique des idées occidentales. La physionomie de ces deux derniers personnages vaut d'être mise en relief.

Le principal titre littéraire de M. Nguyen van Vinh, c'est d'être le traducteur de Molière. Il a déjà publié en annamite *L'Avare, Tartuffe, Le Malade imaginaire, Le Bourgeois Gentilhomme.* Il a adapté les *Fables* de La Fontaine, en vers annamites, et offert à ses lecteurs, dans le *Trung Bac Tan Van* les *Contes* de Perrault. *Gil Blas* a remporté un immense succès auprès d'eux. M. Nguyen Van Vinh ne s'est pas arrêté en si beau chemin. Les romans de Voltaire l'ont tenté. Et il a encore donné plusieurs romans de Balzac et d'Alexandre Dumas, dont, naturellement *les Trois Mousquetaires.* Bien plus, son audace s'est attaquée au subtil Anatole France et il n'a pas craint de publier — toujours en annamite — de larges extraits

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de son œuvre et *Le Jardin d'Epicure* tout entier !

Le directeur du *Trung Bac Tan Van* n'a qu'une quarantaine d'années. Et il poursuit activement sa croisade en faveur des auteurs français.

Son camarade, M. Pham Quynh, n'est âgé que de trente ans à peine, mais c'est le cas de répéter que « la valeur n'attend pas le nombre des années ». Issu d'une vieille famille de lettrés tonkinois, dont on suit la trace jusqu'au XIII^e siècle, M. Pham Quynh porte une âme d'un raffinement exquis. Peu d'étrangers ont pénétré comme lui la pensée française. Il a exprimé la quintessence de notre littérature. Dans le *Nam Phong*, il a imprimé des études magnifiques sur nos écrivains et sur nos philosophes. On lui doit des traductions de Pascal, de Corneille. Il a reproduit les pages les plus intéressantes des auteurs du XVIII^e siècle : Rousseau, Montesquieu, Voltaire, Diderot. Il s'est même livré, dernièrement, à une étude du bergsonisme!

MM. Nguyen van Vinh et Pham Quynh sont guidés et conseillés dans leur besogne d'avant-garde par un de nos brillants administrateurs au Tonkin, M. Marty. Ces trois hommes constituent le groupe zélé qui anime l'A. F. I. M. A.

« Il nous faut, m'expliquait un jour M. Nguyen van Vinh, réagir constamment contre la démoralisation que pourrait provoquer une occidentalisation trop rapide, qui briserait les cadres de notre passé national, sans substituer une discipline neuve aux disciplines anciennes. Brusquement, nous intro-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

duisons la responsabilité et l'esprit critique chez des individus appartenant à une collectivité qui, depuis des siècles, pratiquent aveuglément l'effacement devant la famille, le clan, la commune, le souverain. Il s'agit de ne pas perdre l'équilibre, au moment où la notion du droit individuel pénètre un milieu où tout était sacrifié aux devoirs vis-à-vis des collectivités, savamment étagées, dont se composait auparavant l'édifice annamite.

« Depuis 1913, je m'applique dans mon journal à préparer les étapes de cette occidentalisation et à dégager pour mes lecteurs l'essence de la pensée française. Substituer une méthode qui force à la réflexion à une méthode de routine traditionnelle annihilant le libre arbitre, telle est ma tâche et celle de mes amis, tâche immense qui est loin d'être approuvée de tout le monde, mais qui, malgré toutes les difficultés, excite notre enthousiasme. »

De son côté, M. Marty m'a fourni d'amples renseignements sur le travail qui s'opère dans la société annamite et sur la propagande qu'il est nécessaire de poursuivre pour diriger son évolution.

« Nous avons vu, m'a-t-il dit, se développer ici, peu à peu, une bourgeoisie nombreuse, composée de tous ceux qui se sont enrichis dans le commerce, l'agriculture, l'industrie. Cette bourgeoisie tend à supplanter l'ancienne aristocratie purement lettrée. Elle l'absorbe, en tout cas, par les alliances

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui s'établissent entre les grandes familles mandarinales et les nouveaux conquérants de la richesse.

« A cette bourgeoisie qui amalgame les éléments sociaux supérieurs des familles annamites, incombe le devoir d'exercer une direction morale et d'inculquer au peuple annamite les principes essentiels d'émancipation intellectuelle.

« Mais de quels moyens dispose l'élite nouvelle dont nous parlons? Elle est très dispersée. Ses membres agissent isolément et souvent avec beaucoup de timidité. Ils ont besoin d'être soutenus et d'être réconfortés par nous.

« Sous l'ancien régime, la vieille caste mandarinale jouissait d'une complète cohésion spirituelle. Tout mandarin, étant lettré, pratiquait la doctrine confucéiste. Dans tout l'Annam, régnait une unité de pensée ou du moins d'obéissance aux règles morales.

« Au contraire, la nouvelle classe dirigeante ignore les préceptes de Confucius et beaucoup de ses membres ne lisent même pas les livres chinois. De leur culture occidentale, ils n'ont souvent rapporté qu'un sentiment généreux, mais assez vague, du progrès. Ils se sentent entraînés vers un nouvel état social, sans avoir une méthode qui les éclaire suffisamment.

« Vous concevez donc pourquoi l'*Association pour la formation intellectuelle et morale des Annamites* a suscité un si bel élan et aussi tant de polé-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

miques. L'élite indigène a vu là un moyen de raffermir sa conscience et de se mieux connaître pour poursuivre, en tout état de cause, sa modernisation. Quant aux adversaires de l'A. F. I. M. A., ils ont jeté des hauts cris devant la témérité d'une telle rénovation.

« Mais qu'on nous entende bien. Le Protectorat français ne poursuit pas ici l'assimilation des indigènes. Ce serait une conception absurde, qui amènerait les pires déboires. Une société comme la société annamite n'a aucune raison d'abandonner son originalité propre. Il faut l'adapter aux conditions de la vie politique et économique du nouveau milieu asiatique et ne pas la laisser se figer quand le Japon, par exemple, tire de sa modernisation d'éclatants bénéfices.

« Nous avons créé de multiples écoles et nous avons essayé de répandre la culture française grâce à des institutions variées d'enseignement secondaire ou supérieur. Fort bien. Mais que se passe-t-il pour les écoles primaires? Faute de maîtres français, un grand nombre de ces écoles sont dirigées par des maîtres indigènes doués de bonne volonté. Toutefois, ils sont très médiocrement armés pour réagir contre la mentalité générale des habitants du village et la lourde tradition qui pèse sur eux. Après quelques années passées auprès de l'instituteur, les enfants réintègrent le milieu familial et les progrès qu'ils ont pu accomplir s'estompent, puis s'effacent... Or, pour que la moder-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nisation s'opère, une opinion publique est nécessaire, une opinion publique s'appuyant sur le sentiment des moins ignorants ou des mieux éduqués. Ne perdons pas de vue les adultes qui sortent de l'école et continuons parmi eux cette propagande des idées libératrices.

« Voilà le but de l'A. F. I. M. A. Notre association appelle en vue d'une action sociale commune les Annamites dont l'évolution a commencé et qui se rendent compte de la nécessité d'un mouvement général vers le progrès. Vous jugez de l'ampleur du programme français, dans les pays de l'Union indochinoise. Aucun concours n'est négligeable, aucune énergie n'est à dédaigner pour que de l'élite, chaque jour renforcée et mieux organisée, rayonne vers la masse un esprit nouveau. »

Le Comité directeur de l'« Afima » a construit à Hanoï le foyer de la pensée moderne. Un cercle a été installé sur les bords du Petit Lac dans le style annamite. Largement ouvert à tous ceux qu'intéresse l'amélioration des rapports franco-annamites, il comprend des salles de lecture, une bibliothèque et une salle de concert, où une société de jeunes artistes, avec les instruments nationaux, se propose de faire connaître aux Français la musique annamite. Un nombre suffisant de salles sont mises à la disposition de tous ceux qui recherchent une saine distraction dans la conversation et la fréquentation de la bonne société indigène.

C'est le *Nam Phong* qui sert de bulletin aux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

novateurs de l' « Afima ». Là paraissent des études de vulgarisation et des articles dénonçant les vices de l'ancien mandarinat, signalant les erreurs des esprits rétrogrades ou des réactionnaires, encourageant les initiatives généreuses. N'est-ce point le *Nam Phong* qui entreprit la campagne pour la suppression des caractères chinois et qui détermina le roi d'Annam à y renoncer dans les services de l'administration indigène? On pourrait encore signaler les écrits en faveur de la réforme judiciaire, des caisses de crédit mutuel et d'épargne, de la réforme agraire.

L. A. F. I. M. A. répand aussi ses idées par la parole et elle organise des conférences, des manifestations publiques, des représentations théâtrales. Par tous les moyens, elle incite les Annamites à sortir de la passivité dans laquelle ils s'engourdissaient.

Ainsi, quoi de plus original que la représentation d'une pièce de Molière au Tonkin? N'était-ce point une étrange gageure de la part des dirigeants de l'« Afima »? Pourtant, ils gagnèrent la partie. On est en droit même de dire que la première du *Malade Imaginaire* au théâtre municipal d'Hanoï, le 25 avril 1920, a marqué une date dans l'histoire de l'éducation littéraire des Annamites. Une œuvre de notre grand comique traduite en Annamite, montée par des Annamites, jouée par des Annamites, non, certes, ce n'était pas banal !

On aurait pu supposer que l'esprit de Molière,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sa verve puissante, ses observations si humaines ne seraient pas complètement compris d'un public si différent des amateurs de la Comédie-Française. Crainte vaine ! De même il y avait à redouter des déformations caricaturales, des à peu près fâcheux, des contre-sens ridicules dans une adaptation de ce genre. Ces erreurs furent évitées avec beaucoup de virtuosité par le traducteur M. Nguyen van Vinh. S'il ne rendit pas absolument toutes les nuances de la pensée française — le vocabulaire annamite est assez limité et la langue annamite ne se prête pas aux mêmes souplesses littéraires que la nôtre — du moins il sut habilement décalquer les scènes du *Malade Imaginaire*, en conservant leur essentielle valeur comique.

Le choix de cette pièce était d'autant plus heureux que depuis quelques années, grâce à notre enseignement scientifique, la vieille école des Diafoirus annamites est battue en brèche par la nouvelle génération des jeunes médecins. Les trois actes de Molière contiennent maints traits d'actualité qui gardent toute leur valeur pour la société annamite.

L'élite indigène se pressait au théâtre d'Hanoï pour cette manifestation de modernisme littéraire. De nombreux mandarins richement costumés, au premier rang, le Tông-Dôc de Hadông, étaient venus avec leur famille. Des commerçants notables, des étudiants, et des gens de peuple avaient de bonne heure envahi la salle. Beaucoup de femmes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

annamites, avec leurs colliers d'or et leurs claires soutanelles, animaient de leurs délicates élégances cette curieuse assemblée. Bien entendu, le Gouverneur Général, M. Maurice Long, les hauts fonctionnaires et tout ce que la Colonie Française compte d'annamitisants n'avaient eu garde de manquer un pareil spectacle. On vit d'abord paraître sur la scène M. Pham Quynh qui lut un véritable manifeste en faveur du perfectionnement intellectuel de ses compatriotes et précisa le dessein des organisateurs de cette réunion moliéresque.

« Quel est le but, dit-il, de cette tentative dont l'audace est grande en vérité, mais où l'emportent la bonne foi et le désir de bien faire? Nous cherchons à nous inspirer du théâtre occidental pour tenter une rénovation de notre théâtre national. Les deux conceptions théâtrales sont nettement différentes l'une de l'autre. Nous disons « chanter la comédie », tandis que dans les pays d'Occident on dit « représenter la comédie ». Chanter et représenter, ce n'est pas la même chose. Dans nos théâtres on chante, c'est-à-dire que l'on récite des vers, ou que l'on parle avec des formules conventionnelles, des phrases plus ou moins rimées et rythmées, des périodes cadencées, ne visant qu'à être agréables à l'oreille des spectateurs ou plutôt des auditeurs. Car, chez nous, on vient au théâtre uniquement pour le plaisir d'entendre des paroles harmonieuses, sans prêter le plus souvent aucune attention à leur signification.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« On entend souvent des personnes donner leur avis au sortir d'une représentation en disant : Telle actrice chante bien, tel acteur chante mal, mais jamais elles ne commentent si la pièce est bien ou mal faite, ni ne discutent sur sa signification. De même nous disons : « Aller voir chanter (di xem hat) » pour « aller au théâtre assister à une représentation théâtrale ! » C'est une façon de parler qui paraît inexacte, mais qui peut s'analyser ainsi : venir entendre chanter et en même temps voir les gestes, poses et attitudes des acteurs et des actrices quand ils chantent.

« En définitive, notre théâtre consiste en des séances de chant avec accompagnement de mimique et de musique ; il procure peut-être des plaisirs pour les yeux et les oreilles, mais n'agit nullement sur l'esprit ni sur le sentiment. C'est vraiment regrettable, car le théâtre, qui peut-être un puissant moyen d'éducation des foules, n'a chez nous qu'une valeur éducative bien médiocre.

« Tel n'est pas le théâtre européen. Sans parler de l'Opéra, qui constitue un genre particulier, les pièces de théâtre en Europe sont « représentées » et non pas « chantées ». Pour pouvoir être représentée, une pièce doit être écrite dans un langage, qui se rapproche du langage courant, soit en prose soit en vers, mais non avec des formules conventionnelles, et comporter une action ou comique ou dramatique telle qu'elle se pose dans les circonstances de la vie réelle. Souvent une pièce sert

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'illustration à une thèse morale. Les personnages parlant la même langue que celle que nous parlons, les spectateurs ne font pas attention à la façon dont ils parlent, mais au sens de leurs paroles et aux péripéties de l'action que ces paroles expriment. Quand l'action est comique et présente des situations ridicules, elle excite le rire ; quand elle est dramatique, elle provoque l'émotion. Toujours l'esprit et le cœur ont une part dans les impressions qu'on éprouve et qui ne sont pas de simples sensations visuelles ou auditives. C'est ce qui explique l'influence du théâtre sur les mœurs et comment il constitue un si puissant instrument d'éducation sociale.

« L'expérience que nous tentons aujourd'hui devant vous a pour but de savoir s'il est possible de modifier notre conception du théâtre en nous inspirant de la conception occidentale. Cela est-il possible ou non? A vous de prononcer. Mais nous vous devons ces explications préliminaires pour éviter que des personnes imbues de l'ancienne conception ne jugent d'après cette conception la pièce que nous allons représenter, risquant ainsi de porter un jugement faussé d'avance. Si la comédie qui va être jouée devant vous vous intéresse, si vous éprouvez à la voir représenter plus de plaisir que d'entendre des cris et des lamentations, des chansons et des complaintes, tels qu'on en entend dans nos théâtres, ce sera là la preuve que notre expérience a réussi. Sinon, il nous restera toujours

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le mérite d'avoir osé une chose qui n'avait jamais été faite avant nous. »

M. Pham Quynh ayant ainsi parlé, parurent en procession seize chanteuses de Thai-hà-âp en grands atours, revêtues d'une tunique rose et le front cerclé du turban vert tendre, qui débitèrent un compliment en jouant de l'éventail et en se livrant à de gracieux balancements de corps. Elles disparurent vite dans la coulisse et, les trois coups ayant résonné, les interprètes annamites de Molière, à leur tour, prirent la parole.

Le public était tout yeux, tout oreilles. Des loges au poulailler, toutes les attentions étaient tendues, chacun s'efforçant de saisir le sens exact du dialogue. Ce recueillement fut bientôt interrompu par des rires et à chaque scène l'on sentait que les mots portaient mieux, que l'intérêt devenait de plus en plus vif, que la communication s'établissait de plus en plus étroite entre Molière et ses adeptes nouveaux.

Lorsqu'en Europe on nous offre un spectacle asiatique et que nos artistes se mêlent de jouer quelque pièce exotique, ils y apportent une extravagante fantaisie et se permettent de telles licences que ces « japoneries » ou ces « chinoiseries » sont contraires à toute vérité.

Un tel reproche ne pouvait s'adresser à l'interprétation du *Malade Imaginaire* qui sans atteindre évidemment à la perfection classique demeura dans une note juste. Les rôles d'hommes étaient

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tenus par des amateurs étudiants et lettrés annamites. Les rôles de femmes avaient été confiés à des actrices professionnelles. M. Duyet dans le rôle d'Argan et Mlle Cô Tuu surtout dans celui de Toinette déployèrent un talent très compréhensif. Acteurs et actrices évoluaient avec aisance dans le décor européen et portaient les vêtements du temps de Louis XIV comme si de longue date ils y avaient été accoutumés. Qui eût dit, voici vingt-cinq ans, que les jeunes Annamites se mettraient dans la peau d'Argan, de Béralde, de Cléante et de Diafoirus avec une aussi amusante désinvolture ?

L'A. F. I. M. A. ne s'est du reste pas bornée à cette première démonstration. Elle a perfectionné sa troupe et poussé plus loin l'étude de Molière. Le 11 janvier 1922, elle a fêté le centenaire en faisant représenter cette fois le *Bourgeois Gentilhomme*. M. Nguyen van Vinh a vu son succès s'affirmer. Toute l'élite intellectuelle de Hanoï et aussi le bon peuple tonkinois ont renouvelé leur approbation de la façon la plus encourageante.

Molière acclamé par les Annamites : c'est une surprise des temps modernes, une surprise qui honore le génie français tout entier !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XXI

La femme annamite.

Un voyageur qui visita l'Indochine en 1864, M. Léopold Pallu, nous a laissé quelques impressions sur les femmes annamites qu'il rencontra. Voici comment il les dépeint au physique et au moral : « Le costume des femmes ne diffère pas sensiblement de celui des hommes : une robe de soie et un pantalon. C'est une grande élégance de porter des pantalons de quatre couleurs éclatantes, disposées en bandes verticales. Leur démarche est singulièrement décidée. Parmi ceux qui les ont vues dans les rues de Saïgon qui ne se les représente encore, une perruche verte sur l'épaule s'avançant les bras ballants comme pour marquer la cadence du pas? La soie, qui modèle exactement leurs formes, les montre telles que la nature les a faites. Il y a de jolies femmes annamites ; une figure ronde, des yeux veloutés et bien fendus, une pâleur mate et une sorte de délicatesse enfantine composent un type qui ne s'éloigne pas de nos idées sur la beauté et qui serait remarqué en Europe.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Les femmes, en Annam, ont la passion des bijoux à un degré qui les distinguerait même dans les pays de l'Occident. Ceux qu'elles portent à la tête, au cou, aux bras, et aux pieds sont, suivant leur fortune, en or, en jade, en argent ou en verre. Ces bijoux sont d'un dessin très pur et leur ensemble n'offre point l'amoncellement disgracieux qui choque le voyageur dans l'Inde ou dans l'Arabie. On compte trois sortes de bracelets qui sont portés par les femmes dans trois états différents de leur vie : quand elles sont nouvellement mariées, après le premier enfant, plus tard, dans la vieillesse. Ces bracelets représentent quatre ou huit animaux chimériques et symboliques. Les femmes annamites portent aussi des colliers d'argent larges et plats, et des anneaux autour de leurs jambes, près du cou de pied. Les bagues sont de trois formes : plates, à facettes ou à fleurs. Les nervures de ces fleurs sont imitées avec une grande perfection. Les orfèvres annamites sont habiles : eux-mêmes fondent l'or et le battent. Les procédés qu'ils emploient lasseraient un Européen. »

Il y a là des traits exacts, mais ce portrait généralisé des femmes annamites est fort incomplet. M. Léopold Pallu a eu raison de vanter leur grâce, la souplesse de leurs mouvements, la délicatesse de leur teint et ce petit air d'indépendance qui n'est point l'une de leurs moindres séductions. Les élégantes des grandes villes se ressemblent par

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

leur coquetterie comme par leurs attitudes. De Hanoï à Saïgon, les mœurs féminines ne varient pas énormément, puisque la race est la même et que la religion et les lois ancestrales ont plus ou moins persisté. Le fond commun sur lequel est basée la famille dure toujours. Cependant, selon les provinces, il y a une assez grande diversité de types parmi les femmes annamites et les modes subissent aussi quelques modifications.

Ainsi à Hué, dans les pays plus au sud et jusqu'en Cochinchine, les femmes se font la raie au milieu de la tête et nouent leur chignon derrière la nuque, tandis que celles des provinces du nord, depuis Donghoï au Tonkin septentrional, enroulent leur chevelure dans un turban. Les femmes de Hué et les Cochinchinoises portent le pantalon et la veste qui se referme sur la poitrine. Les Tonkinoises, au lieu de pantalon, se couvrent d'un *sarong*, sorte de jupe, et leur robe déboutonnée sur le devant laisse voir la poitrine moulée sous un couvre-seins en étoffe. Pour se protéger contre les ardeurs du soleil, elles se coiffent d'un chapeau d'une largeur démesurée, très plat et d'une circonférence absolue. On dirait une immense corbeille en jonc à faibles rebords. Ce chapeau est très caractéristique. Au contraire, à Hué ou à Saïgon, les femmes ne prennent pour coiffure qu'un joli chapeau conique de dimensions bien plus réduites, ou un foulard clair. Souvent même, elles vont nu-tête et se contentent de s'abriter avec une ombrelle.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les Annamites du nord aiment les couleurs plus foncées et notamment le « cunao », la couleur terre de Sienne. Plus on descend vers le midi de l'Indochine, plus les femmes se parent de couleurs éclatantes, de soie aux tons vifs, de nuances téméraires. Les plus raffinées dans leur toilette sont, d'après les connaisseurs, les femmes de Hué. Pour avoir les sourcils « fins comme la feuille du saule », elles les amincissent délicatement au rasoir et pour avoir les cils « souples comme de la soie de cocon », elles les lustrent avec un noir brillant. Elles n'ont pas leurs pareilles pour s'aromatiser les cheveux, découvrir les crèmes qui donnent plus de velouté au visage, raviver par un expert maquillage leurs joues couleur de thé.

Il serait injuste de ne juger la société féminine indochinoise que par la fréquentation soit des milieux aristocratiques, soit de la classe des chanteuses ou des jolies oisives. Ce qu'il faut connaître, c'est la femme annamite à son foyer où son rôle est considérable. On s'imagine parfois que chez les peuples asiatiques la femme est reléguée en des fonctions très subalternes et qu'elle est en plein asservissement. Erreur, en ce qui touche les Annamites ! Si, au point de vue légal, la femme est soumise à l'autorité complète du mari, son rang dans la famille est immédiatement avant l'aîné des enfants et elle est une maîtresse de maison chargée de prendre toutes les initiatives opportunes. Elle dirige le ménage et dispose de l'argent amassé par

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les soins de l'époux. Il n'est pas rare qu'elle s'occupe de commerce et contribue pour une grande part à la prospérité de la famille. Elle façonne le caractère des enfants et surveille de près leur éducation. De cette manière, elle exerce surtout son influence en plus des moyens d'action que lui donne sur son mari son attraction personnelle.

La coutume annamite admet sept cas de répudiation de femme par le mari : la stérilité (d'enfants mâles), l'inconduite, le manque de soins envers le beau-père et la belle-mère, le bavardage, le vol, la jalousie, une infirmité repoussante.

Toutefois, la répudiation ne peut être prononcée dans les conditions suivantes : 1° si l'épouse a porté le deuil triennal de son beau-père et de sa belle-mère ; 2° si les époux, de pauvres gens qu'ils étaient, sont devenus riches ; 3° si dans la famille paternelle de la femme il ne reste plus personne auprès de qui elle puisse se retirer. Ces trois exceptions, dont les deux dernières sont si humaines, ne sont pas valables si la femme a commis la faute d'adultère.

Le divorce par consentement mutuel, est, du reste, possible. Quant au divorce à raison des sévices dont l'un des conjoints s'est rendu coupable envers l'autre, il est prévu par des règles dont les lois annamites fournissent le détail minutieux.

Les droits de la veuve sont aussi très bien sauvegardés. Elle est usufruitière universelle. Elle reçoit la gestion de tous les meubles et immeubles de la famille dont elle devient véritablement le chef.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'est pourquoi l'on voit beaucoup de veuves annamites diriger des entreprises importantes à la ville et à la campagne. J'en ai connu qui dirigeaient des plantations en Cochinchine et au Tonkin. Une des grandes imprimeries de Saïgon est administrée par la veuve Huyn-Kim-Danh. C'est une femme aussi qui dirige le théâtre annamite de Cholon.

La cochinchinoise, pas plus que la tonkinoise, n'exerce apparemment un rayonnement politique quelconque. Elle n'est pas admise aux fonctions publiques et elle ne participe point aux affaires administratives. Les seuls emplois officiels auxquels elle peut aspirer dans la société annamite modernisée sont ceux d'institutrice dans l'enseignement, d'infirmière et de sage-femme dans l'assistance publique. On ne peut cependant pas dire d'une façon absolue que dans la coulisse les femmes de certains mandarins n'ont pas eu d'influence sur la province qu'ils administraient. Il y eut autrefois une femme qui, dans l'histoire, se rendit célèbre par ses exploits sur le champ de bataille. On a conservé le souvenir de Thieu-pho, l'héroïne tonkinoise, femme du général Tran quang Dien qui leva une armée de plusieurs milliers d'hommes et appuya presque jusqu'à la victoire la révolte des Tay-sons. Elle conduisit son armée à la muraille qui défendait la Cochinchine du Tonkin, et, sans la trahison d'un lieutenant, cette guerrière eût triomphé des troupes royales.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Gia-long ne se serait pas rendu maître des provinces du nord.

La générale Thieu-pho fut suppliciée et, dans cette épreuve encore, elle montra une fermeté d'âme qui a inspiré les poètes populaires. Les bourreaux, dit-on, pour avoir son courage, mangèrent son cœur, son foie, ses poumons et ses bras potelés (1).

Nous sommes très loin de ces mœurs, bien qu'il n'y ait pas beaucoup plus d'un siècle que l'amazone tonkinoise se soit ainsi distinguée. Aussi bien le cas de Thieu-pho apparaît tout à fait exceptionnel.

Sous l'ancien régime, les jeunes filles annamites de bonne condition recevaient une éducation austère qui ne les inclinait nullement au métier des armes. Travaux d'intérieur, de ménage, de couture, occupaient leurs journées. Rarement, elles franchissaient le seuil de la demeure familiale et jamais on ne les menait au spectacle. Elles demeuraient cachées aux regards des visiteurs et elles se tenaient modestement derrière les stores ou les rideaux. Jusqu'au mariage, leur existence était aussi simple que monotone. La maternité leur créait de nouveaux devoirs et incitait leur dévouement à de nouvelles manifestations.

Depuis un demi-siècle, le sort des jeunes filles annamites a évolué dans un sens un peu plus libé-

(1) Voir la Relation sur le Tonkin et la Cochinchine par Mgr la Bissachère (1807) publié par Charles Maybon, Champion, 1919.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ral. Elles sortent davantage et leur horizon s'est élargi. Sans parler d'émancipation, on peut noter des méthodes éducatrices moins sévères à leur égard. Mais il ne faut pas, non plus, oublier que la société annamite est très hiérarchisée et que les femmes suivent les coutumes de leur classe. C'est donc à l'intérieur de chaque classe qu'il conviendrait de déterminer les progrès du modernisme. Les lettrés, les commerçants, les industriels, les agriculteurs, les petits boutiquiers, le menu peuple forment autant de classes et les femmes tiennent aussi jalousement que les hommes aux honneurs et aux prérogatives de leur rang.

Les jeunes filles annamites mettent un grand empressement à fréquenter les écoles françaises. Elles suivent en cela le goût du jour qui porte l'élite vers notre civilisation. Et, puis, elles sont, comme les garçons, prédisposées aux exercices intellectuels. La littérature nationale a compté des femmes poètes. Autrefois, les familles riches entretenaient des maîtres pour leurs filles. Les écoles françaises permettent aujourd'hui d'ajouter à leurs qualités spirituelles des ornements supplémentaires.

Comme je demandais à la directrice d'une grande institution de Hué si elle ne pensait pas que notre enseignement suggèrerait des idées subversives à ses élèves, elle me répondit ceci :

— Non, il n'y a pas à redouter de révolte parmi les femmes formées dans nos écoles. Elles ne jet-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

teront pas dans la discussion les principes essentiels de la société annamite. Même en Cochinchine où la proportion des femmes instruites est grande et où la pensée occidentale a pénétré plus profondément dans le peuple, même à Hanoï et dans d'autres grands centres où l'exemple européen pourrait avoir une répercussion directe sur les mœurs indigènes, les femmes instruites conservent une remarquable modération. En somme, pourquoi s'attaqueraient-elles aux hiérarchies qui les favorisent ? Elles sont appelées à bénéficier des avantages que procure la classe des lettrés. Elles se garderaient bien de diminuer le prestige de cette classe... »

J'ai visité la plupart des établissements scolaires, de l'Indochine où sont éduquées les jeunes filles annamites, écoles de quartier, collège Dong-Khanh à Hué, école Brieux, à Hanoï, école où l'on prépare les futures institutrices, collège de filles indigènes à Saïgon. Partout une discipline parfaite, une curiosité insatiable de la part des élèves, un désir constant de bien faire. Les directrices et es professeurs de ces institutions ont réitéré les compliments que j'avais déjà entendus au sujet des jeunes gens à l'Université d'Hanoï. Je n'y reviendrai donc point. Mais je m'en voudrais de ne pas consigner ici les renseignements que me fournit, au cours d'un entretien des plus intéressants, Mme Lagrange, directrice du collège de filles indigènes de Saïgon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— C'est vers 1910, me dit-elle, que le projet d'un établissement de ce genre prit corps. A cette époque, les seules écoles de filles existantes étaient les écoles élémentaires des provinces tenues par des moniteurs indigènes et dans lesquelles l'enseignement du français n'était pas obligatoire. Seuls, les chefs-lieux les plus importants possédaient une institutrice française.

« Les premiers fonds destinés à la création de ce collège furent recueillis par souscription chez les Annamites. Voilà ce qu'il est bon de mettre en relief. Les indigènes eux-mêmes, ayant compris la nécessité d'étendre l'enseignement à leurs filles, se montrèrent pleins de clairvoyante générosité. Par un geste de solidarité touchant, les écoles primaires de France envoyèrent une certaine somme afin d'aider à l'éducation de leurs petites camarades annamites. La colonie naturellement fit le plus gros effort et, M. Sarraut ayant posé la première pierre, ce collège fut prêt quelques années plus tard. Il ouvrit ses portes en octobre 1915.

« Tout de suite, ce fut un succès. J'insistais, il y a un instant, sur l'élan des Annamites vers le progrès français. En vérité, ceux qui réfléchissent ne veulent pas que la culture intellectuelle de leurs filles soit par trop inférieure à celle de leurs fils. J'ai souvent entendu dire à de vieux indigènes que les jeunes gens élevés dans des écoles françaises, une fois rentrés chez eux, se montraient difficiles sur le choix d'une compagne. Ils ne trouvaient plus

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans la société des femmes l'agrément qui leur eût assuré des satisfactions morales devenues indispensables. Notre collège indigène répondait donc à un besoin social.

« La première année, il recueillit une quarantaine d'élèves. En 1918, il y en avait 140. Aujourd'hui, nous en comptons 226. La durée des études est de six ans pour le cycle primaire, de quatre ans pour le cycle complémentaire. Les programmes ressemblent à ceux des grandes écoles provinciales de garçons, mais avec des cours supplémentaires de couture et d'enseignement ménager. Nous nous efforçons encore de fortifier la race en obligeant nos jeunes filles annamites à pratiquer la culture physique. Nous les recrutons surtout dans les classes aisées de la population : ce sont, en général, des filles de riziculteurs, de commerçants, d'industriels. Pour les familles peu aisées, des bourses ont été créées. Les élèves qui en bénéficient se destinent toutes à l'enseignement. »

Ayant interrogé Mme Lagrange pour savoir si les jeunes Annamites n'éprouvaient pas quelque tristesse de l'internat et du détachement de leur famille, elle me répondit : « Les fillettes de huit à dix ans qui nous sont données se plient très vite à la règle française et elles ne tardent pas à être en confiance avec nous. Il est certain que ce résultat est un peu plus lent avec celles qui ont dépassé l'âge de douze ans. Ces dernières doivent rompre avec des défauts qui leur plaisaient : insouciance

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de l'heure, papotages par petits groupes, habitude de la dissimulation. Au collège, nous sommes très sévères pour l'exactitude, nous imposons des jeux mouvementés, nous obligeons les élèves à s'exprimer en toute franchise. Nous voulons en faire des femmes conscientes de leur personnalité et fières, non des créatures timides et repliées sur elles-mêmes. »

— Quelles sont leurs études préférées?

— Elles réussissent mieux en sciences qu'en lettres. Cela tient, je crois, à ce qu'elles comprennent plus facilement ce qui frappe davantage leur mémoire : formules ou expériences. Pourtant, leur inclination pour les travaux littéraires est certaine, puisque les rares cris d'enthousiasme que l'on ait entendus ont été provoqués chez elles par des leçons de récitation ou de lecture expliquée.

« Quoi qu'il en soit, nous faisons de notre mieux pour qu'elles aiment la France et pour qu'elles se souviennent de ce qu'elles ont appris chez nous. Il n'y aura jamais trop de femmes instruites en Indochine pour propager nos idées. Celles qui sortent du collège sont fort recherchées et se marient fort bien. Les Annamites qui les épousent découvrent de nouveaux motifs d'attachement à la France. Instruisons le plus possible de jeunes filles. Il n'est pas de meilleure propagande pour nous ! »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XXII

Le développement du Tonkin.

Que le Tonkin — déjà grandement transformé depuis la conquête — soit appelé à un essor magnifique, voilà ce que l'on peut affirmer, sans crainte d'un démenti par les événements futurs. Des industries puissantes et variées sont nées. D'autres sont en voie de création. La main-d'œuvre est là plus vigoureuse que dans le reste de l'Union indochinoise et le sous-sol renferme de telles richesses qu'il faudrait, sans doute, des chiffres fabuleux pour les estimer à leur valeur. Grâce à ses bassins houillers et à ses mines, le Tonkin deviendra un centre métallurgique de premier ordre en Asie.

Les usines se multiplient dans les grands centres. Je vous ai décrit l'activité d'Haïphong et la prospérité de Hongay. On travaille aussi avec ardeur à Hanoï et dans la banlieue de la capitale, où l'on trouve deux grandes fabriques de produits céramiques, une manufacture de tabac qui prépare deux millions de cigarettes par jour et qui en vend 20 millions par mois à la régie française, une tan-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nerie, une fabrique d'allumettes, une distillerie capable de produire 5 000 hectolitres d'alcool par mois, des fabriques d'amidon, de produits alimentaires, de porcelaines. Les faïences de Thanh-Tri verront leur réputation de mieux en mieux s'établir partout l'Extrême-Orient. On arrive à les perfectionner de telle sorte qu'elles seront aussi belles que les meilleurs produits chinois de notre époque. A Bat-trang, tout à côté, ce sont les potiers qui composent des œuvres de style également chinois, soucoupes, bols, vases, mais d'un caractère plus commun que les fabrications de Thanh-Tri.

Nam-Dinh, renommée pour le Camp des Lettrés où, tous les trois ans, avaient lieu les grands concours, ne s'enorgueillit point que de ces traditions spirituelles. Comme Hanoï, Nam-Dinh possède, en même temps que de pittoresques artisans perpétuant les procédés de l'ancien temps, des équipes d'ouvriers appliqués aux travaux modernes. Une filature de coton qui comprend 35 000 broches et 300 métiers à tisser occupe 1 800 travailleurs indigènes. Il y a aussi une filature de soie, avec une magnanerie modèle, une distillerie, une scierie, une fabrique d'albumine, une tuilerie.

Plus au sud, le groupe industriel Vinh-Benthuy possède une importante scierie qui est en affaires avec la Chine, une fabrique d'allumettes, une usine de conserves outillée pour débiter 100 bœufs ou 500 porcs par jour, une tuilerie à vapeur.

Pour bien montrer l'effort français auquel s'asso-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cie chaque jour plus étroitement l'effort indigène, il faudrait encore citer la fabrique de papier de Dap Cau, utilisant uniquement des matières premières prises dans le pays et fournissant par mois 190 tonnes de papier, l'usine à blanc de zinc de Lang-Hit, la fabrique de térébenthine de Quang-Yen, la fabrique de boissons gazeuses de Laokay, les ateliers de raffinage de gomme laque situés à La-Pho sur la Rivière Noire. Dans ces établissements et dans bien d'autres nos industriels et nos ingénieurs apprennent aux Tonkinois les méthodes scientifiques de production.

Les Français se sont lançés dans les entreprises agricoles déjà pratiquées par les indigènes, — comme la culture du riz — mais ils ont aussi innové. C'est ainsi qu'ils ont procédé à des plantations de caféier. Il est impossible de ne pas prononcer immédiatement le nom des frères Borel qui ont donné l'exemple. Les variétés cultivées par eux sont celles du caféier d'Arabie. L'une particulièrement estimée produit le « moka-tonkin ». Le grain est petit, souvent arrondi, d'un arôme très délicat après qu'on l'a bien récolté, conservé sec et laissé vieillir.

La moyenne région vallonnée du Tonkin et la région qui commence aussitôt après la partie septentrionale de l'Annam, à la suite d'essais aussi coûteux que persévérants, ont été reconnues propices à la culture du caféier d'Arabie qui se plaît, d'ordinaire, à des altitudes plus élevées. Aujourd'hui, les plantations tonkinoises sont jugées par

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les experts parmi les mieux entretenues du monde. L'exportation qui se chiffrait à 360 tonnes en 1915 a quadruplé en 1921. C'est le Havre qui absorbe toute la production tonkinoise. Pour lutter contre les maladies du caféier — et notamment contre le *borer* — un organe spécial d'études a été institué au Tonkin. On a essayé, en outre, d'acclimater les espèces africaines entre autres le caféier de Liberia. Mais elles réussissent mieux sous le climat de la Cochinchine que dans les provinces situées au nord de l'Union.

Les plantations de café représentent seulement 2 000 hectares sur les 55 000 hectares environ qui ont été mis en exploitation par les concessionnaires européens du Tonkin. La majeure partie des terres qu'ils travaillent est destinée au riz. De même que le domaine des indigènes, ces rizières prendront d'autant plus de valeur que les vastes travaux de défense contre les crues du Fleuve Rouge et d'irrigation (quand, au contraire, il faut lutter contre la saison sèche) seront développés. Le Tonkin a déjà 2 000 kilomètres de digues pour s'opposer à la pression des masses d'eau. Il y a sept siècles que les indigènes ont commencé ces travaux de protection. Continuellement, l'administration française les complète et les renforce. Elle a aussi tout un plan de canaux, d'artères, de sous-artères, d'artérioles, de siphons, d'aqueducs pour fertiliser les pays qui, à certaines époques, manquent d'eau. Les expériences tentées dans la plaine de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Kep (province de Bac Giang), ont été concluantes. Grâce au système de compensation établi, les terres de la région sont passées de 60 piastres à 200 piastres l'hectare et leurs propriétaires sont devenus les meilleurs clients des usines d'engrais phosphatés. En ce moment, sont en cours d'exécution les travaux du Vinh Yen, intéressant une superficie de 17 000 hectares. L'exécution du projet pour la dérivation du Song-Cau ne tardera pas. Un canal navigable entre Thai-Nguyen et Phu-Lang-Thuong permettra d'irriguer 34 000 hectares. De nombreux travaux d'assèchement dans le delta tonkinois et de nouvelles défenses contre l'envahissement de l'eau salée complètent ce programme qui rendra tant de services à l'agriculture.

Quand le sous-sol tonkinois aura été bien prospecté et que l'exploitation pourra en être hardiment poussée, que n'en tirera-t-on point? Il y a une vingtaine d'années, ce fut un véritable engouement pour les entreprises minières. Puis, après les déceptions de cette première période, un revirement se produisit, et cette fièvre sembla complètement guérie. Un peu avant 1914, les recherches recommencèrent, mais d'une façon plus sage et mieux calculée. Enfin, voici que se manifeste, après la trêve imposée par la guerre, une renaissance minière. C'est que des résultats indiscutables s'imposent à l'attention.

Pour le charbon, en dehors des mines de Hongay, d'autres sociétés se sont constituées : la Société

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des anthracites du Tonkin qui a acquis les riches gisements de Maokhé et de Trang-Bach, la Société des charbonnages du Dong-Trieu qui opère également dans le pays au nord d'Haïphong. Le bassin de Phan-Mê fournit déjà une trentaine de mille tonnes par an. Celui de Ke-Bao se réveille et promet, cette fois, un rendement des plus satisfaisants. Il est relié à l'excellente rade de Port-Wallut sur la baie d'Along. Je dois encore mentionner le bassin de Phu-No-Quan qui fournit un charbon analogue à celui du Pas-de-Calais, les charbons tertiaires de Dong-Giao, la mine de Tuyen-Quan, la lignite de Langson. Et l'on continue à découvrir des gisements. Tout récemment, cinq couches de charbons ont été déterminées sur la rive droite du Fleuve Rouge à 15 kilomètres au Nord-Ouest de Yen-Bay.

Les mines de zinc ont, de leur côté, marqué de remarquables progrès. Elles se rencontrent principalement dans le vaste massif calcaire compris entre la Rivière Claire, le Fleuve Rouge et la voie ferrée de Hanoï à Langson. Elles ont produit annuellement jusqu'à 50 000 tonnes. Avant la guerre, tout était écoulé sur le marché d'Europe. Les minerais les plus riches étaient traités en Allemagne et en Belgique. Au début des hostilités, on put encore en transporter d'assez grandes quantités en France et en Angleterre.

Les frets atteignirent de tels taux qu'à partir de 1917 l'on dut cesser. Ce furent les Japonais qui bénéficièrent de la production tonkinoise. La hausse

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de la piastre et le prix du fret sont trop élevés pour permettre une reprise extrêmement active avec l'Europe. Mais, en attendant, au Tonkin l'on se prépare à une production plus intense. Près de Quang-Yen on a monté une grosse usine construite pour traiter les minerais oxydés de zinc et produire 10 000 tonnes de zinc brut ou laminé par an.

Elle traitera plus tard les minerais sulfurés de zinc, plomb et métaux connexes. Cho-Dinh, Langhit, Trangda, Yen-Linh, sont autant d'autres centres d'exploitation appelés au plus bel avenir.

Le Tonkin a l'avantage d'avoir en abondance de l'étain, alors que beaucoup de gisements connus s'épuisent ailleurs. C'est presque un métal rare. Or, dans la région de Caobang on a extrait en un semestre 70 000 tonnes pour le minerai d'étain et 15 000 pour le wolfram. Dans une région voisine, une exploitation a produit 60 000 tonnes de minerai mixte (étain et wolfram). Les mines de Pia Ouac, Song-Gam et Trang-Da reprennent leur vie d'avant-guerre.

Ce n'est pas tout, le sous-sol tonkinois renferme de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du mercure, de l'antimoine, des phosphates... Quand il sera possible non plus d'effleurer, mais d'attaquer toutes ces richesses avec un personnel suffisamment éduqué, un outillage adéquat, des moyens de transports permettant d'en profiter rapidement, alors le Tonkin apparaîtra comme le pays où nous dormions, depuis des années, à côté d'innombrables

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trésors. Mais l'énergie française ne dispose malheureusement pas, comme les fées, d'une baguette magique. Sa réussite, pour être sûre, est néanmoins conditionnée par l'application de toute une politique, dont l'esprit de méthode et la persévérance constituent les deux principales vertus.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XXIII

Phnom-Penh, ses pagodes et ses palais.

Si l'on en croyait les dictionnaires d'il y a vingt ans, et la relation que Pierre Loti écrivit de son voyage au Cambodge, on pourrait imaginer que Phnom-Penh est toujours une ville misérable, aux rues désertes dont les trottoirs sont envahis par l'herbe, accablée d'ennui, où quelques éléphants promènent la mélancolique lourdeur de leurs pas. « Décidément, déclarait en 1901, l'auteur du *Pélerin d'Angkor*, ce petit coin de France qui est venu se greffer là, ne semble pas viable, tant il a pris en peu d'années, un air de vétusté et d'abandon... »

Ce triste pronostic ne s'est point réalisé, tout au contraire, Phnom-Penh a pris de l'ampleur et c'est une cité d'une esthétique charmante qui grandit sur les bords du Mékong.

Loin d'offrir un visage neurasthénique, la capitale cambodgienne déploie des grâces attirantes et elle exerce une séduction sans cesse renouvelée en raison même de ses aspects changeants. Quand on

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

arrive au crépuscule par la voie du fleuve, et quand au loin se dessinent ses toits aigus, le sommet des multiples pagodes dont les extrémités dressent leurs ornements fantaisistes vers le ciel, la longue flèche du Phnom, la ceinture verdoyante des grands arbres et les quais du port où sont rangés les steamers et les jonques, c'est une surprise d'un exotisme tout spécial dans le milieu indochinois. Cela ne ressemble à aucune autre vision dont on ait été précédemment frappé en parcourant les divers pays de l'Union. A la nuit, on croirait approcher d'une cité au dessin fantasque, remplie d'étranges silhouettes et de monuments garnis de pointes, comme un gigantesque hérisson sur la défensive. Tout de suite, la curiosité est éveillée. Non, certes, Phnom-Penh n'est pas une ville banale et après l'avoir visitée, on a encore mille motifs de confirmer ce premier jugement.

D'abord, Phnom-Penh ne manque pas d'une certaine animation. La population qui, en 1904, était évaluée à 42 000 habitants, s'est élevée à 73 000 âmes en 1914 et, aujourd'hui, elle comprend 39 000 Cambodgiens, 25 500 Annamites, 24 000 Chinois, 1 000 Hindous et Malais, 768 Européens. A ces chiffres, il convient d'ajouter une forte population flottante : bateliers, pêcheurs, cultivateurs, marchands venant vendre, acheter ou échanger leurs produits. C'est un contingent supplémentaire, d'environ 20 000 individus. Dans la rue principale, rue commerçante — la rue Ohier —

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

circule cette foule composite, parmi laquelle on distingue de nombreux types métissés. Des boutiques prospères, des magasins où l'on trouve des pierres précieuses et des objets d'orfévrerie, des marchés abondamment pourvus de denrées témoignent de la vitalité économique de la ville.

Elle est neuve, trop neuve même. Elle n'a pas été patinée par le temps. C'est que depuis vingt ans, elle a été presque entièrement construite ou reconstruite. Le développement des voies publiques, qui presque toutes sont ornées d'une rangée d'arbres touffus, dépasse 58 kilomètres. Les quais, construits en granit et en ciment armé, auront bientôt une longueur de 1 600 mètres. Partout, on exécute des travaux d'utilité publique : réseau d'égouts, services électriques, adduction d'eau potable, construction de ponts, création d'un port à Chrui-Changwar, sur le Mékong, pour permettre aux bateaux de moyen tonnage de remonter jusqu'à Phnom-Penh.

Ce qui double la valeur des efforts accomplis dans la capitale cambodgienne, c'est que l'emplacement sur lequel elle est bâtie, se trouvait autrefois inondé pendant six mois de l'année, comme le reste du Cambodge. Avant tout, il a donc fallu surélever la ville au-dessus du niveau des plus fortes eaux et sa croissance a été subordonnée à l'exécution rapide de ces énormes réfections. Trois millions et demi de mètres cubes de remblai ont été exécutés. La Société des Dragages de Cochin-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chine poursuit la besogne avec un puissant outillage. La passe conduisant au port sera approfondie. Les bancs de sable qui gênent la navigation seront enlevés et serviront aux remblais de Phnom-Penh. On se promène dans des jardins ombragés et parés de bougainvilliers, là où voici quelques années s'étendaient des masses d'eau stagnantes.

Le quartier européen, tout à fait assaini, est dominé par le Phnom, monticule d'une trentaine de mètres sur lequel se dresse un temple boudhique, auquel on accède par un escalier monumental que veillent le *nâga*, des lions et des gardiens de pierre. Tout autour s'étend un parc, avec des arbres magnifiques. C'est ce Phnom qui a formé le noyau de la ville. M. Georges Maspero en a retracé l'histoire devant le roi Sisowath, le 13 août 1920. Et voici comment il conta les origines de Phnom-Penh :

« Au temps « de la grande pitié du Royaume de France », lorsque Duguesclin guerroyait pour en bouter l'Anglais dehors, c'était grand deuil aussi dans le royaume des fils de Kambou, où les Siamois, toujours plus puissants et toujours plus nombreux, venaient d'installer, à Angkor la Grande, un des leurs, comme roi. Les Khmers, se sentant abandonnés des dieux, désertaient les cités des bords des lacs qu'ils avaient, au temps de leur grandeur, peuplées de monuments magnifiques, et venaient chercher, dans les pays du sud, la sécurité et l'oubli.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Or, à l'endroit où s'élève à présent la capitale du Cambodge, une dame Penh avait construit sa maison, sur un tertre flanqué à l'est d'une butte conique. Un soir, que les eaux du fleuve, grossies par les pluies, avaient débordé, elle vit tournoyer devant sa maison, au gré des remous du courant, un koki gigantesque aux branches encore couvertes de frondaisons. L'ayant fait tirer à terre pour en débiter le bois, elle y trouva, en un creux, quatre images en bronze du Bouddha et une statue de Prah Noreay, le Visnu « qui va au gré des flots ».

« Elle comprit que les dieux s'étaient, eux aussi, décidés à quitter Angkor et avaient, en s'arrêtant auprès de sa demeure, marqué leur volonté d'assurer aux lieux où elle s'élevait les destinées d'une capitale.

« Alors, dit la chronique, dame Penh et tous les gens d'alentour se réjouirent grandement, et ramenèrent les saintes images, en grande pompe jusqu'à la maison de dame Penh, qui construisit un abri provisoire. Puis elle pria tous les habitants de venir l'aider à exhausser la butte qui se trouvait devant sa demeure et en faire une véritable colline ».

« Sur son sommet, elle édifia, du bois du koki, un sanctuaire où elle déposa les quatre statues du Bouddha, tandis qu'elle abritait celle du Prah Noreay, dans une petite chapelle édifiée au pied de la colline, du côté de l'est.

« Et cette colline, ainsi exhaussée en l'année 1375,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

par les soins de la pieuse dame, pour y installer les dieux venus du Nord, a conservé depuis le nom de Phnom-Daun-Penh, la Montagne de la dame Penh, dont on a fait depuis Phnom-Penh.

« C'est en ce lieu, élu des dieux que, soixante ans plus tard, le roi Ponhea Yat, que les chroniques appellent Srei-Soriyopor, délaissant à jamais Angkor-la-Grande, qui venait d'être saccagée par les Siamois et n'était plus déjà que ruine, forêt et solitude, décida d'établir sa résidence et de fonder sa capitale.

« Les travaux préparatoires terminés, il quitta Basan, au pays de Srei-Santhor, où il s'était provisoirement installé, et se rendit en bateau à Phnom-Penh, accompagné de ses mandarins et de tous ses gens, le mardi 9e jour de la quinzaine décroissante du mois de Pisakh, de l'année du Tigre, 6e de la décade, 1 434e de notre ère d'Europe.

« Dès qu'il y fut arrivé, racontent les *Annales*, il ordonna à l'Oknha Déchou Srei, gouverneur de la province de Samrong-Tong, de lever des hommes corvéables pour aller chercher de la terre dans la plaine, s'étendant au sud du Phnom et la porter au pied même de ce Phnom et dans le palais. Il fit ainsi remblayer tout ce quartier et aplanir le terrain, jusqu'à la berge du fleuve qui a été dénommée pour ce Kompong-Réap, la berge en pente douce. La plaine, d'où l'on avait extrait la terre nécessaire à ce travail, se transforma rapide-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment en marais et prit le nom de Bung Déchou,le marais du Déchou.

« Le roi prescrivit ensuite au gouverneur de la province de Bati, nommé Plong, d'ouvrir un canal pour assurer les réserves d'eau nécessaireà la consommation des habitants. Ce canal, recouvert de pierres plates et de terres qui le cachaient à la vue, prit le nom de Prek Oknha Plong, le canal de l'Oknha Plong.

« Le roi, tout en même temps, fit, autour de la ville, élever un grand rempart de terre et creuser une douve qui reçut, au sud le nom de Prèk Takéo, canal du vieux Kèv ; à l'ouest, celui de Prèh O-Kor, canal des ouatiers ; au nord, celui de Prèk Pumpéay. Mais, ayant installé, sur les bords de ce dernier, les Chinois chargés de forger des armes, on ne le désigna plus que sous l'appellation de canal des « Forgerons Chinois », Prèk Chen Dam Dèk.

« Tout le long du fleuve, enfin, il ordonna la construction d'une digue destinée à protéger la ville contre l'inondation.

« Les fonctionnaires et les habitants construisirent leurs demeures à leur gré dans l'enceinte de la capitale, et toute la partie occidentale fut réservée aux rizières.

« Alors, le roi donna à sa nouvelle résidence, le nom de « Capitale des Quatre Bras, heureuse maîtresse de tout le Cambodge, fortunée, noble ville d'Indraprastha, frontière du Royaume », et dénomma le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fleuve « Tonlé Chadomukh », le « fleuve aux Quatre Bras ».

« Cinq cents ans ont passé depuis le jour lointain où Ponhéa Yat baptisait ainsi la ville qu'il venait de construire. Abandonnée à diverses reprises par les rois du Cambodge, rétablie définitivement comme capitale en 1867, par S.-M. Norodom, les siècles avaient passé sur elle, sans beaucoup la changer, et je l'ai trouvée, quand j'y suis arrivé, pour la première fois, en 1894, telle encore que la décrit la chronique. Ce n'est guère que depuis l'avènement de Votre Majesté, qu'elle a dépouillé, sous l'impulsion créatrice du Résident supérieur Outrey, sa forme d'antan vétuste et périmée pour se transformer en une cité tout éclatante de l'or de ses toits étagés, toute vibrante d'une vie chaque jour plus intense, digne des destinées que lui promettent la richesse du Cambodge et l'avenir de ses enfants ».

C'est au sud de la ville aux multiples pagodes avec, pour clôture, un mur rectangulaire, que le Palais royal a été réédifié. Les monuments qui le composent sont de date récente, mais d'une architecture en rapport avec les principes de l'art khmer. Fraîchement coloriés avec leurs toits surmontés de multiples cornes, ils font l'effet de somptueux pavillons reconstitués pour une exposition universelle. Tout cela est un peu trop vernis, trop blanc, trop jaune, trop doré. Les tuiles claires de la couverture, comme le vermillon des portes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ou l'éclat des murailles, fatiguent la vue, surtout quand le soleil d'août les baigne. Mais, est-ce laid? Non pas. C'est bizarre, c'est extravagant, c'est déconcertant pour un œil occidental. Ces édifices cornus et étincelants finiront sans doute par se ternir et par offrir un caractère moins tapageur. Leurs audaces s'atténueront. La renaissance khmer se perfectionnera en prenant de l'âge...

De forme cruciale, le plus important bâtiment abrite la salle du Trône. Sa toiture (il faudrait dire ses toits, car il semble qu'il y en ait plusieurs, s'échappant du premier, à la manière des tables gigognes) est supportée aux quatre angles par des statues de Garouda. Dans les intervalles, des femmes ailées — qui sont les cariatides khmères — symétriquement alignées, aident aussi à soutenir ces toits. Au sommet, ondulent vers le ciel, des ornements qui ont l'air de cornes. Mais, d'après l'interprétation de M. George Groslier, ce sont des queues de serpents. Une fois de plus, le *nâga* aurait servi d'élément décoratif. Sa tête serait représentée par une triple flamme — qui surmonte, en effet, chaque pilier portant le toit — et le corps du serpent sacré, ressortirait de l'autre côté en s'agitant à l'air libre.

D'aucuns prétendent que ces ornements pourraient aussi bien être des trompes d'éléphants. Possible. L'explication de M. George Groslier ne manque, toutefois, ni d'ingéniosité, ni de vraisemblance.

A l'intérieur, de l'or à profusion et des couleurs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

également hardies, un sol en mosaïque. Le trône en bois, sculpté dans ses moindres détails et minutieusement ouvragé, s'appuie sur Garouda, que l'on retrouve partout à son poste de gardien. Neuf parasols blancs, surmontés de quatre faces de Brahma, protègent le siège royal, de même que neuf degrés permettent d'y accéder. S.-M. Sisowath ne s'est assise là que pour la cérémonie de son couronnement. D'ordinaire, quand une fête a lieu dans cette salle, le monarque cambodgien prend place sur les coussins d'une sorte de lit de camp, aux somptueuses étoffes, disposé en avant du trône. De chaque côté, des glaces à pied. En arrière, un second trône, un peu moins élevé mais d'un luxe égal, sert à la reine.

A droite et à gauche du trône royal, voici deux chapelles. Dans la première, reposent les cendres de la famille royale, dans des urnes ciselées d'or et d'argent. Ces vases funèbres sont exposés sur une étagère en forme de pyramide aux tons vert, bleu et or. Dans l'autre sanctuaire, a été réunie une collection infiniment variée de bouddhas et de tatuettes, en bronze, en pierre, en argent, en métal précieux. Ce sont des cadeaux offerts au souverain par les membres de la famille, les princes et les nobles étrangers.

Deux pavillons secondaires flanquent le palais du Trône : le pavillon des pages et le pavillon où est déposée l'épée sacrée que veillent avec assiduité des gardiens éprouvés

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour les fêtes, il y a deux monuments que je me contente de mentionner pour l'instant, car les manifestations chorégraphiques exigent une étude spéciale et je vous conterai en détail les réjouissances auxquelles j'ai participé. En compagnie de M. Thiounn, ministre des Finances et grand maître du palais, j'ai pu voir tout ce qu'il y a de remarquable dans l'enceinte royale. C'est ainsi, que j'ai pénétré dans le musée privé et que j'ai jeté un coup d'œil sur le Trésor du roi. Palanquins magnifiques, parasols, armes symboliques, tout l'attirail compliqué des cérémonies est remisé là en bon ordre.

— « Nous devons tenir prêt, m'expliqua M. Thiounn, un jeu de sept parasols, pour protéger notre souverain. Chaque parasol emprunte une couleur rituelle : jaune clair, le lundi ; violet, le mardi ; jaune foncé, le mercredi ; vert, le jeudi ; bleu, le vendredi ; noir, le samedi ; rouge, le dimanche. Le sampot que porte S.-M. Sisowath est toujours en harmonie avec la couleur du parasol. Cette règle vestimentaire n'est pas imposée par l'élégance. C'est la tradition qui l'exige. »

Les bijoux du roi et les cadeaux qu'il reçut en Europe sont conservés au premier étage de ce pavillon musée. C'est une débauche de diamants, de brillants, d'objets d'orfèvrerie, de coupes, de bibelots, de défenses d'éléphants. Certains articles m'ont paru médiocres et cette collection est certes inégale. Je me suis aussi laissé dire que des bijoux

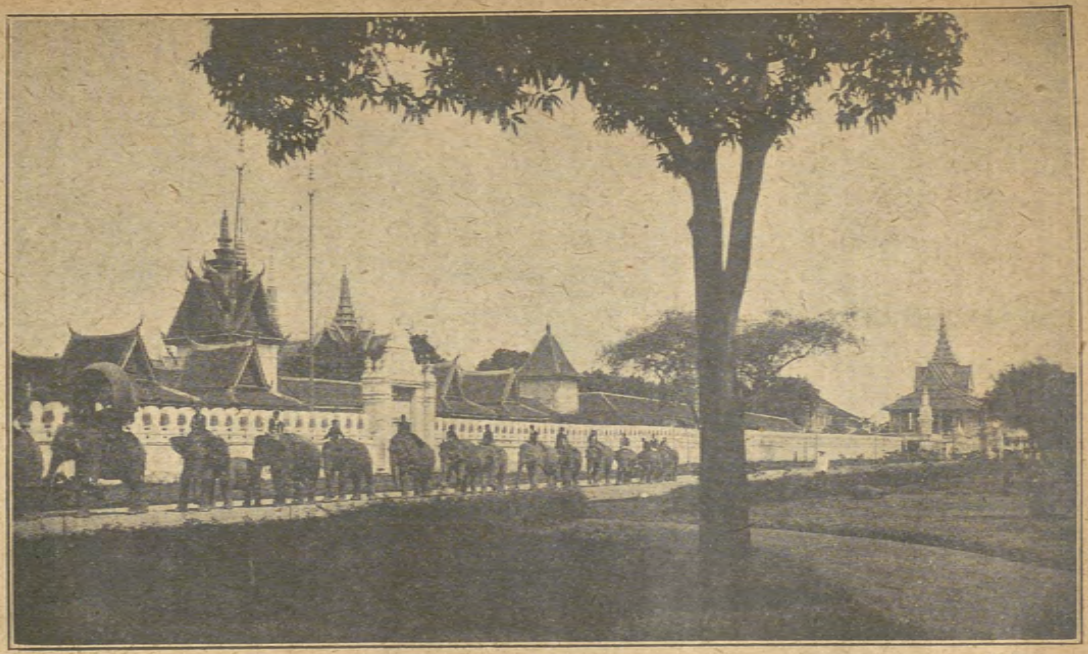
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

originaux avaient été remplacés par des pierres banales. Il reste néanmoins des pièces dignes d'admiration.

M. Thiounn m'entraîna ensuite vers la pagode d'argent. Dans la cour se dressent les *stoupas* à neuf étages qui renferment les cendres de Norodom et celles de la reine mère. Ce sont de vastes cloches en pierres qui ont l'air posées sur un socle et qui se terminent par une longue pointe, comme un paratonnerre. A droite de la pagode, une tour carrée renferme les textes sacrés en pali. A gauche, il y a le temple où l'on admire l'empreinte monumentale du pied de Bouddha longue de 5 mètres. Autour de la cour, on circule dans une galerie couverte, sur les murs de laquelle sont dessinés les épisodes du Ramayana..Toutes les légendes de la vie de Rama, son incarnation, son mariage avec Sita, son séjour parmi les singes, son arrivée à Ceylan, et son ascension au ciel sont traitées en scènes vives et animées.

Mais pénétrons dans le Vat-Prah-Keo, la fameuse pagode d'argent ainsi surnommée parce que le parquet est formé de plaques d'argent. Ce qui attire les regards avant tout, c'est une immense statue en or, avec des yeux faits de diamants énormes et incrustés de pierres précieuses. Elle mesure 2 m. 50, avec le socle et représente Norodom béatifié, toujours protégé par le parasol à neuf étages. Des bouddhas d'un dessin délicat, de moindre hauteur lui font cortège et sont parés eux aussi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Cl. Tétard.

PNOM PENH. — UN DÉFILÉ D'ÉLÉPHANTS LE LONG DES MURS DU PALAIS ROYAL.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cl. Tétard.

PNOM PENH. — LE MARCHAND DE SOUPE AMBULANT.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de rares joyaux. En arrière, dans la niche, médite un bouddha en verre aux tons glauques d'un effet esthétique saisissant. Un peu plus loin est placé encore un autre bouddha en marbre blanc de Birmanie, coiffé de noir, grandeur nature. Les vitrines adjacentes renferment des coupes, des lotus d'argent, des objets ciselés, des fleurs artificielles.

C'est entre la pagode d'argent et le palais du trône qu'a été transporté le pavillon offert par Napoléon III à Norodom, lors de l'exposition de Suez en 1864. Quel anachronisme au milieu de tous les monuments khmers !... C'est véritablement très choquant. Le roi habitait là, naguère. Maintenant, ses appartements privés sont situés derrière les édifices que nous venons de décrire, de même que les maisons des princesses, le quartier des danseuses et le logement du personnel attaché au palais.

Le bon roi Sisowath est fort épris des coutumes traditionnalistes et d'esprit religieux. Il s'intéresse à toutes les controverses du culte et s'efforce de reformer les mœurs des bonzes dans le sens d'une plus stricte discipline. Presque tous les matins, il reçoit ces derniers, quand ils viennent chercher des offrandes. Quatre vingt-cinq religieux sont admis auprès du monarque (un de plus que le nombre des années dont il est chargé). Sur le coup de neuf heures du matin, il distribue à chacun : une louche de riz, une banane, une bougie. S'il

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

est retenu par d'autres occupations, c'est une princesse qui veille à la répartition des offrandes.

A la sortie du palais, lorsque l'on débouche par la grande porte, on aperçoit le *kraal*, la maison des éléphants. Il y en avait une centaine que l'on entretenait avec soin sous l'ancien règne. Actuellement, il n'en reste que trente, dont le ministre de la Guerre est responsable. L'éléphant blanc est toujours honoré. Son bain a lieu chaque jour, selon le cérémonial invariable. L'esprit moderne nuit pourtant au maintien d'une troupe nombreuse de ces pachydermes vénérés.

— « Au palais, comme dans tout le Cambodge, l'automobile contrarie l'élève et le dressage des éléphants, me confiait M. Thiounn. C'est pourquoi, leur contingent a décru ici dans de fortes proportions. Quel dommage !... Les éléphants donnaient à nos fêtes une majesté indiscutable. Ils peuplaient nos cortèges avec magnificence. J'espère bien qu'on ne les supprimera pas tout à fait, car les éléphants sont une des manifestations de Bouddha, qui, dans une de ses vies, emprunta leur grandiose élégance. Nous aimons ceux qui restent comme des créatures conservant quelque chose de la divinité. »

Non loin de là, sur le fleuve, on célèbre une autre fête très populaire, celles des piroguiers. Alors, on assiste à des joûtes inouïes sur le Cambodge. Quand le maréchal Joffre à passa Phnom-Penh, en décembre 1921, il y eut, en son honneur, des courses où les équipes de trente rameurs par embarcation se dis-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

putèrent les prix avec une émulation extraordinaire. Tout le peuple cambodgien aime les manifestations de grande envergure. Il a les mêmes goûts que son roi, et il se plaît aux défilés pompeux et pittoresques qui charment son imagination sensible à l'évocation des splendeurs séculaires.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XXIV

Les danseuses du bon roi

Dans l'enceinte royale on construit un nouveau palais pour Sa Majesté Sisowath. J'ai assisté à la pose de la première pierre, le 13 août 1920, et, à cette occasion, j'ai vu le bon roi dans toute sa splendeur, au milieu des grands dignitaires de sa cour. Tout constellé d'or et de bijoux, il sortit de la salle du trône et s'installa sur une chaise qu'enlevèrent douze robustes Cambodgiens, précédés d'une garde dont les soldats étaient coiffés de bérets jaune citron et de jambières de même couleur. Selon l'usage, une chaise de secours suivait le monarque, qui n'avait pourtant qu'une centaine de mètres à parcourir pour se rendre à l'emplacement de sa future demeure. On n'en avait pas moins mobilisé les porteurs de parasols, les joueurs de conques, les officiers du palais en mauve et en vieux rose. Et de leur côté, les hauts fonctionnaires français en grande tenue ayant à leur tête le Résident supérieur étaient rassemblés là en ordre protocolaire.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il n'y a pas d'anniversaire, d'inauguration de monument, de fête officielle sans les danseuses. Elles avaient donc été appelées aussi pour exécuter, sur le terrain consacré au futur palais, des gestes d'espérance et des pas d'où le bonheur devait surgir. Elles apparurent sous l'implacable soleil comme de petites statues toutes dorées, aux grands yeux de jais, élargis par le khol, au visage fardé de blanc. Je crus que certaines des divinités que j'avais entrevues dans les pagodes s'étaient mises en mouvement, s'étaient échappées de leurs niches pour venir évoluer ainsi devant nous. Il y a quelque chose d'irréel, d'immatériel, d'idéal dans leur démarche et dans leurs attitudes. La musique qui les accompagne est un peu monotone et mélancolique, mais le spectacle est toujours d'une grâce inimitable.

Pendant ces danses de l'après-midi, les petites artistes khmères ne déployèrent qu'une partie de leur talent. Elles ne firent dans cette mimique cadencée que demander aux puissances célestes de protéger la maison du souverain. C'est le soir principalement qu'elles s'ingénièrent à nous distraire. La représentation eut lieu dans la grande salle des fêtes qui est un véritable théâtre avec loges et tribunes. Sa Majesté Sisowath était à la place d'honneur fumant, selon son habitude, un immense cigare et suivant avec une attention scrupuleuse le jeu de ses choreutes guidées par le rythme de xylophones. Tout autour du monarque,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s'étaient rangés les grands dignitaires et les invités de marque. Les amateurs de ballets avaient ce soir là un programme choisi : la capture d'un singe noir, coupable d'un vol de fruits, par le roi des singes blancs Hanuman et des danses imitées des anges et des déesses. Voilà pour le début. La seconde partie du programme comportait l'histoire de la belle princesse Tupsangvan qui, après des péripéties d'un romanesque inouï, se marie avec Prea Pinurat, roi des géants, et l'histoire du prince Prea Sang qui, ayant accompli des transformations curieuses et des exploits non moins considérables, obtient la main de la princesse Neang-Pon-Reachena, fille du roi de Samat.

Sur ces diverses trames, les danseuses, pendant quatre heures, brodèrent d'artistiques développements et ce fut un prodigieux défilé de masques, représentant les héros ou les monstres légendaires, un déploiement de tuniques éclatantes, de parures variées, d'accessoires pittoresques — tout cela réglé avec une grande discipline.

Ces danses cambodgiennes ont une origine religieuse qui paraît indiscutable. En de savantes et originales études M. George Groslier (1) a démontré que les danseuses modernes se rattachaient par leur art aux officiantes premières des temples d'Angkor. Les saluts, les poses pour la prière, les gestes d'offrande, les attitudes dévotieuses des

(1) GEORGE GROSLIER : *Danseuses cambodgiennes* (chez Challamel).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cambodgiennes d'aujourd'hui, on les retrouve reproduits par les personnages des bas-reliefs de ces historiques monuments. Au IVe siècle de notre ère, les danseuses hindoues firent leur apparition dans le pays, dont la capitale était au nord du grand lac. Puis, peu à peu, les civilisateurs venus de l'ouest furent absorbés par la masse des Khmers et aux « devadasi » hindoues succédèrent les « devadasi » khmères. Vers 1351, les Siamois de race Thaï s'emparèrent du « pays de l'or » et occupèrent Angkor. Les danseuses royales khmères devinrent les danseuses siamoises. Mais elles ne perdirent pas leurs traditions. Les danseuses actuelles, les « Lokhon » de la cour de Sisowath, ne sont que les arrière-petites-filles des « devadasi » khmères.

Elles continuent à mimer et à interpréter les scènes légendaires du Ramayana et les épisodes féeriques traditionnels. Elles ne parlent point. C'est le chœur des femmes qui les accompagne, dans leurs évolutions, d'un chant explicatif. Les mandarins, les lettrés, le roi lui-même ne comprendraient pas toujours le sens des attitudes des actrices s'ils n'entendaient pas les paroles ainsi psalmodiées par les accompagnatrices. C'est que les danseuses nous promènent parfois à travers une mythologie des plus compliquées et usent d'un symbolisme mystique difficilement déchiffrable.

Mais comment n'admirerait-on pas leurs mouvements d'une incomparable souplesse, les lentes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ondulations de leurs bras — semblables à celles du Naga sur les ondes de la mer de lait, — leurs pas d'un rythme toujours si gracieux? Elles ont conservé la même ligne que les « devadasi » qui les précédèrent. Elles ont toujours aussi ce front bombé, ces vastes prunelles, ces lèvres fortes, cette face ronde « à l'image de la lune », dont elles accentuent la pâleur et qui caractérisaient déjà leurs lointaines aïeules. Elles sont étranges, la tête ornée du « mokot » — cette coiffure à étages qui se termine par une pointe effilée — et toutes caparaçonnées d'or. Elles sont uniques. Personne n'a jamais rien vu qui leur ressemblât. Les gestes qu'elles répètent ont été imités de génération en génération sans qu'il existe un modèle précis. Dans leurs mains si flexibles elles nous apportent des fleurs cueillies voici des milliers d'années, et ces fleurs sont toujours fraîches, toujours parfumées, toujours idéales. En vérité, les danseuses cambodgiennes expriment la poésie de tout un peuple. Ce sont les gardiennes d'un long passé mystérieux. Elles sont les intermédiaires entre la foule empreinte de religiosité et les génies « gardiens des huit points cardinaux ». Elles font la chaîne entre la terre et le ciel. Elles procurent à tous, du monarque au plus humble serviteur, l'oubli des tristes réalités. Elles restent les enchanteresses nationales.

Comment les recrute-t-on? Quel est leur entraînement? Comment se passe leur vie? Autant de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

points sur lesquels M. George Groslier nous a renseignés.

Les danseuses sont offertes au roi par son peuple. Les bonzes voient si les génies les ont désignées pour cet honorifique emploi quand elles ont six ans à peine. Alors, les petites élues sont amenées au palais par leurs parents, qui reçoivent en échange un certain nombre de piastres et des cadeaux du souverain.

Elles n'appartiennent plus à leur famille. Désormais, toute leur existence se déroulera dans le palais, à moins qu'elles ne soient congédiées pour un fait grave, c'est-à-dire quasiment déshonorées. Et elles seront inaccessibles, toute intrigue de leur part pouvant être considérée comme une insulte au pouvoir royal

Sous Norodom, les petites danseuses étaient soumises à une discipline de fer. Depuis le règne de Sisowath, la règle s'est un peu relâchée. Mais les exercices du début n'en restent pas moins pénibles. Pendant six heures, chaque jour, c'est une gymnastique terrible ayant pour but de supprimer l'articulation du coude et d'amener l'hyperextension de l'avant-bras, de disloquer les doigts, d'assouplir les reins et les jambes d'une manière absolue. Il faut que le corps de la danseuse soit rompu à toutes les poses et subisse vaillamment toutes les fatigues imposées par le répertoire.

Ensuite, les rôles sont appris au son du tam-tam

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sous la surveillance de quinze maîtresses, qui firent partie du ballet quand elles étaient plus jeunes. Ces éducatrices ne sont pas toujours tendres pour les apprenties qu'elles punissent de coups de rotin pour hâter leurs progrès. Norodom surveillait lui-même l'entraînement des élèves, mais son successeur préfère attendre qu'on les lui amène quand elles connaissent leur métier.

Le corps de ballet est placé sous la direction de la princesse, première femme du roi. C'est elle qui règle l'emploi du temps, surveille les répétitions, paie les soldes, décrète les punitions, assure le service de Sa Majesté. On comptait naguère 500 lokhons — ou danseuses — divisées en trois groupes, dont s'occupaient suivant leur rang protocolaire les princesses royales. Aujourd'hui, la troupe de Sisowath comprend 8 premières danseuses, 70 danseuses ordinaires et 40 élèves danseuses. Une première danseuse touche 35 piastres par mois et une danseuse ordinaire de 10 à 15 piastres. Quant aux fillettes, elles reçoivent de 3 à 6 piastres. Chaque actrice prélève 4 piastres par mois, pour sa nourriture.

A ce personnel il convient d'ajouter 5 chanteuses, 21 batteuses de mesure (qui viennent du dehors et gagnent de 3 à 5 piastres par mois), 4 souffleuses et un grand nombre d'habilleuses. Dans l'ensemble, le corps de ballet coûte au budget royal de 30 à 35 000 piastres par an.

Il n'est réuni au grand complet que pour les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fêtes officielles ou dans des occasions exceptionnelles. Mais les danseuses sont constamment à la disposition du roi. La journée est divisée en quarts. Vingt danseuses et un certain nombre de musiciennes sont de service par quart. A toute heure du jour et de la nuit, le bon Sisowath peut les appeler pour être distrait par elles. Il n'y a pas que la danse... Ces fines créatures tiennent compagnie au monarque, elles fument, mâchent le bétel, balancent l'éventail léger au-dessus de sa tête pour le rafraîchir. Il a ses préférées et parmi les préférées une favorite... Celle-ci a quinze ans. Dans toutes les fêtes, elle sera la mieux parée, elle aura le rôle capital. Si ses formes s'arrondissent, si elle a l'espérance d'une progéniture, elle se retirera dans une maisonnette où l'on prendra bien soin d'elle. Finies alors les soirées triomphantes, finie la danse... Elle changera l'écharpe de couleur pour l'écharpe blanche, et ce sera la retraite !

Les danseuses ont, comme nous l'avons précédemment noté, leur quartier dans l'enceinte même du palais. A chacune est attribué un compartiment dans une longue maison jaune où elles logent presque toutes. Leur mobilier est sommaire : un lit de bois avec natte, quelques chaises, un coffre, une toute petite armoire. Elles n'ont là que leurs effets personnels et leurs flacons d'huile de coco, de santal, de blanc et de safran.

Personne n'est admis dans ce quartier dont les portes sont flanquées de corps de garde. La favo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rite et les premières danseuses habitent dans des pavillons séparés, en maçonnerie ou en planches. En dehors des heures de service, tout ce petit monde est libre de son temps. Que de papotages, que d'intrigues, que de rivalités ! La femme khmère est en général soucieuse de son rang, vive, autoritaire. Quand il s'agit tout particulièrement d'une danseuse, ces qualités sont portées au paroxysme.

Aussi bien, le quartier des danseuses est fort animé. Matrones et vendeuses leur apportent la nourriture du dehors : portions de riz cuit dans le lait des cocos, gâteaux d'œufs de canard, mangues, bananes séchées et parfumées à la vanille, graines de pastèque et nénuphars grillés, confitures de goyave. Les « lokhons », qui sont fort gourmandes, ne sont pas moins coquettes et quand elles ont fini de se bourrer de friandises, c'est à la toilette qu'elles pensent.

Les costumes qui servent pour les danses sont conservés dans un magasin spécial du palais, situé près de la salle des fêtes. Ils sont fabriqués là, sous la direction d'une princesse, par des ouvrières expertes. De même, les bijoux et les ornements ne sont pas laissés aux mains des danseuses. Tout est repris et rangé après la représentation. D'ailleurs, c'est une bonne précaution. Sait-on combien pèsent les parures d'une première danseuse y compris le mokot? Près de 3 kilos... Pour jouer certaines scènes, elle devient une joaillerie vivante.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Elle est accablée de bracelets, de pierres précieuses, de perles qui valent une fortune.

Les danseuses secondaires se contentent de carton doré et de verroteries, mais il n'en va pas de même des étoiles qui doivent éblouir les assistants et le roi lui-même.

Et quelle est la fin de ces carrières de danseuses? Leur sort, en général, est le même que celui de beaucoup de leurs sœurs d'Occident qui ont brillé devant la foule et qui ont consacré leur jeunesse à des succès théâtraux. Les artistes khmères deviennent professeurs de danse, batteuses de mesure, gardiennes, servantes, selon leur chance ou leur capacité. Elles n'abandonnent point le palais, quand arrive l'heure où s'alourdissent leurs gestes et se flétrit leur visage. C'est encore là qu'elles retrouveront un peu de consolation en se rappelant les incidents heureux de leur existence et en assistant aux débuts de celles à qui elles ont transmis la science des attitudes et des gestes traditionnels.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XXV

Le musée et l'école des arts cambodgiens

Voici trois ans qu'ont été inaugurés le musée Albert Sarraut et l'École des arts cambodgiens. Ces deux institutions furent créées pour favoriser une ambition nettement avouée : la renaissance sous toutes ses formes de l'esthétique cambodgienne.

Supposez qu'au XVI^e^ siècle, la France ait été aux trois quarts désertée, écrasée, ensevelie sous les ruines et que quatre cents ans plus tard — après une longue période de sommeil au cours de laquelle tout aurait été oublié — un petit groupe de savants, d'architectes, d'historiens, d'administrateurs étrangers se soit mis dans l'idée de ressusciter nos principaux monuments nationaux, de raviver nos styles, de rééduquer les populations détachées du passé en découvrant leurs aspirations traditionnelles et en les ramenant vers leurs cathédrales flamboyantes. Oui, supposez cela, et vous comprendrez le dessein des animateurs actuels du Cambodge. Depuis le XIII^e^ siècle, la civilisation khmère était

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à l'abandon. Ses temples et ses palais avaient disparu dans la brousse ou s'étaient écroulés. Ses coutumes s'étaient perdues. Ses artisans ne connaissaient plus les secrets du travail ancien. Et, tout à coup, des Français audacieux, inspirés par la découverte d'Angkor, se sont dit qu'il n'était pas impossible de renouer la chaîne des temps. Ils ont lu les textes, déchiffré les inscriptions, pénétré le sens de l'archéologie, étudié toutes les manifestations de la pensée khmère et ils ont conclu que son rayonnement pouvait reprendre.

Alors, ils ont commencé une campagne parmi les Cambodgiens d'aujourd'hui. Ils leur ont révélé leur âme, ils les ont invités à revenir aux sources directes du génie ancestral, ils les ont pris par la main et ils leur ont expliqué les merveilles de leur pays qu'ils ne soupçonnaient même pas. Voilà ce qui s'est passé dans le royaume des Norodom et de Sisowath. C'est bien l'un des essais les plus téméraires et les plus paradoxaux en apparence qui ait jamais été tenté par des reconstructeurs épris de vérité historique. L'entreprise est en train de réussir et, précisément, le musée et l'École des arts de Phnôm Penh témoignent de ce succès.

Au musée Albert Sarraut ont été groupés tous les vestiges de l'art khmer, tous les échantillons des industries locales, toutes les pièces rares qui peuvent servir de modèles, notamment tous les souvenirs se rattachant à la grande et florissante

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

période des Varman, rois du Cambodge. Il y a une œuvre considérable à accomplir si l'on veut enrichir ces collections de tout ce qui est épars dans les provinces cambodgiennes et de ce qui reste à découvrir dans le sol ! On ne fait que commencer.

Delaporte, dans son *Voyage au Cambodge*, a ainsi caractérisé l'art khmer. « Issu du mélange de l'Inde et de la Chine, dit-il, épuré, ennobli par des artistes qu'on pourrait appeler les Athéniens de l'Extrême-Orient, cet art est resté comme la plus belle expression du génie humain, dans cette vaste partie de l'Asie qui s'étend de l'Indus au Pacifique. Il s'écarte, il est vrai, de ces grandes œuvres classiques du bassin de la Méditerranée qui, pendant longtemps, ont seules captivé notre admiration. Ce ne sont plus ces colonnades majestueuses, ces grandes surfaces calmes de la Grèce ou de l'Égypte ; ce sont, au contraire, des formes laborieuses, complexes, tourmentées : superpositions, retraits multiples, labyrinthes, galeries basses à jour, tours dentelées, pyramides à étages et à flèches innombrables ; une profusion extrême d'ornements et de sculptures, des effets constants de clair et de sombre qui enrichissent les ensembles sans en altérer la majesté et s'harmonisent merveilleusement avec la lumière intense et la végétation luxuriante des régions tropicales. C'est en un mot, une autre forme du beau ».

Les architectes, les sculpteurs, les décorateurs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cl. Tetard.

MARASIE, FAVORITE DU ROI.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cl. Téard.

PNOM PENH. — DANSEUSES ROYALES.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cambodgiens peuvent venir au musée de Phnôm Penh prendre d'utiles leçons, de même que les céramistes, les fondeurs, les brodeurs, les orfèvres, les ciseleurs et tous les autres artisans ont là des exemples des chefs-d'œuvre légués par leurs ancêtres. Cet enseignement direct est non moins efficace pour la formation d'un personnel qui sera chargé de la surveillance du domaine archéologique cambodgien. C'est un effort de vulgarisation remarquable pour tout ce qui touche à la connaissance de l'art khmer.

Mais l'École, dirigée par M. George Groslier est, avant tout, le foyer de cette rénovation artistique. Elle a été inaugurée le 13 février 1920 par Sa Majesté Sisowath et, au nom du gouvernement français, par M. le Résident supérieur Baudoin. Son ensemble est imposant. C'est un bel édifice de 66 mètres de longueur et de 54 mètres de profondeur avec un soubassement mouluré de $2^{m},50$. Les lois architecturales cambodgiennes se rapportant aux emboîtements de toitures, aux superpositions de frontons, aux bandeaux de frontons ondulés, aux portes à meneaux, aux encadrements moulurés de portes et de fenêtres, toutes ces règles, depuis la toiture jusqu'aux cheneaux, ont été fidèlement respectées. La flèche aérienne de la partie centrale de l'École mesure 38 mètres de hauteur. Des galeries entourent les bâtiments, le fronton principal est formé de quatre cent-trente-huit morceaux sculptés à part, puis assemblés.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La porte médiane, haute de 5m,10, est merveilleusement sculptée.

M. George Groslier en a conçu le plan général et la décoration. A l'intérieur on trouve, en plus du Musée dont nous avons indiqué l'intérêt, les divers ateliers, une bibliothèque, une collection remarquable de photographies, un office des ventes et des bâtiments pour l'internat des boursiers. Tous ces locaux ont vue sur une cour intérieure transformée en jardins avec pelouse.

Tel est le cadre dans lequel travaillent les ouvriers de la renaissance cambodgienne. Ceux-ci doivent être âgés de quinze ans, connaître la langue écrite cambodgienne et, s'il se peut, la langue française (pour l'instant elle reste encore facultative), s'ils veulent suivre les cours de l'école. Après un stage de trois mois, uniquement consacré au dessin, ils sont répartis dans les diverses classes et ateliers où on leur enseigne : la bijouterie, la sculpture, la fonderie d'art, le modelage, le tissage. Tous les six mois ils passent un examen et, au bout de deux années, ils reçoivent — s'ils en sont dignes — un diplôme de fin d'études.

M. George Groslier, en me faisant les honneurs de cette École, m'a fourni mille détails sur la vie de ses élèves et sur leurs qualités. Ce directeur n'est pas seulement lui-même un artiste, c'est un apôtre. Il y a plaisir à l'entendre parler.

— Vous nous voyez aujourd'hui, m'a-t-il confié, bien installés et déjà pourvus d'un outillage

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

important. Mais, pendant deux ans, lorsqu'elle n'en était qu'à ses débuts, l'École des Arts fonctionna sous un hangar obscur, invisible, trois fois trop étroit. Là, sans vaine réclame, nous travaillions avec des moyens de fortune. Nous exécutions nos fontes de bronze dans des fours en boue. Lors de la saison des pluies il fallait, chaque soir, démonter les pièces de soie des métiers à tisser, car la toiture vermoulue laissait passer la pluie. C'était une rude discipline pour les maîtres comme pour les élèves. Nous avions recruté une poignée de professeurs et d'artisans pour mettre les classes en train. Pas un n'a failli. Pas un n'a lâché. Bien plus, ces éducateurs, enthousiasmés par leur tâche, refusaient de prendre des vacances. En dehors de l'École, chacun se livrait à une propagande active et s'instituait recruteur d'élèves ou rabatteur d'objets anciens et rares...

— Comment donc avez-vous formé ce premier noyau d'instructeurs?

— Ce ne fut certes pas facile. Mais voici comme j'y arrivai. L'art cambodgien — comme tous les arts asiatiques — n'évolue pas dans ses principes ni dans son essence. La pensée collective ne tolère pas que chacun comprenne une forme à sa façon. Il n'est plus à démontrer que ces arts ne copient pas la nature selon notre « vérisme », notre science et nos méthodes d'observation. Les traditions les plus lointaines, les rites surtout, l'usage, ont pris le soin minutieux de fixer le sens de toute œuvre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

humaine afin qu'il soit toujours un symbole, de déterminer une fois pour toutes les formes, les grandeurs et les proportions. Et si, par hasard, l'artiste cambodgien part de la nature, il la transforme radicalement. Il ne la stylise pas selon sa contexture, sa logique, ses lois d'organisation à notre manière, mais selon un programme arrêté et indépendant qui se transmet de génération en génération. Par conséquent, le problème consistait pour moi à rechercher chez les vieux artisans et chez les artistes isolés, perdus dans le pays ceux qui détenaient encore une part ou simplement une parcelle des traditions esthétiques.

« Ces traditions, bien que troublées par cinq cents ans de luttes, de désolations, de vassalités avaient, cependant, plus ou moins résisté jusqu'à notre époque. Mais un des coups les plus durs leur a été porté par l'aristocratie cambodgienne qui, depuis un demi-siècle, s'est détournée de ses artistes. Plus de troupes privées d'acteurs et d'actrices, plus d'ateliers d'orfèvres ou de sculpteurs faisant partie de la maison d'un mandarin. Dans les monastères, rarissimes les bonzes ou sculpteurs de naguère qui ouvraient eux-mêmes les frontons des pagodes ou leurs fauteuils de sermons. En un mot, plus de débouchés, partant plus de producteurs...

« Lors de l'organisation du Service des Arts, nous dûmes rechercher certains artisans qui avaient abandonné l'outil depuis plus de dix ans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et qui étaient retournés à la rizière. Et les traditions, si elles vivaient encore dans les mémoires, n'étaient plus soumises qu'à la fragilité de vieillards qui en étaient devenus les ultimes dépositaires. Quand ces hommes, si négligés par leurs compatriotes, se sentirent compris, encouragés, aimés par nous, ils firent un grand effort pour nous aider et peu à peu ce fut la résurrection !

— Et les élèves?

— Oh ! les élèves n'ont jamais fait défaut à l'École des Arts. Nos effectifs réglementaires ont toujours été dépassés, à mesure que nous en avons augmenté le chiffre ! Notez que jamais l'École n'a cherché d'élèves, n'a pas fait le moindre appel officiel, sauf évidemment pour les vingt-cinq pensionnaires fournis par les provinces. Il n'y eut jamais d'annonces, ni de circulaires. Or, nous avions prévu quatre-vingts élèves en 1918. Trois semaines après l'ouverture des portes, ils étaient cent-sept. Malgré la sélection, les concours, ce chiffre n'a pu être diminué : les crédits et les congés ont permis d'étaler. En 1919, l'effectif officiel quatre-vingts fut porté à cent. Eh, bien ! l'École depuis n'a jamais eu moins de cent quarante élèves. Et toute l'année nous avons eu ce surnombre d'une trentaine d'élèves qui, ne voulant pas quitter les lieux, sont restés à titre d'aspirants pour attendre dans les murs de l'École, en travaillant, des places libres qui ne s'offrirent pas ! Je dénonce moi-même l'irrégularité de ma

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gestion : ce surnombre. Mais comment mettre à la porte un brave gaillard de dix-huit ans qui vous dit : « Je ne compte pas à l'école, je ne demande rien qu'un petit mètre carré de surface et un petit morceau de papier »? Comme les maîtres, les élèves ne prennent pas non plus les vacances officielles auxquelles ils ont droit. Et, si vous consultez les diagrammes du personnel de l'École vous découvrirez qu'il y a une moyenne de 1 p. 100 d'absents sans autorisation par mois ; une moyenne de 7 p. 100 d'absents permissionnaires par jour au lieu de 10 p. 100 réguliers. Vous verrez, en outre, la ligne des renvois pour indiscipline ou incapacité descendre régulièrement depuis 1918.

« Comment nous plaindrions-nous d'élèves aussi zélés, remplis d'amour-propre et d'une habileté manuelle très grande. Quand il fallut sculpter la porte centrale de notre nouvelle École, nous n'eûmes qu'à leur dire : « Nous allons copier une porte d'Angkor. Il s'agit pour vous de démontrer de qui vous êtes les fils et que vous valez autant que vos pères. » Aussitôt l'équipe des sculpteurs et des mouleurs se mit à la besogne avec un entrain endiablé. »

Sur le programme général de l'École et sur ses buts nationaux, M. George Groslier me fournit encore nombre d'indications utiles. L'École des Arts éduque des artistes et sert à la propagande des œuvres cambodgiennes, mais elle n'en fait pas le commerce. Si elle avait accaparé à son profit

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la renaissance qu'elle dirige, elle eût ruiné les derniers ateliers privés, ou elle fut devenue la concurrente de ses propres élèves. Sa politique est toute contraire. Elle accepte les commandes pour les transmettre aux ateliers indépendants dont elle favorise l'éclosion et le développement. Elle-même leur commande des travaux.

— Les artisans libres, continua le directeur, ont été groupés en six corporations, correspondant aux six grandes industries d'arts du Cambodge, et possédant chacune un chef élu à l'unanimité et représentant responsable de la répartition des travaux et de leur livraison. Ces corporations ont été réunies en assemblées générales ou partielles. Des tarifs ont été arrêtés. La première réunion, provoquée par des tracts, rassembla cent quarante-cinq individus. Ils sont plus de deux cents qui travaillent presque uniquement grâce à l'intermédiaire de la Direction des Arts.

« Bien entendu, pour que notre effort donne à plein, il importe que les ateliers libres soient à l'avenir composés de tous les jeunes éléments que nous aurons soigneusement instruits. Nous ne prétendons pas avoir atteint à la perfection. Toutefois, le mouvement des commandes s'accentue de telle sorte que nous avons quelque raison d'en éprouver de la fierté ! Nous avons fait des envois dans tous les pays de l'Union, au Siam, en Chine et même en Corée. Jamais un refus. C'est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la preuve que l'art cambodgien est apprécié des étrangers.

« Le réveil de ces industries ne fait pas sortir une piastre du pays : le bois est dans la forêt, la barre d'argent sert de monnaie. La seule valeur de la marchandise gît dans les doigts et dans le cerveau des artisans. C'est donc un apport total d'argent au bénéfice du Cambodge qui s'opère. En échange, nous ne donnons que ce qui est propre à affirmer la renommée du pays. Ce que nous vendons, nous seuls pouvons le vendre. Du riz, du coton, du caoutchouc, on peut l'acheter ailleurs. Mais un meuble sculpté, une boîte de style khmer ne se confectionnent que sur les bords du Mékong. Cette originalité, en s'affirmant par des œuvres de plus en plus parfaites, deviendra une source de richesse encore plus abondante. Ainsi, l'École des Arts unit à un idéal élevé des desseins réalistes, pour la prospérité du Cambodge. »

Ce double principe, on ne saurait que l'approuver, surtout quand on a parcouru ces ateliers qui sont autant de ruches, où les néophytes, guidés par M. George Groslier et ses collaborateurs, s'efforcent avec une âme dévotieuse de refaire le miel de l'antique civilisation khmère.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XXVI

Le rayonnement d'Angkor.

Au risque de paraître doué d'une imagination moins romanesque que d'autres voyageurs, je dirai qu'il est fort simple de se rendre aux ruines d'Angkor. De merveilleux récits semblent avoir situé l'ancienne capitale khmère loin, très loin dans le mystère de la brousse inabordable. D'aucuns ont laissé se développer la légende qu'on ne parvient en ces lieux sacrés qu'au prix de mille fatigues, voire de périls réels. Les fauves, les serpents, les insectes attaqueraient sans cesse en cours de route les gens trop braves s'aventurant dans ces parages. En vérité, je n'ai rien vu de tout cela. Il n'est pas plus dangereux de se promener dans la province de Siem-Réap que d'explorer Versailles et la forêt de Marly. Le chemin est pittoresque, certes, et d'un exotisme émouvant, mais il est bien inutile de le dramatiser.

De Saïgon on se rend d'abord à Banam par une voie aussi aisée et aussi plate qu'une route de Beauce. En quatre heures d'auto vous atteignez

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ainsi les bords du Mékong. De là, une chaloupe des Messageries fluviales vous transporte à Phnôm-Penh en cinq heures. Une automobile vous emmène alors vers le Nord à Kompongluong des Lacs ; soit encore cinq heures pour effectuer ce parcours. Nouveau transbordement sur un petit vapeur. La traversée du Tonlé-Sap prend environ vingt-deux heures. Enfin, une fois débarqué à Siem-Réap, sur la rive Nord-Est, vous n'avez plus qu'à remonter en auto. Une demi-heure plus tard, vous contemplez Angkor-Vat. Donc, en moins de vingt-sept heures — sans exagérer la vitesse — on peut aller de la capitale cochinchinoise aux fameuses ruines. Une économie de temps sera encore obtenue quand, par terre, on circulera de Banam à Phnôm-Penh — projet qui sera bientôt réalisé — et quand la route de Phnôm-Penh à Siem-Réap par Kompong-Thom sera ouverte. A ce moment-là, dix-huit heures suffiront pour couvrir la distance de Saïgon à Angkor. J'ajoute que les touristes désireux de prendre la voie des airs seraient capables — s'il y avait un service organisé — d'atterrir devant les grands temples en quatre heures !

Aussi bien, même en s'en tenant aux moyens les plus prosaïques, une excursion à Angkor n'a pas de quoi effaroucher les timides... Si je me suis livré à ces calculs précis, c'est pour réagir contre des fables persistantes qui sont de nature à détourner les visiteurs de cette partie si curieuse du Cambodge. Il n'y aura jamais trop de pélerins pour

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

admirer les vestiges d'un art unique au monde et pour proclamer la beauté des monuments légués par la civilisation khmère.

Ce qui reste vrai du récit de Pierre Loti, c'est la description de la traversée des Lacs, l'impression grandiose des couchers de soleil cuivrés, la navigation parmi les arbres de la forêt inondée, quand on a dépassé la limite du lit de cette nappe d'eau qui s'enfle démesurément lors de la saison des pluies, la rencontre des compagnies de pélicans, le vol des marabouts dans l'atmosphère lourde, l'enchantement de l'arrivée dans la rivière de Siem-Réap et la vision de l'extravagante flore tropicale avec ses palmes, ses larges éventails verts, ses fleurs épanouies, le fouillis de sa verdure puissante. Nul n'a mieux décrit que cet écrivain sensible toutes les expressions de cette nature folle de vie et parfois d'une si enveloppante mélancolie.

Il est encore exact que, de son temps, — il exécuta sa randonnée au Cambodge en 1901 — on n'avait que de lentes charrettes à bœufs ou que des éléphants pour se porter de Siem-Réap à Angkor. Aujourd'hui, le chemin forestier a été remplacé par une bonne route empierrée sur laquelle roulent les trépidantes torpédos. On aperçoit toujours, sur les côtés, la succession des cases de chaume sur pilotis enfouies sous les orangers et les aréquiers. Les habitants, à la peau d'un rouge foncé bien cuit, et les femmes, aux cheveux relevés en brosse et au torse magnifique, ne s'étonnent plus de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

voir défiler à toute allure les voitures à essence.

A Siem-Réap vivait naguère l'ancien « phurang » (vice-roi) siamois, car c'est le centre important de la province. On y rencontre encore une vaste citadelle avec ses remparts qu'éleva au début du siècle dernier le général siamois Chau-Khun-Badin et un antique pagodon en ruines contenant une énorme idole en grès représentant Ganeça, le dieu à la tête d'éléphant. A deux journées de marche vers le Nord-Est de cette cité on se heurte à un vaisseau de pierre de 500 à 600 mètres de haut qui barre la plaine : le Mont des Létchis. Ce massif a reçu cette appellation à cause des fruits sauvages, à la chair délicatement acidulée, que l'on trouve en abondance dans les forêts qui le recouvrent. Ses assises inférieures sont constituées par un banc de grès calcarifère pas très dur, mais très homogène et d'un beau grain. Si je le mentionne ainsi et si, je m'écarte un instant de l'itinéraire direct d'Angkor, c'est parce que l'on a tiré de ce « Mont des Létchis » les pierres qui ont servi à bâtir les temples et les palais des rois khmers. Là encore prend sa source la rivière de Siem-Réap, coulant sur des bancs de limonite desquels les architectes anciens ont également extrait des matériaux de construction.

De la citadelle du chef-lieu à l'hôtellerie d'Angkor, il n'y a guère que 5 ou 6 kilomètres, agréables à parcourir sous l'ombrage des banians et des palmiers. L'hôtellerie est un confortable bungalow avec électricité, ventilateurs, douches.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

On y mange de la cuisine occidentale fort appétissante avec, au dessert, des pommes cannelles, des mangues, des caramboles, des papayes, pour que l'Asie ne soit point oubliée au cours de ces repas. Je l'avoue, ces aises ne sont point en accord avec le goût de ceux qui rêveraient de sacrifices farouches avant de s'abandonner aux joies spirituelles du pays

Même facilité, d'ailleurs, pour se promener à travers les ruines... Un circuit de 17 kilomètres de longueur — que peuvent emprunter les automobiles — dessert le temple principal d'Angkor, la ville d'Angkor-Thom et les monuments de Takéo, Ta-Prohm, Banteai-Kdei. Un second circuit est en préparation pour que, de la même manière, on ait la possibilité d'accéder aux autres grands temples de la région : Pré-Rup, Me-Bôn ; Neak-Pean et Prah-Khan. Tous ces travaux ont été exécutés sous la direction de l'École française d'Extrême-Orient qui a charge des édifices et des vestiges archéologiques de toute l'Indochine. Depuis le traité de mars 1907 par lequel la province Siam-Réap fut retrocédée par le Siam à la France, on n'a pas cessé de déblayer le terrain, de relever les ruines, de chercher les monuments enfouis dans le sol, d'étayer ceux qui menacent de crouler, de restaurer ceux qui en avaient besoin. Ç'a été une lutte mémorable de nos chercheurs et de nos conservateurs contre tous les éléments hostiles — notamment contre une végé-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tation d'une force et d'une rapidité de croissance inouïes — et aussi contre la pluie, qui accélère les dégradations, contre la routine des indigènes se servant de pierres sculptées comme de simples moellons pris dans une carrière. Il a fallu remettre de l'ordre dans le chaos, protéger de toutes façons les ensembles et les fragments légués par l'histoire, mettre les innombrables statues à l'abri des intempéries aussi bien que de la convoitise des collectionneurs. Comment ne pas citer avec gratitude les noms des Commaille et des Carpeaux qui ont dirigé ce travail initial et qui sont morts sur le théâtre même de leurs exploits archéologiques? Comment aussi ne pas encourager leurs continuateurs dont la tâche reste immense? En effet, l'inventaire des monuments du Cambodge compte à ce jour près d'un millier d'édifices et une cinquantaine seulement ont été mis complètement à jour et étudiés d'une façon précise. Si déjà la moisson archéologique, épigraphique, iconographique a été considérable, songez à tous les documents qui restent à examiner et à tout ce qui s'offre encore à la curiosité des chercheurs. Il est bon d'ajouter que les plus somptueux palais et les plus typiques des temples de la belle époque ont été, semble-t-il, découverts. Il y a, d'ailleurs, beaucoup de répétitions dans l'architecture khmère et l'on ne trouvera probablement rien de plus magnifique et de plus majestueux qu'Angkor Vat.

Les dessins, les tableaux, les photographies ne

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

communiquent qu'une faible idée de la réalité. Il est nécessaire de voir, bien mieux, de contempler longuement cette masse monumentale à étages, coiffée de tours semblables à des tiares, cette allée digne des plus grands rois, ces portiques, ces escaliers que l'on n'ose gravir qu'avec respect, ces sanctuaires peuplés de tant de lointains souvenirs, mais où, seuls, aujourd'hui, tournoient des essaims de chauves-souris.

Angkor Vat dédié à Vishnu est une chose énorme, d'une harmonie tout asiatique, qui dépasse le rêve, qui déborde l'imagination, qui impose une telle émotion que le spectateur reste muet et saisi devant la besogne accomplie par les artistes du XII^e siècle. C'est entre 1115 et 1180 que l'on place la date de l'édification de ce chef-d'œuvre. En l'examinant en détail, on est frappé par la sobriété calme et grave de sa silhouette qui se rapproche de très près de notre grand art classique. Il y a une analogie assez curieuse entre la conception d'Angkor Vat et les plans de nos grands prix de Rome tels qu'ils les exécutaient voici une quarantaine d'années. Même ordonnance, même équilibre des masses, même sentiment de l'effet à produire par rapport à un point central auquel tout le reste est subordonné et même utilisation, dans ce dessein, des terrasses, soubassements, plates-formes et chaussées d'accès. L'arrivée au sanctuaire central est préparée par une série d'effets et de perspectives fort heureusement gradués. L'enceinte, qui com-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

prend des douves larges de près de 200 mètres, a un total développement de 5 kilomètres et demi. Le grand portique, face à l'ouest, s'étend sur 235 mètres et pour l'atteindre il faut parcourir la fameuse terrasse ornée du naga géant, dont les sept têtes de pierre se redressent en une courbe élégante.

A l'intérieur on marche de surprise en surprise. De loin on pouvait supposer qu'Angkor Vat ne formait qu'un colossal sanctuaire avec des chapelles adjacentes, mais c'est toute une série de salles rectangulaires entourant des cours intérieures que l'on se met à parcourir, jusqu'à ce que l'on parvienne au sommet de l'édifice où, dans une niche grandiose, s'abritait la statue de la divinité. On est alors dans le massif central dont la tour conique galbée — en forme de tiare comme nous avons dit — dépasse les quatre autres tours de même style. Elle domine de 65 mètres les avenues du temple. C'est un véritable sport que de gravir les escaliers des pyramides étagées, de franchir les galeries, d'arpenter les préaux. Un monde nouveau s'ouvre devant vous. De haut en bas de l'édifice, tout est illustré de décorations, de scènes religieuses, de figures légendaires. Toute la littérature sacrée de l'Inde est inscrite dans ces murs. Quelle profusion de personnages, de héros, de dieux, d'animaux fantastiques, de scènes terriblement compliquées ! Là sont accumulés des documents précieux sur les costumes, les armes,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les objets divers des anciens maîtres du Cambodge. Les indigènes qui se rendent à Angkor Vat en pélerinage passent des heures à suivre ces épisodes dont ils ne pénètrent, du reste, pas toujours le sens. Quand l'imagination s'enchevêtre dans ce réseau de dentelle, il est difficile d'en sortir !

M. Commaille a trouvé une comparaison fort juste quand il a dit que les bas-reliefs d'Angkor Vat jouaient le même rôle que les vitraux de nos cathédrales : « Les sculpteurs cambodgiens, a-t-il expliqué, ont glorifié leurs héros divins comme nous l'avons fait pour nos saints, avec cette différence que leur travail était beaucoup moins fragile et surtout beaucoup plus considérable. Car, si vous ajoutiez, bout à bout, tous les panneaux sculptés du seul groupe d'Angkor, vous obtiendriez une surface couverte de 8 000 mètres carrés ! »

Voici un panneau de 80 mètres représentant une bataille que se livrèrent les Pandaras et les Kauravas dans les plaines de Delhi. Mêlée terrible, à laquelle participent des guerriers sur des chars et des cornacs poussant des éléphants. Une scène nous montre la mort de Bhishma — le chef des Kauravas. — Mais avant d'expirer, cet intrépide et endurant guerrier eut, dit-on, le temps de laisser son testament philosophique en dix mille stances ! Un combat non moins célèbre est celui des deux frères Bali et Sougriva, princes des singes se disputant la royauté. Le premier, ayant été vaincu, agonise au milieu des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

guenons ses épouses sur un lit de parade... Quel est maintenant ce géant à dix têtes et pourvu de vingt bras? C'est Ravana, roi des démons, celui-là même qui enleva la douce Sità à son mari Rama, alors qu'ils vivaient dans la forêt.

Ailleurs, voilà encore un défilé militaire. Le roi Paramavisnuloka inspecte son armée du Mont Civapada. Et le cortège immense se déroule avec les dames de haut rang suivant en palanquin, d'autres dans des chars à bœufs, le bas peuple à pied. Nous avons une vision complète de l'ancienne armée cambodgienne qui ressemble fort par ses formations à l'armée romaine. Derechef, nous retombons dans la légende en assistant aux jugements de Yama, dieu des enfers qui envoie les uns vers le séjour des bienheureux, les autres vers les antres infernaux où se déroulent d'infinies variétés de supplices. Un autre panneau ramène Vishnu sur les épaules de Garouda mettant en fuite ou tuant une multitude de démons. Il est impossible d'entrer dans le détail de tous ces tableaux qui constituent un musée iconographique incomparable et de vous conter par le menu les épisodes où apparaissent Kubera, dieu de la richesse sur le dos d'un Yaksha, Skanda fils de Civa et dieu de la guerre debout sur un paon, Indra sur l'éléphant Airavata armé de quatre défenses, Yama sur un char à bœufs, Brahma chevauchant l'oie Hamsa, Surya, dieu du soleil, sur un char entouré d'un disque symbolique et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tiré par de fougueux chevaux, Varuna debout sur un naga sellé et bâté. Tous ces dieux, après une guerre furieuse, eurent raison des géants conduits par Kalanemi. Les visiteurs qui désirent se lancer dans les études brahmaniques ont de quoi s'occuper ! Après avoir goûté le recueillement d'Angkor Vat et erré à travers ce passé qu'illustrèrent si prodigieusement ses murs, on conçoit mieux quelle dût être l'émotion d'Henri Mouhot, le premier Français qui, en 1858, fut amené par ses pérégrinations en ces lieux chargés de tels souvenirs.

Après avoir passé une journée dans le temple, nous eûmes à la nuit, avec mon compagnon Henry de Lachevrotière, la fantaisie de revoir Angkor Vat à la lueur des flambeaux. Une douzaine de petits Cambodgiens furent mobilisés et nous confiâmes à chacun d'eux une de ces torches en résine que fabriquent les indigènes de Siem Réap. Précédés par ces jeunes éclaireurs, nous pénétrâmes à l'intérieur de l'édifice. Les Cambodgiens eurent l'excellente idée de laisser, sur notre route, des morceaux de résine enflammée qui continuèrent à brûler longtemps après notre passage. Derrière nous une longue traînée de feu illuminait le temple. L'effet était vraiment féerique. Les statues, les bas-reliefs, les vieilles pierres tout semblait reprendre la vie, grâce à ces soudains rougeoiements pour retomber ensuite dans un plus profond mystère.

Aux beaux jours d'Angkor, il est probable

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'avaient lieu des fêtes de nuit et qu'alors, précédés de leurs bonzes, des milliers et des milliers de fidèles y accouraient pour prendre part en habits de couleurs éclatantes aux sacrifices en l'honneur des dieux. Quand M. Maurice Long reçut le maréchal Joffre au Cambodge, il s'ingénia à lui montrer le palais dans toute sa splendeur. La cour de Sisowath fut rassemblée là avec ses grands personnages, ses gardes, ses danseuses, ses éléphants. Les cortèges évoluèrent comme dans l'ancien temps, tandis qu'une foule énorme de Cambodgiens venus des lointaines provinces s'était massée devant Angkor Vat, pour saluer en même temps que la gloire du passé, la gloire toute moderne du vainqueur de la Marne.

Pour mieux apprécier les merveilles de la ville d'Angkor Vat nous usâmes du moyen de locomotion en harmonie avec la civilisation khmère. C'est à dos d'éléphant que nous nous engageâmes sur la jolie route, ombragée par les banians touffus et les vastes fromagers, qui mène d'Angkor Vat à l'ancienne capitale administrative. En cet équipage, nous nous présentâmes devant la Porte de la Victoire, l'une des cinq portes monumentales permettant d'accéder dans la cité qui est entourée d'un rempart d'environ 13 kilomètres de développement. Chacune de ces entrées est précédée d'une chaussée dont la balustrade était jadis formée par une rangée de géants étreignant à pleins bras le corps du naga... Quand le Chinois Tcheou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ta-Kouan visita Angkor Thom, en 1295, il compta de chaque côté du pont « cinquante-quatre génies de pierres semblables à des généraux gigantesques et terribles ». En l'an 1921, nous n'eûmes l'avantage de n'en admirer que quelques-uns, mais ces échantillons nous prouvèrent la puissance de l'imagination décorative des Khmers. Ensuite, ce fut une excursion à travers les ruines souvent encombrées, dominées, torturées par une végétation dont le pouvoir de dislocation est irrésistible. Impossible de ne point constater les dégâts causés par les « figuiers » dont parle Loti et qui sont des fromagers aux énormes racines dont la poussée écarte les murailles et rompt l'équilibre des monuments les plus massifs. Au centre d'Angkor Thom surgit le Bayon, le grand temple dédié à Civa, composition compliquée et théâtrale avec ses tours ornées des quatre têtes du dieu, ses galeries, ses cours enchevêtrées. Les bas-reliefs sont, comme à Angkor Vat, fleuris de scènes historiques et légendaires. De même dans un autre temple, le Bapuon, qui, malheureusement, a beaucoup plus souffert de la dégradation et où reviennent des motifs inspirés par le Ramayana et le Mahâbhârata. Mais quelle impression quand on atteint la terrasse des Eléphants ! Elle est ainsi désignée, cette terrasse, parce que sa façade représente les phases d'une chasse dans la forêt tropicale où les chasseurs sont montés sur des éléphants aux trois quarts de grandeur naturelle. Dans ce morceau

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'un prodigieux mouvement abondent des péripéties traitées avec autant d'esthétique que d'ampleur. Toutes les attitudes des éléphants sont reproduites dans la pierre : éléphants au repos jouant avec des branches de feuillages, éléphants aux prises avec le tigre, éléphants attaquant un taureau, éléphants balançant un chevreuil au bout de leur trompe, éléphants enlevant un buffle sur leurs défenses. Des singes, des écureuils, des oiseaux de toute espèce apparaissent comme personnages secondaires et complètent cette page cynégétique. La Terrasse des Eléphants est l'avant-corps du temple qui a été construit à 200 mètres plus loin au milieu d'un parc rectangulaire entouré de deux murailles : le Phimeanakas. Je ne vous décrirai pas d'une manière technique toute cette archéologie que l'on essaie d'arracher à l'étreinte des lianes et je ne puis que citer les autres monuments qui captèrent notre attention : la terrasse du roi lépreux, les tours des danseurs de cordes, le groupe du Prah Pitu. Il conviendrait de s'arrêter devant chaque pierre, d'interroger chaque statue, de fouiller la terre à chaque pas pour s'imprégner de l'esprit et de la beauté d'Angkor.

J'ai fait à cheval le tour des remparts de la capitale, car on peut grimper sur le mur d'enceinte et trouver au sommet une piste suffisamment dégagée. En contre-bas, à 10 mètres au-dessous des sabots de nos chevaux, nous apercevions le large

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fossé circulaire où les actuels Cambodgiens font de la rizière. Mais dans les dernières années du XIIIe siècle, c'est à ces remparts que s'attaquèrent les armées thaï composées de Laotiens et de Siamois et, après des luttes homériques, les assaillants repoussèrent les guerriers « Kambujas » qui défendaient l'enceinte. De cette défaite, date l'écroulement premier d'Angkor et sur cet écroulement le temps et la jungle ont travaillé jusqu'à ce que la France se soit passionnée pour cette civilisation aux trois quarts anéantie.

Le fervent conservateur d'Angkor, M. Marchal, m'a fait part de quelques-unes de ses idées et aussi de ses espérances au cours d'entretiens agrémentés par son érudition.

— Il est grand temps, me disait-il, de mettre l'art khmer au rang qu'il mérite et de dissiper l'ignorance ou les préjugés qui l'entourent. Cette fleur splendide et isolée est née d'un mouvement esthétique qui, sous bien des rapports, est analogue à ce qui s'est accompli en France au moyen âge. Toutefois, — contrairement à ce qui s'est passé chez nous, où la filiation entre l'art roman, byzantin et romain peut être établie assez nettement et où cet art s'est poursuivi par la renaissance ajoutant chaînons à chaînons — l'art khmer s'est manifesté assez brusquement et a succombé non moins brutalement. Certes, les influences hindoues s'y font sentir, et la religion même, les mythes, les textes sont procurés directement

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

par l'Inde, mais à côté de ces apports étrangers, un certain nombre d'éléments semblent appartenir en propre aux Khmers. Leur principale qualité et la plus originale, à mon sens, c'est leur mesure, leur notion de l'équilibre, leur pondération, qui les rapprochent de notre conception classique.

« Une erreur commune, qu'ont d'ailleurs propagée différents ouvrages sur le Cambodge, consiste à prétendre que la statuaire khmère est d'ordre inférieur. Les pièces qui ont été recueillies en ces dernières années et le résultat des fouilles que nous opérons sans nous lasser protestent contre ce jugement trop sommaire.

« Les Khmers ont été d'abord des artistes du bois. Dans le fouillis ornemental qui recouvre pilastres et murs de temples, cela se reconnaît facilement à une certaine sécheresse et à un abus de détail qui rend la composition monotone trop souvent. Mais dans la technique des figures en ronde bosse, le travail de la pierre est bien de sculpteurs connaissant à fond la matière qu'ils traitent. Les artistes d'autrefois possédaient, d'une façon générale, le sentiment de la composition et de la vie. Si dans leur nu, ils ont parfois témoigné d'une tendance fâcheuse à la rondeur, enveloppant un peu trop la musculature sous des couches de graisse qui atténuent les saillies et les angles, ils n'ont point atteint l'exagération qui caractérise d'autres arts de l'Extrême-Orient

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Bien entendu, les sculptures khmères que nous avons découvertes sont de valeur fort inégale. Il y en a de franchement mauvaises. On doit se baser sur les plus parfaites, et il en existe un nombre assez considérable, pour affirmer que la sculpture khmère est loin d'être négligeable. Songez au nombre formidable d'artistes nécessaires à la construction des palais et des temples ! Il est compréhensible que parmi eux, il y ait eu des maîtres et des élèves, des artisans et des ouvriers. Certains n'ont pas été à la hauteur de leur tâche. Néanmoins, regardez l'ensemble et dites-moi si vous n'y reconnaissez point de nombreux chefs-d'œuvre ?

« Je n'hésite pas à le proclamer, l'art khmer est aussi captivant et aussi instructif que les arts de l'Assyrie et de l'Egypte. Et pourquoi donc aussi alors que tant de savants et de dilettanti s'attachent à l'histoire de l'Extrême-Orient en ce qui touche la Chine, l'Inde ou le Japon, le Cambodge est-il si peu connu d'eux? Dieu sait qu'il ne manque pas de besogne par ici !

— Comment exécutez-vous vos travaux?

— Les frais de conservation et de recherches sont couverts en partie par le budget local du Cambodge, en partie par le budget général de l'Indochine. La main-d'œuvre est recrutée sur place et sans difficultés. La province n'est pas très riche en cultures. Aussi, les indigènes sont-ils enchantés de bénéficier d'un emploi de ce genre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Même les gens du peuple font preuve de goût et d'habileté dans ces travaux. Ils ont conservé de leurs ancêtres de réelles aptitudes pour les beaux arts. Non, bien que les Khmers aient sommeillé pendant près de sept siècles, ils n'ont pas perdu la notion du Beau. Ils se réveillent peu à peu, et mes travailleurs — de même que les jeunes gens de l'école de Phnom-Penh — reviennent avec enthousiasme aux traditions ancestrales.

— En somme, la civilisation khmère était une sorte de Belle au Bois Dormant, perdue dans la brousse, et la France a joué le rôle du Prince Charmant en lui ouvrant de nouveau les yeux par ses baisers.

— On peut expliquer ce phénomène ainsi, conclut M. Marchal. Vous m'avez parfaitement compris !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XXVII

Battambang.

Battambang ! Quel nom sonore et quelle jolie ville. Il y a quelques années — avant l'accord franco-siamois du 27 mars 1907 — on ne pouvait l'atteindre qu'à la saison des hautes eaux de juillet à janvier. Il fallait arriver par le Grand Lac jusqu'à la rivière de Battambang et la remonter au nord-ouest jusqu'à Bach Prea, centre de batellerie fort important. Là, les habitations sont bâties sur des échafaudages en bois hauts de 15 ou 20 mètres pour être à l'abri des crues. On se croirait dans une cité lacustre. Pour se rendre visite de maison à maison, on doit escalader chaque fois des échelles raides et se livrer à une gymnastique qui fortifie les jarrets. Sur l'eau, c'est un va-et-vient continuel de sampans, de barques, de chaloupes et il y a le long des rives des radeaux recouverts d'herbes sèches en guise de toiture, où toute l'année vivent des indigènes. C'est une ville curieuse, moitié flottante, moitié perchée sur de longues échasses. Un dicton du pays prétend

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'il y a autant de moustiques dans l'air que de poissons dans la rivière. En ce qui concerne les moustiques, j'ai vérifié la réalité de cette affirmation ! Mais cela ne nuit point à l'activité de Bach Préa qui devient intense à une certaine époque. A partir de cette localité, le cours de la rivière de Battambang serpente vers le sud-ouest et l'on débarque, au bout de quelques heures, au chef-lieu du territoire qui nous fut rétrocédé, voici seize ans, par les autorités de Bangkok. La terre ferme offre un chemin plus court et actuellement une route magnifique, partant de Phnom-Penh et passant par Pursat, permet de couvrir rapidement les 340 kilomètres qui séparent Battambang de la capitale cambodgienne.

Toute cette région du Nord, peuplée de Cambodgiens purs; mais aussi de métis chinois, de Malais, de Kouys et de quelques Annamites, est riche. Elle pourrait produire bien davantage si elle était mieux exploitée. Battambang a un cachet tout moderne. Alors que le nouveau venu s'attend à trouver simplement un poste dans la brousse, il découvre une ville claire, bien découpée, pourvue de solides monuments, décorée d'une pagode témoignant de l'aisance des fidèles et d'une résidence qui est un ancien palais siamois.

Le territoire de Battambang constitue l'un des greniers de l'Indochine. Une de ses ressources essentielles, c'est le riz. Toutefois, ce riz est considéré comme de qualité inférieure à cause des grains

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rouges qu'il contient. Les indigènes ne cultivent guère, en effet, que le riz flottant, en raison de l'envahissement périodique des plaines par les eaux. La récolte a lieu là-bas, du mois de janvier au mois de mars, mais il est impossible d'exporter un grain de paddy avant le commencement de la crue, avant le moment où il y a assez d'eau dans le Grand Lac pour que les chaloupes et les jonques puissent y naviguer. Les Chinois, qui ont monopolisé le commerce, profitent de la circonstance pour acheter tout le paddy qu'ils trouvent afin de pouvoir, dès la montée des eaux, rassembler de grosses cargaisons à Bach Préa et charger les jonques à destination de Cholon.

Inutile de dire qu'en général les bénéfices réalisés par les négociants célestes sont considérables, car le paddy est acheté aux prix les plus bas, en prévision de l'effondrement des cours, ce qui laisse toujours une large marge pour des gains sérieux.

Dès le mois de juillet, les plus gros navires des Fluviales, le *Battambang* et le *Mékong*, filent vers Bach Préa en passant par des endroits où, quelques jours plus tôt, ne se serait point aventurée la plus modeste embarcation, faute d'eau. A Bach-Préa, ces gros vapeurs recueillent le paddy et repartent avec leurs flancs bien garnis.

Les indigènes du pays de Battambang tireraient bien d'autres profits s'ils donnaient plus d'extension à la culture du tabac et surtout des caféiers

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui poussent admirablement dans leur sol et s'ils pratiquaient l'élevage des bœufs et des vaches avec un peu plus de soin.

Mais les Cambodgiens se contentent, autant que possible, de regarder la nature travailler pour eux. Ce sont des partisans obstinés du moindre effort. Qu'ils appartiennent aux provinces du Nord ou du Sud, cette remarque reste juste. Dès l'instant qu'ils amassent la quantité d'aliments nécessaire à leur consommation et à celle de leur famille, ils ne recherchent pas le superflu. Au vrai, la frugalité demeure pour eux une vertu que les anciens Khmers avaient déjà pratiquée aisément. La base de leur nourriture est le riz accompagné de plats composés de poisson frais ou salé, de quelques tubercules, de sauces préparées avec des légumes ou des fruits acides. Les Cambodgiens ne boivent que de l'eau, sauf dans les festins où l'alcool est consommé par certains. Ils sont friands de gâteaux, mais préfèrent les fruits qu'ils ne laissent pas mûrir. Enfin, ils chiquent le bétel avec plaisir.

M. Baudoin, qui les connait bien, nous les a dépeints comme des gens sobres, paisibles, peu querelleurs, mais indolents, frivoles et superstitieux. Ils ont aussi un sens développé de la pudeur, de l'hospitalité, de la charité. Chez eux, les meurtres sont rares et les vols — à part les vols d'animaux — relativement peu nombreux.

Ils ont conservé de leur passé magnifique une certaine fierté et des allures nobles. Les Cambod-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

giens aiment la propreté physique. Dès qu'ils sont près d'un fleuve, ils vont à l'eau. Si, au contraire, l'eau n'est pas abondante dans les parages où ils habitent, ils n'oublient pas de se livrer à des ablutions au moins une fois par jour. Ils ont le goût de la famille et se marient jeunes. Leurs femmes sont loyales, mais adorent les bijoux autant que les femmes annamites. Les gains du ménage passent souvent en achats de bracelets, de colliers, de chaînes d'or. Cependant, leurs demeures—même celles des riches qui sont en bois et couvertes de tuiles — ne brillent point par un grand confort. Les pauvres logent sous des paillottes... Cela leur suffit aux uns et aux autres.

Il est d'autant plus difficile de les inciter à sortir de leurs habitudes contemplatives que des préjugés tenaces les éloignent du travail autant que leur caractère foncier.

— « Le Cambodgien, nous a expliqué M. Baudoin, paraît toujours avoir considéré comme le dernier degré d'avilissement d'être engagé à la solde d'un patron, de toucher, sous quelque forme que ce soit, un salaire ou une solde d'un maître, exception faite pour les fonctionnaires. Cette particularité est poussée si loin, qu'il n'existe pas dans l'intérieur du pays de domestiques à gages ou journaliers, cette condition étant, aux yeux des aborigènes, beaucoup plus déshonorante que celle d'engagé pour des dettes. Les Gouverneurs cambodgiens eux-mêmes ne peuvent arriver à se

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

faire servir par des serviteurs salariés pris dans la population. On devine dès lors pourquoi dans l'ancien temps, aussi bien au palais du roi que chez les mandarins, on avait recours aux achats d'esclaves pour se pourvoir de travailleurs ou de serviteurs et qu'aujourd'hui ceux-ci sont recrutés uniquement parmi les engagés pour dettes. Cette dernière condition ne paraît pas se prêter à la formation d'une main-d'œuvre autre que pour des particuliers, et encore est-elle dans ce cas des plus restreintes.

« Autre exemple. Si nous examinons ce qui se passe pour les travaux des champs, nous constaterons qu'à part quelques rares occasions de location de travailleurs pour la saison agricole, les propriétaires s'entr'aident constamment par des échanges de services, sans qu'il soit question de rémunération. Y a-t-il une récolte à faire? Une maison à construire? L'intéressé donne un festin auquel il invite ses parents, amis, voisins, et les travaux sont enlevés après quelques jours d'un labeur facile, à charge de revanche dans une autre circonstance. Ces mœurs naïves qui évoquent celles en honneur dans le phalanstère, sont loin d'être abandonnées de nos jours. »

Nos administrateurs stimulent de leur mieux les Cambodgiens au travail et s'évertuent à modifier cette mentalité, mais leurs progrès sont fatalement lents. Si à Battambang comme partout ailleurs l'on secouait cette inertie et si l'on multi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pliait la main-d'œuvre, ce serait alors une résurrection économique complète.

A l'heure actuelle, que se passe-t-il pour la pêche? Cette industrie est la première de Battambang. Le Gouvernement afferme tous les cours d'eau et le Grand Lac. A la saison sèche, toute une population de pêcheurs s'abat sur la région et, dès que les eaux se sont retirées, on commence la capture des poissons. Les grosses pièces sont salées et pendues aux séchoirs, tandis que le menu fretin sert à la fabrication de l'huile. Les principaux fermiers de pêche sont des Annamites et des Chinois et non pas les Cambodgiens qui ne se donnent point la peine de soumissionner...

Il est impossible d'évacuer les énormes quantités de poissons capturés à la saison des basses eaux. On les emmagasine sur place dans des jonques et des sampans qui sont là, à peu près à sec. Dès la montée des eaux, tout cela descend sur Phnom-Penh pour être vendu aux grosses maisons de commerce chinoises qui dirigent le tout à Cholon, d'où l'on réexpédie vers Singapore et la Chine.

La Province de Battambang sera certainement un jour l'une des plus prospères du Cambodge, car elle possède encore, le sucre, la résine, le guano, l'indigo, la cire qui donnent lieu à des transactions intéressantes. Elle a des bois de construction comme le koki, le sralao, le yao et des bois d'ébénisterie tel le cranhoung rouge, veiné de noir, extrêmement résistant. A Païlin, on trouve des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quantités de pierres précieuses : saphirs, rubis, topazes blanches, émeraudes.

Avant la guerre, les Allemands avaient étendu leur rayon d'action commerciale jusque-là. Les maisons françaises auraient tout avantage à ne pas négliger ces territoires d'avenir et à étudier de près les moyens d'y implanter leur influence. Le prestige politique, nous l'avons incontestablement. Il faut maintenant s'en servir à des fins pratiques.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XXVIII

Dans la province de Compong-Cham.

Le Mékong, père des eaux, a été comparé à un Dragon posé sur le sol où il s'agite, un Dragon formidable et capricieux, aux bras et aux bouches multiples, un Dragon à la fois bienfaisant et redoutable, dont il faut bien connaître les habitudes pour n'être pas sa victime. Tantôt, il vous emporte selon un rythme calme et régulier. Alors on a tout le temps d'admirer ses rives ornées de bouquets de bambous, d'arbres à sucre, de bananiers aux larges feuilles. Les petits villages défilent un à un dans la haute verdure, surmontés par les aréquiers qui ont l'air de plumeaux vivaces destinés à balayer l'azur. On voit s'ouvrir de vastes espaces, puis, c'est la forêt profonde avec ses bois de rose, de teck, de santal qui bouche l'horizon et, de nouveau, reparaissent des cultures humaines et des paillottes. Tantôt, au contraire, la bête écume et vous entraîne dans une course folle. L'on passe par-dessus les champs, les bois, les plaines immenses ! Le Mékong monte au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

flanc des collines, tourbillonne autour des rocs, dépasse la cime des arbres. C'est une force qui ne connaît plus de limite. Les chaloupes chinoises et malaises ont l'air de coques de noix perdues sur un lac couleur de café au lait. Le fleuve est, à ce moment, abreuvé par la fonte des neiges du Thibet et par les pluies de juin, d'août et de septembre, qui s'écoulent du Laos septentrional et du versant ouest de la chaine annamitique. On ne distingue plus les berges lors de ces crues qui atteignent entre 12 et 13 mètres ! En année normale, l'inondation dure une vingtaine de jours. Les débordements du Dragon provoquent un phénomène curieux. Sous leur pression, les affluents et les ruisseaux remontent vers la source. Ils ne reprennent leur course régulière vers le fleuve que lorsque celui-ci se retire...

J'ai navigué sur le Mékong, notamment de Phnom-Penh à Compong-Cham, à une époque où ses eaux n'étaient pas hautes et j'ai contemplé un Dragon aux ondulations paisibles. A certains endroits, son corps se rétrécit et l'on passe par des couloirs de 300 à 400 mètres. D'autres fois, il s'enfle comme le cou du naga et s'épanouit largement sur 1 ou 2 kilomètres. Avant d'arriver à Kompong-Cham, situé à 107 kilomètres de la capitale, on se heurte à un véritable archipel comprenant sept îles principales. Le Mékong affecte la forme d'un 8 mesurant 30 kilomètres de développement et c'est au milieu même de ce 8,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

entre les deux boucles, que l'on aborde au chef-lieu de la province de Compong Cham. C'est la plus peuplée du royaume de Sisowath avec ses 320 000 sujets, — la population du Cambodge n'atteignant pas tout à fait deux millions et demi d'habitants. Si, dans les villes et les villages, les Cambodgiens purs forment le gros du contingent, il s'y mêle nombre de Chinois et d'Annamites, de Malais, et de Pongs.

La France est officiellement installée à Compong-Cham depuis 1885. Plusieurs mouvements insurrectionnels éclatèrent durant les deux années qui suivirent. Ils furent reprimés assez vite, et, dans la suite, jamais il n'y eut le moindre trouble. Compong-Cham évolue doucement et lentement vers la vie moderne. Mais il faut tenir compte des vieilles coutumes et ne pas trop brusquer les choses. J'appris, en descendant de chaloupe, que la sécheresse persistant depuis des semaines dans la région désolait les indigènes. Ceux-ci s'étaient adressés aux bonzes qui sont consultés en toute occasion. Si l'on veut juger de l'importance des bonzes dans la vie publique, il suffit de savoir qu'il existe au Cambodge 2 432 pagodes où vivent 31 377 bonzes et 12 290 novices. Donc les propriétaires de rizières avaient confié leurs inquiétudes aux chefs des bonzeries de Compong Cham. Des prières publiques devaient être adressées au Ciel pour obtenir la bienfaisante pluie. Ce qui m'incitait à y prendre part, c'était surtout que ces démons-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trations bouddhiques allaient avoir lieu dans un sanctuaire, réedifié au milieu des ruines de Wat-Nokor.

Ce sont les restes de monuments khmers assez curieux. La route que l'on prend pour s'y rendre est gardée par de luxuriants fromagers et des lataniers qui versent une ombre agréable sur les cortèges ou les passants isolés. Le jour de ce pèlerinage, c'est par théories que se présentaient les notables, les paysans, les artisans. Ils avançaient d'un pas nonchalant, bien qu'ils fussent ainsi protégés du soleil cuisant. Le ciel très pur, semblait un plafond d'azur infiniment haut. Il est probable que les génies, nichés dans sa merveilleuse placidité, oubliaient que la terre avait terriblement soif.

Trois kilomètres seulement séparent Compong-Cham de Wat-Nokor, que l'on appelle aussi Phnom Bachey. C'est une ancienne résidence royale, qui remonterait, paraît-il, au VI^e siècle et qui aurait ensuite été consacrée au culte. Quatre enceintes protègent le sanctuaire central et six portes monumentales en grès gris en autorisent l'accès. Les façades principales sont orientées vers l'Est. Le premier mur massif, en pierre de Bienhoa, ne mesure pas moins de 1 200 mètres. Toutes proportions réduites, mêmes règles architecturales qu'à Angkor, même inspiration, même religiosité. Après avoir pénétré dans la première enceinte, on trouve à droite un temple de la Fécondité et à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gauche la bonzerie. Une particularité de Wat-Nokor, c'est dans la troisième enceinte, le Bouddha couché auquel on attribue un miracle qui se répète parfois. Lors des épidémies, ce Bouddha se met à saigner. Sa plaie ne se panse, naturellement, que lorsque la ferveur des fidèles et leurs dons ont éloigné les esprits qui causent le mal.

En l'occurrence, ce n'était pas ce Bouddha que la foule se préparait à prier. Uniquement soucieux des dangers que courait la récolte, les pélerins continuaient à affluer dans Wat-Nokor. Ils n'avaient point les mains vides. Beaucoup apportaient des vivres destinés à satisfaire la gourmandise des dieux et... celle des bonzes. Des paniers chargés de bananes, de riz, de pommes cannelles, de noix de coco, des gâteaux ou bien des mets soigneusement préparés dans des services composés de bols, de coupes, de soucoupes originales défilaient sous nos yeux. Les musiciens parurent sous un arc mouvant de verdure. Derrière eux s'avançait le cortège des bonzes. Il y avait là une centaine de prêtres appartenant à trois congrégations différentes, tous tête nue, le crâne rasé, poli, cuivré par le soleil et revêtus de la toge couleur de citron qui laisse l'épaule droite nue. Superbement taillés pour la plupart, les bonzes marchaient à pas mesurés et leur vêtement souple mettait en valeur leur athlétique robustesse. Ils étaient suivis par des porteurs d'offrandes et de fleurs s'abritant sous un vaste parasol rouge. Enfin, c'était le bataillon

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des fidèles qui, sur la gauche et sur la droite, tenaient une liane pour maintenir la discipline de la procession.

Parvenus à la deuxième enceinte, les bonzes se reposèrent sous un préau paré d'oriflammes blanches, tandis que l'orchestre jouait des airs rituels. Véritable jazz band sacré que cet orchestre, où s'harmonisent pour les oreilles cambodgiennes les voix des violons chinois, d'une sorte de banjo, de la harpe à trois cordes, des clarinettes, du xylophone aux seize cymbales disposées en cercle, et le bruit rythmique des tam-tam! Il s'en exhale toujours comme une plainte. MM. Tricon et Belleau, spécialement érudits en musique cambodgienne, ont analysé le sentiment qui se dégage de toutes les mélodies comme, d'ailleurs, de toutes les poésies populaires. La tristesse domine et cela se conçoit si l'on songe qu'après avoir connu la fortune et la puissance reflétées par Angkor et tant d'autres palais disparus, le peuple khmer subit les douleurs de l'invasion et de la défaite. Vaincu au nord par le Siam qui lui prenait sa capitale, au sud par l'Annam, qui le chassait de Cochinchine, il erra longtemps dans les montagnes et les forêts. Sa musique porte la marque de ce profond désenchantement. On ne connaît pas de chanson de guerre cambodgienne, ni de mélodie exprimant la joie, de vivre, ni même de chant d'amour triomphant. La douleur se mêle toujours à l'inspiration des poètes et des musiciens. Au fond des villages

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

comme au palais de Phnom-Penh aussi bien que dans les ruines de Wat-Nokor, reviennent sans cesse des leit motiv monotones et tristes. Les hommes et les dieux du pays y sont habitués et en goûtent le charme.

Les bonzes, à leur tour, pour apitoyer le Ciel, commencèrent à prier en chœur et de nouvelles processions s'engagèrent à l'intérieur du sanctuaire. Sous un dais on promena une licorne en carton aux peintures rutilantes et toute enguirlandée de fleurs. Des femmes avec leurs enfants participaient à ces évolutions religieuses. Dans le sanctuaire principal brûlaient des jossticks. Les parfums montaient lentement dans l'atmosphère, après avoir déroulé leurs spirales de fumée devant les statues consacrées. Un grand apaisement planait sur Wat-Nokor. A mesure que le soleil nous dominait mieux, la chaleur accablait plus lourdement nos mouvements.

Ces promenades rituelles terminées, les bonzes retournèrent sous le préau de la deuxième enceinte pour goûter aux mets apportés par les fidèles. Ce que les dieux délaissent est autant de gagné pour les bonzes dont l'appétit est certainement plus vif. Il y avait là, veillant au repas, un Cambodgien à la poitrine barrée d'une écharpe blanche, qui multipliait ses bons offices. On m'expliqua que c'était le riche protecteur des bonzeries d'alentour. En grande partie, il avait fourni les fonds de cette fête. Il s'empressait autour des chefs de pagode,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

guettant leurs moindres désirs, jouissant du plaisir qu'ils prenaient eux-mêmes à chaque nouveau plat. On eut dit une vieille marquise minaudant auprès de l'évêque.

— Allons, Monseigneur, encore un petit blanc de ce chapon !

En l'occurrence, c'étaient des nourritures exotiques fort distinguées et les grands bonzes se laissaient traiter avec une air à la fois superbe et détaché des biens de ce monde. Parfois, un murmure s'élevait. Une prière montait encore vers le Ciel. Les voix s'étant tues, derechef l'orchestre donnait. Ainsi la musique et les invocations à la Clémence divine alternèrent jusqu'à la fin du banquet.

Une dernière fois, la procession serpenta entre les murs de Wat-Nokor et la foule s'écoula vers ses demeures, emportant au cœur l'espérance de la pluie.

Je quittai Compong-Cham avant d'avoir constaté le résultat de ces dévotieuses manifestations, mais je n'étais pas venu dans la province que pour ces prières destinées à combattre la sécheresse. Je voulais voir les richesses économiques du pays et en particulier je désirais me renseigner sur l'industrie du coton.

Dans la province de Compong Cham, la culture du cotonnier est depuis longtemps pratiquée. Les indigènes ont travaillé surtout les berges du Mékong et les dépressions riches en terrains argilo-sablonneux. Mais ils se sont bornés jus-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'à ces dernières années à préparer des surfaces peu importantes leur rapportant un produit à courte soie.

On ne pouvait se contenter des procédés sommaires appris par la tradition. Les Français ont donc tâché d'intensifier la production en améliorant la qualité du coton cambodgien. Récemment, ils ont expérimenté cette culture sur des terrains élevés à l'abri des inondations, en terre rouge. Les résultats ont été incomparables. Le produit récolté est à longue soie. Il a une résistance moyenne de 96 kilos au dynamomètre, assimilable en tous points au « good middling » d'Amérique.

Les ensemencements dans les terres rouges s'opèrent de fin juillet à fin août, ce qui permet à la plante d'obtenir une belle vigueur et de se développer complètement après la cessation des pluies. De plus, le cotonnier y est moins sujet aux maladies cryptogamiques et aux atteintes des insectes.

Le gouvernement de l'Inde, pour constater le résultat de ces expériences a envoyé au Cambodge le directeur de l'Agriculture à Madras, M. Sampson. Ce technicien a déclaré qu'il n'y avait pas dans la grande colonie britannique de coton meilleur que celui du Cambodge. C'est, en effet, du Cambodge qu'est venu aux Indes en 1907 le « Krabas bay » qui lutte avantageusement avec le meilleur coton des Etats-Unis.

La production totale des colonies françaises est d'environ 10 000 tonnes. Sur ce chiffre, le Cam-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bogde en fournit à lui seul entre 7 000 et 8 000. Tout cela est absorbé soit par l'usine de Nam Dinh au Tonkin, soit par le Japon. Le reste est traité sur place par deux usines. La première, l'usine cotonnière de Khsach-Kandal, a été établie dans une île du Mékong à deux heures de Phnom-Penh. Créée par des Français en 1890, elle est actuellement aux mains d'industriels chinois. Elle égrène le coton et extrait l'huile des graines. On y traite environ 6 000 tonnes de coton brut, produisant 2 000 tonnes de coton égréné et 4 000 tonnes de graines d'où l'on tire 219 tonnes d'huiles et 1 600 tonnes de tourteaux. D'autre part, le Comptoir de l'Industrie cotonnière de Kompong-Cham a installé, en 1920, une usine modèle qui n'a guère jusqu'ici traité que la production de sa concession en terres rouges du Chup. Elle sera, à bref délai, en plein rendement. Toute sa production est dirigée sur la France. Cette usine comprend 3 égréneuses de 80 scies et, avec un matériel très moderne, elle sera en mesure de traiter toute la récolte du Cambodge.

En dix-huit mois, le Comptoir de l'Industrie cotonnière, qui a obtenu une concession de 18 000 hectares, est parvenu à défricher 1 300 hectares de forêts, sur lesquels 750 hectares sont plantés à la fois de cotonniers et d'hévéas. 50 kilomètres de routes sillonnent la concession. On a pu attirer une assez forte et une assez fidèle main-d'œuvre sino-cambodgienne.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ces initiatives prouvent qu'un grand avenir est réservé au coton du Cambodge, si l'on continue à progresser dans cette voie. La France consomme de 250 000 à 300 000 tonnes de coton par an. De plus en plus, les besoins des nations occidentales s'accroissent et le jour n'est pas si éloigné où les industries textiles ne recevront plus la matière suffisante pour parer aux demandes. Notre devoir est d'organiser notre domaine colonial en vue de cette éventualité, et de n'être pas pris de court. L'Indochine et, surtout le Cambodge non seulement nous sauveront de cette pénurie menaçante, mais nous assureront une situation de plus en plus enviable sur le marché

C'est une question d'argent et d'application. En une trentaine d'années, il est possible de la régler et d'être à l'abri de toute disette de coton. Dans la lutte mondiale pour les matières premières, l'Indochine deviendra pour nous une terre essentielle. A tous les services qu'elle nous a rendus s'ajoutera celui-là et ce ne sera pas l'un des moindres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XXIX

En manière d'Épilogue.

Lorsque le maréchal Joffre revint de son voyage autour du monde en mai 1922, je l'interrogeai sur ses impressions d'Indochine.

— A l'époque, me dit-il, où j'allais là-bas comme capitaine, nous regardions d'un œil d'envie les pays administrés par les Anglais en Extrême-Orient. Aujourd'hui, les Français qui se promènent dans nos possessions du Pacifique ont le sentiment très net que nos méthodes et nos progrès peuvent, au contraire, susciter de profondes réflexions chez nos alliés de la grande guerre. L'œuvre de la France en Indochine est un exemple d'énergie et de sagesse coloniales. Mon cœur a tressailli d'une espérance nouvelle et d'une foi plus intense en l'avenir quand j'ai vu tout ce qui avait été accompli depuis le temps de la conquête du Tonkin jusqu'après la paix...

Ces paroles du maréchal Joffre ont été elles-mêmes corroborées de la plus éloquente manière par un autre éminent visiteur de notre empire

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

asiatique. Lord Northcliffe était l'hôte de M. Maurice Long, en même temps que le vainqueur de la Marne. Voici ce que disait alors à mon ami André Tudesq, le regretté directeur du *Times*.

— Votre Indochine est un des plus beaux domaines de la terre, le plus riche de l'Asie, le plus varié en ressources. C'est le pays de la jeunesse.

J'entends par là qu'achevant l'œuvre admirable que les amiraux commencèrent vers 1864, vos compatriotes s'affirment, ici, gens d'initiative, grands businessmen à l'américaine, colons intrépides, que vos fonctionnaires témoignent de haut en bas d'une activité ennemie des routines.

Je sens chez tous une rivalité dans l'énergie, le goût de concevoir grand, la volonté de réaliser vite. »

Et Lord Northcliffe, ayant salué l'œuvre des « bâtisseurs modernes », digne de la grande tradition romaine, les félicitait de « coloniser avec tact » et de savoir pratiquer en tous lieux la « politique de l'amitié ».

Puis, il concluait :

— Ce qui m'étonne, c'est l'ignorance de la métropole à l'égard de cette Indochine, la plus belle fleur de sa serre. Souvent, à Paris ou sur la Riviera, j'ai eu l'occasion d'interroger vos chefs d'entreprise ou de gouvernement sur les réserves lointaines de leur patrie. Nul ne m'a jamais nommé l'Indochine. Étrange pudeur ou ignorance plus étrange encore ! En retour, je suis agréablement surpris

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de constater comme les Français d'Indochine aiment courir mers et mondes, et s'intéressent aux problèmes du temps. Si pour beaucoup de Français de France, le voyage Paris-Vintimille apparaît comme une véritable expédition, il est ici banal qu'un homme deux fois l'an se rende en Occident. Sans qu'on le remarque, insensiblement, une nouvelle race de Français est ici en train de se créer, race de conquérants pacifiques, race de maîtres, qui, à l'exemple de nos nationaux de Nouvelle-Zélande ou d'Australie, refera le sang appauvri de la vieille Europe. »

J'ai voulu terminer sur ce jugement du grand Anglais dont la vision, nous l'espérons, deviendra une réalité. C'est grâce à ses colonies que la France affirmera dans le monde sa puissance politique et sa vitalité économique. Un nombre bien plus imposant de Français devraient tourner leurs regards vers l'Extrême-Orient et considérer les problèmes mondiaux dans toute leur ampleur. Puissent les conseils du maréchal Joffre et de Lord Northcliffe les inviter à une compréhension exacte de ce qu'est l'Indochine et de ce qu'elle peut être pour nous!

FIN

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
I.	— Saïgon et les Saïgonnais	7
II.	— Ce qu'est « l'invasion chinoise »	28
III.	— Le nouveau Cholon	42
IV.	— Le riz, la rizière et les riziers	57
V.	— A travers l'Ouest cochinchinois	72
VI.	— Chez les planteurs d'arbres à caoutchouc	95
VII.	— La demeure des vivants et des morts	104
VIII.	— Une chasse à l'éléphant	115
IX.	— Une station d'altitude : Le Langbian	124
X.	— Les légendes du tigre	138
XI.	— De Nha-Trang à Tourane	149
XII.	— S. M. l'empereur Khaï Dinh	163
XIII.	— L'anniversaire de l'empereur	177
XIV.	— Une demeure princière à Hué	187
XV.	— Haïphong et la baie d'Along	195
XVI.	— Hanoï	210
XVII.	— La politique d'association	225
XVIII.	— L'éducation financière et commerciale des Annamites	236
XIX.	— Les étudiants et l'École de médecine	245
XX.	— L'A. F. I. M. A. et le triomphe de Molière	258
XXI.	— La femme annamite	273
XXII.	— Le développement du Tonkin	285

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XXIII. — Phnom-Penh, ses pagodes et ses palais 293
XXIV. — Les danseuses du bon roi..... 308
XXV. — Le musée et l'École des arts cambodgiens. 318
XXVI. — Le rayonnement d'Angkor..... 329
XXVII. — Battambang 347
XXVIII. — Dans la province de Compong-Cham. 355
XXIX. — En manière d'épilogue..... 366

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES GRAVURES

	Pages.
Culture du riz. — Le repiquage	80
Cholon. — Vue des quais avec des sacs de riz	81
Industrie de la soie. — Dévidage avec la bassine à feu	96
La vie humaine dans sa beauté primitive : Deux femmes Moïs	97
Sa Majesté Khaï-Dinh sortant du palais avec son escorte ordinaire	160
Hanoï. — La pagode de la littérature sur le petit lac	161
Des norias en bambou élevant à 18 mètres de hauteur l'eau du Song-Ca	176
Barques de pêche à l'entrée de la baie d'Along	177
Une dissection à l'École de médecine d'Hanoï	240
Un cours de broderie dans une école primaire	241
Une classe dans une école de filles (École Brieux)	256
Tay-Mo (province de Hadong). Dentellières au travail	257
Pnom Penh. — Un défilé d'éléphants le long des murs du Palais royal	304
Pnom Penh. — Le marchand de soupe ambulant	305
Marasie, favorite du roi	320
Pnom Penh. — Danseuses royales	321

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTÉ.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques